

**DISCOURS SUR LES
MÉDAILLES
D'AUGUSTE ET DE
TIBERE, AU REVERS
DE L'AUTEL DE...**

Francois Artaud





7. 16 A

DISCOURS

SUR LES MÉDAILLES

D'AUGUSTE ET DE TIBÈRE,

AU REVERS DE L'AUTEL DE LYON,

Lu en séance publique à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts
de cette Ville,

SUIVI

D'UN MÉMOIRE SUR LES RECHERCHES D'UNE STATUE ÉQUESTRE, FAITES
DANS LE MOIS DE NOVEMBRE 1809, VERS L'EMPLACEMENT DE L'ANCIEN
TEMPLE D'AUGUSTE;

PAR F. ARTAUD,

Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur, Directeur du Conservatoire des Arts
et du Musée de Lyon, Antiquaire de la Ville, Correspondant de l'Institut de France
à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Membre de l'Académie de Lyon,
Membre honoraire de la Société des Antiquaires de Londres, de l'Académie royale
d'Edimbourg et de plusieurs Sociétés savantes.

*Præsentî tibi maturos largimur honores,
Jurandasque tuum per nomen ponimus aras.*
HORAT. lib. II, ep. I.



A LYON,

De l'Imprimerie de LAMBERT-GENTOT, Libraire rue Mercière.

M. DCCC. XX.



DISCOURS

SUR

LES MÉDAILLES D'AUGUSTE ET DE TIBÈRE.

AU REVERS DE L'AUTEL DE LYON.



IL est peu de monumens antiques aussi célèbres que celui de l'autel de Lyon, il n'en est peut-être point qui soit moins connu, dit le père Menestrier (1).

En effet, bien que ce savant historien ait traité fort au long ce sujet, on s'apercevra aisément qu'il n'a pas considéré l'autel d'Auguste sous son véritable point de vue, et qu'il n'a pas su profiter des détails que lui offrait la médaille figurée dans son histoire consulaire (2).

En examinant le revers de cette médaille (3), nous avons été étonné de voir que nos historiens n'eussent point encore cherché à se rendre compte des ornemens emblématiques exposés sur l'autel de Lyon.

Il paraît qu'ils les ont regardés comme une décoration architecturale (4) assez ordinaire et peu digne de fixer leur attention.

Persuadé que les artistes anciens ont rarement employé des

ornemens de pur caprice, et que ceux qu'on remarque dans leurs ouvrages ont toujours un rapport plus ou moins direct avec les objets qu'ils ont voulu représenter, nous avons considéré les ornemens de l'autel d'Auguste comme des symboles, et nous nous sommes appliqué à en chercher le sens.

A la vérité, ces ornemens de fabrique gauloise ne sont pas rendus avec toute la netteté et toute la précision désirables (5); souvent même ils offrent des incorrections et des variétés embarrassantes (6); mais ces incorrections et ces variétés, loin de rebuter un antiquaire, doivent piquer et exercer davantage sa curiosité, sur-tout lorsqu'il s'agit d'un monument qui fut la cause première de la célébrité et de la splendeur de sa patrie (7). Qu'il nous soit permis avant tout de reprocher à Menestrier et à Colonia d'avoir donné indifféremment (8) le nom de temple et celui d'autel au revers de la médaille d'Auguste, et de n'avoir point saisi toute l'exactitude d'un passage de Strabon dont ils se sont autorisés.

En critiquant ces auteurs estimables, pour la mémoire et le travail desquels nous sommes plein de respect, nous ne prétendons pas nous élever au-dessus d'eux; l'avantage que nous pouvons avoir dans cette circonstance, est dû tout entier à la connaissance de l'art du dessin (9), et aux progrès immenses que la recherche et l'étude des médailles ont fait faire à l'archéologie depuis ces historiens.

Voici ce que rapporte Menestrier (10): « La forme de ce temple était carrée..... C'est une vérité appuyée sur un monument irréprochable, ce sont les médailles antiques où ce temple est représenté. Nous en avons d'Auguste et de Tibère, de grand et de moyen bronze, même des médaillons. » Puis comparant ce prétendu temple avec celui de la communauté d'Asie, il ajoute: « Le temple de la communauté d'Asie est un exastile, ou temple à six colonnes; il a un fronton en triangle et une frise où se trouve l'inscription *Romæ et Augusto*; quatre marches conduisent à ce temple, et on lit dans le champ de

» la médaille : *communitas Asiæ*, communauté d'Asie. Le nôtre,
 » au contraire, est ouvert au-dessus en terrasse, avec des orne-
 » mens percés à jour qui le couronnent ; il est flanqué de deux
 » grandes colonnes, sur lesquelles sont deux victoires tenant
 » d'une main une palme, et de l'autre une couronne de laurier.
 » L'inscription *Romæ et Augusto* est dans cet espace que l'on
 » nomme exergue. »

Colonia s'exprime dans le même sens et à peu près dans les mêmes termes (11). Ces deux historiens ont soin de faire remarquer ensuite, que s'ils se servent indifféremment du nom d'autel ou de celui de temple, ils s'y croient autorisés par un passage de Strabon, relatif à ce monument, où l'on trouve le mot *τό ιερον* (12). Voici la traduction de ce passage (13) : « Après Narbonne, Lyon est une ville des plus peuplées et des plus commerçantes de la Gaule ; les préfets de Rome y font frapper des monnaies d'or et d'argent. A l'extrémité de cette ville, au concours des deux fleuves, est élevé le temple que les Gaulois en commun ont dédié à César Auguste (14). On y voit un autel digne de remarque, portant l'inscription des soixante nations gauloises et la figure de chacune d'elles. Il y en a aussi un autre *grand*. »

Qui ne voit qu'il est ici question de trois monumens bien distincts élevés en l'honneur d'Auguste, c'est-à-dire un temple bâti devant la ville, au confluent du Rhône et de la Saône (15) ; que ce temple avoit deux autels ; l'un que Strabon appelle *remarquable*, portant l'inscription et les figures des soixante nations ; et l'autre, différent du premier, qu'il désigne sous le nom de *grand* (16) ?

Il est vrai que les nouveaux et estimables traducteurs de Strabon ont cru devoir se permettre ici quelques changemens au dernier membre de cette phrase, et d'en lier la période toute entière ; en sorte qu'avec le temple, ils ne reconnaissent qu'un autel tout à la fois magnifique et d'une hauteur considérable (17). Plein de respect pour la décision et le profond savoir de ces célèbres

hellénistes, il ne nous appartient pas de faire aucune objection à cet égard, attendu que leur correction ne change rien à l'idée de magnificence et d'élévation que nous nous sommes faite de l'autel de *Rome et d'Auguste*, soit que nous le considérions à part, ou que nous le confondions avec l'autel digne de remarque, par lequel il put être éclipsé sans rien perdre de sa célébrité; mais on ne trouvera pas mauvais, sans doute, que nous nous tenions strictement au sens du texte grec, jusqu'à ce qu'on soit parfaitement convaincu qu'il y a eu erreur de la part des copistes.

Il s'agit de voir maintenant auquel de ces trois monumens s'applique le type de la médaille de Lyon. Nous n'y apercevons aucun indice de porte ni de fronton; les colonnes n'adhèrent point au monument qu'elles dépassent; sa forme, plus large que haute, n'a de rapport avec aucun temple connu : elle ressemble plutôt aux autels de Tarraco (18), de Luc (19), et sur-tout à celui d'Attuda (20), auquel on aperçoit des ornemens à peu près du même genre et disposés de la même manière : l'exergue est placé au-dessous de la base comme à l'*Ara pacis* d'Auguste (21), et à l'autel *Providentiæ* (22). Tout porte donc à croire qu'ici l'on n'a pas voulu représenter un temple, mais bien un autel. Sur cet autel, nous ne distinguons ni les figures des soixante nations, ni l'inscription de chacune d'elles : ainsi ce n'est pas l'autel remarquable. Il faut croire alors que c'est le grand autel; et l'on n'aura pas de peine à se le persuader, si l'on réfléchit aux proportions des colonnes d'Ainay (23), qui sont vraisemblablement les mêmes dont fut décoré l'autel de Rome et d'Auguste, représenté sur la médaille lyonnaise (24).

Quelques personnes peut-être auront de la peine à reconnaître un autel dans un monument qui, selon les proportions de ses colonnes, devait avoir au moins vingt pieds d'élévation (25); mais nous ferons observer que Salomon fit élever au vrai Dieu un autel d'airain de dix coudées; que l'autel de Jupiter Olympien (26) avait 22 pieds grecs; que celui d'Hercule à Rome,

ara

ara maxima, était certainement fort grand (27), et que le nôtre dut l'être également pour avoir fait oublier en quelque sorte le temple auquel par la suite il se trouva réuni. Si quelqu'un pensait que l'on dût établir ici une différence entre les *altaria* (28) ou grands autels consacrés aux divinités du premier ordre, et les *aræ* ou petits autels affectés aux dieux de la terre ou à ceux appelés *inferiores*; à cela nous répondrions que la flatterie des Romains, toujours ingénieuse, avait trouvé moyen de contrevenir à cet usage, en associant leur nouveau dieu avec une ancienne divinité dont le culte était d'abord commun, et ensuite totalement séparé (29). C'est ce qui arriva à l'égard d'Auguste, dont la modestie ou la politique ne lui fit accepter les honneurs divins qu'à condition que son nom serait associé à celui de la déesse *Roma* (30), comme un symbole d'alliance entre le prince et la patrie. La déesse fut bientôt éclipsée par le dieu du jour; Auguste devint un nouvel Apollon (31); il partagea, même de son vivant, l'empire céleste avec le père des dieux (32).

Il fallait nécessairement que le premier autel consacré à Auguste fût très-grand et très-célèbre, pour avoir fourni le sujet d'un type de médaille, orné d'architecture. On ne suppose pas d'ailleurs que les colonnes (33) dont ce monument est flanqué, ainsi que les Victoires qui les surmontent, aient été de petite proportion, c'est-à-dire en rapport avec des autels qui n'avaient ordinairement que trois à quatre pieds d'élévation.

Mais comme nous sommes fondés à penser que ces colonnes de granit, colossales, sont les mêmes qui décoraient cet autel, tout nous porte à mettre le reste du monument en proportion avec ces mêmes colonnes, et à croire qu'il était, ainsi que d'autres édifices de ce genre, placé *sub dio*, c'est-à-dire en plein air.

Si donc Menestrier se fût fait une juste idée de la hauteur de cet autel, il en aurait saisi la forme exacte, lui aurait assigné sa vraie place, ainsi qu'aux colonnes d'Ainay qui paroissent l'avoir embarrassé; il se serait dispensé de faire d'un seul édifice, tantôt

un temple, tantôt deux autels, et souvent même de les confondre (34). Il aurait dû se convaincre que Strabon, historien des plus exacts, n'a pas voulu, à l'imitation des poètes, prendre la partie pour le tout, ni le tout pour la partie; que pour désigner nos deux autels, l'auteur grec s'est servi du mot *βομος*, dont la première acception signifie une base, un tribunal; et que pour distinguer le temple, c'est-à-dire l'ensemble du lieu saint, il emploie l'expression *τό ιερον*. Mais rien ne fera mieux sentir la différence et le nombre de ces édifices, que la recherche des époques où ils ont pu être élevés ou dédiés.

D'après l'examen attentif des médailles consacrées à Rome et à Auguste, et des différentes époques de leur fabrication, nous observerons que la première, citée par Mezzabarba (35), date du VII.^e consulat et du VII.^e imperat d'Auguste, c'est-à-dire de l'an 726 à 27 de Rome, trois ans après la bataille d'Actium, ou de celui de la dédicace du temple d'Apollon par Auguste; or, cette année est une des plus remarquables du règne de cet empereur, puisqu'il reçut le titre d'auguste avec la puissance tribunitienne pour dix ans; une des plus intéressantes pour Lyon, puisqu'il arriva dans cette ville, qu'il créa métropole de soixante nations gauloises; où il fit établir par Agrippa le centre des quatre grands chemins de l'empire. On ne sera pas étonné de voir la première médaille de Lyon destinée à rappeler des événemens si importants.

Si donc nous continuons d'observer la suite des médailles au revers de l'autel d'Auguste, et même celles qui sont contremarquées (36), nous verrons que toutes en général indiquent des événemens mémorables ou de nouvelles dignités, toujours suivies de fêtes, de jeux et de sacrifices solennels (37); ainsi, nous ne voudrions pas assurer avec Menestrier, ni avec plusieurs auteurs modernes qui ont parlé de cet autel, que sa consécration, dont on peut se faire une idée par la dédicace de l'autel de Narbonne (38), fut celle-là même que Suétone fixe à l'an de Rome 744, sous le consulat de Julius Antonius et de Quintus Fabius

Maximus (39) ; puisque Dion Cassius parle d'un sacrifice fait le 10 août de l'an 742 sur l'autel de Lyon (40). Nous aurions plutôt lieu de croire que ce monument, le premier élevé au confluent du Rhône et de la Saône, fut sacré et dédié bien antérieurement : car il n'est pas à présumer qu'il eût resté dix-sept ans sans être terminé ; il est donc plus vraisemblable qu'il fut placé et dédié par l'empereur même, en sa qualité d'augure et de pontife (41), lors de son premier voyage dans les Gaules ; que cet autel fut érigé au sujet du titre d'auguste ou de saint qu'Octavien reçut du sénat la première année de son empire, et en reconnaissance de l'honneur insigne que ce prince fit à la ville de Lyon, en la créant métropole et pour ainsi dire néocore des trois provinces de la Gaule celtique, qui prit dès-lors le nom de Lyonnaise (42).

Pour observer l'ordre des temps, et faire concorder les passages des auteurs anciens qui ont parlé de l'autel et du temple d'Auguste, c'est ici que nous placerons, conjointement avec l'autel dédié *Romæ et Augusto*, un autre autel peut-être plus magnifique encore, mais voisin et dépendant du premier (43), auquel tous les privilèges étoient attachés (44). Il dut être plus spécialement consacré à la divinité augustale par les soixante nations gauloises, lorsque cet empereur, dans son second voyage, résolut de quitter leur pays pour retourner à Rome. Il est naturel d'imaginer que ces peuples, comblés de bienfaits et de prérogatives par l'excellent prince qu'ils eurent l'avantage de posséder pendant l'espace de trois ans dans leur ville, voulurent élever un autre monument religieux au dieu municipal et tutélaire qu'ils s'étaient choisi, afin de lui témoigner en partant l'excès de leur reconnaissance, et de séparer le culte de leur patron d'avec celui de la déesse *Roma* (45).

Auguste, par la mort de Lépide, arrivée en 741, ayant été créé souverain pontife, vint bientôt après à Lyon pour la seconde fois. Il y resta jusqu'en 744, et ce fut sans doute pour consacrer

ce mémorable avènement et cet heureux retour, que Lyon, en faisant refrapper la médaille de Rome et d'Auguste, fit mettre la légende PONTIFEX MAXIMUS autour de la tête du prince adoré. Cette dignité suprême lui ayant été déferée l'an 741 de Rome, on remarquera que cette date s'accorde parfaitement avec les trois années qu'Auguste demeura dans la Gaule lyonnaise, et par conséquent avec celle de son départ.

Le retour définitif de cet empereur dans sa capitale étant fixé par Mezzabarba à l'an 744 (46), ce second autel aurait été préparé pendant le séjour de ce prince à Lyon, qui aurait même pu, avant de partir, en faire l'inauguration comme souverain pontife. Mais tout porte à croire que cet autel lui étant plus particulièrement consacré, sa modestie ne lui permit peut-être pas, ainsi que la première fois, de présider à cette cérémonie beaucoup plus solennelle, mais d'en laisser le soin à Drusus, qu'il chargea de ses intérêts civils et religieux auprès des peuples gaulois. En effet, Dion Cassius (47), en parlant du stratagème que ce prince employa cette même année pour rassembler ces peuples et les empêcher de se révolter après le départ d'Auguste, semble prouver qu'il existait déjà des fêtes et un autel augustal à Lyon: *Sub pretextu ejus festi quod adhuc hodie Lugduni ad aram Augusti celebraretur evocatis*, etc.; et l'empereur devait être d'autant plus charmé d'être la véritable idole des Gaulois, qu'il fortifiait sa puissance dans un pays nouvellement conquis.

Il y a donc apparence que c'est cet autel digne de remarque, dont Suétone fixe la dédicace à l'an 744 de Rome, qui eut pour premier prêtre Julius Verecundarus, Eduen (48). Cette date ne saurait convenir au premier autel de *Rome et d'Auguste*, par l'antériorité de la médaille dont nous avons parlé; elle conviendrait encore moins au temple que les Gaulois, en commun, élevèrent par la suite à leur idole impériale: car Juvenal, Suétone, Dion et l'épitomateur de Tite-Live, en employant toujours le mot *ara*, semblent prouver que le temple, soit qu'il eût été cons-

truit en même temps que l'autel de Rome et d'Auguste, soit qu'il le fût postérieurement avec l'autel digne de remarque, où même après la mort de l'empereur, était regardé comme accessoire, et que tous les privilèges des fêtes et des jeux étaient affectés au premier autel (49). Bien que les habitans de Tarraco eussent fait frapper un bronze pour perpétuer la mémoire d'une particularité arrivée sur leur autel d'Auguste, qu'ils avaient sans doute consacré à ce prince lors de la grande maladie qu'il fit en ce pays (50), il paraît que les privilèges de leur culte étaient principalement attachés à leur temple, dont le souvenir a été conservé par les médailles (51). Cette différence est d'autant plus nécessaire à établir, qu'on ne saurait fixer les époques de ces points d'histoire parmi les auteurs anciens, si, comme l'ont fait jusqu'ici plusieurs historiens modernes, on attribuait à un temple ce qui concerne un autel. On sait qu'Auguste souffrit difficilement de son vivant qu'on fit des idoles à son image (52), ni qu'on élevât des temples ou des autels à sa seule divinité; et s'il fit une exception en faveur de quelques villes privilégiées, il ne paraît pas que cette permission se soit étendue de son vivant dans l'Italie, ni dans les Gaules (53); tout au plus il souffrit qu'on lui consacra de petits autels particuliers, comme ceux de Tarraco ou de Narbonne, dans le *sacellum* de quelque autre divinité (54). Il semble qu'il ne fut pas si facile aux Gaulois de diviser le culte et la dénomination de leur temple, ainsi qu'ils avaient pu le faire à l'égard de l'autel *Romæ et Augusti*.

Tacite nous dit formellement que les Tarraconnais, qui avaient dédié un autel à Auguste, furent les premiers à lui élever un temple après sa mort, et que cet exemple fut suivi par toutes les provinces (55); cet historien a sans doute voulu dire que ce fut le premier hommage rendu à sa seule divinité, lorsque le sénat l'eut reconnue solennellement. Effectivement, si nous voyons encore à Vienne un temple consacré à Auguste après sa mort, Lyon, métropole et ville augustale, devait en avoir un bien plus magnifique.

Ce ne serait donc qu'à cette époque que la communauté des Gaules aurait fait construire un temple pour sa divinité patronale. Strabon, qui a vécu encore douze ans après Auguste, aurait pu voir les trois monumens, qu'il lie ensemble sans déterminer l'année de leur construction ni de leur dédicace, et vraisemblablement celui qu'il décrit avec le plus de soin devait être alors le plus considéré.

Ces probabilités, appuyées sur des bases solides, en redressant des confusions de dates et des contradictions d'auteurs, expliqueront peut-être comment le géographe grec a pour ainsi dire mis comme hors d'œuvre, et à la fin d'une phrase, un monument qui n'était pas précisément le lieu principal où résidait le culte de la divinité augustale, et qui, sans rien perdre de sa réputation, fut sans doute éclipsé par la magnificence et la célébrité d'un autel avec lequel il était censé être uni et confondu ; d'autre part, les témoignages que nous avons eu soin de rapporter, rendront désormais les historiens de Lyon plus attentifs à distinguer et à fixer l'époque de ces trois monumens, successivement consacrés à Auguste, et peut-être ensuite à tous les Césars, lorsque ceux-ci furent à leur tour honorés de l'apothéose (56).

Tibère voulant illustrer de tout son pouvoir la prétendue divinité dont il tenait l'empire, et à laquelle il devait succéder un jour, résolut de lui faire élever à Rome un temple magnifique ; le sénat institua pour le desservir un collège de prêtres augustaux, parmi lesquels le prince lui-même voulut être agrégé, ainsi que sa famille (57).

A ce noble exemple, il fut permis à toutes les villes de provinces (58) et à tous les grands personnages (59) de témoigner un même zèle, et d'aspirer à un semblable honneur. Les habitans de Lyon, ou plutôt la communauté des Gaules dut saisir avec empressement l'occasion d'être agréable à Tibère, d'agrandir le culte de sa divinité protectrice, et sur-tout le local où les représentans de soixante peuples devaient s'assembler tous les ans aux

fêtes d'Auguste, pour la célébration de leurs jeux fameux et la tenue de leurs foires renommées (60). Ce ne serait donc que l'an 767 de Rome, qu'elle aurait pu vraiment diviser le culte et la dénomination de son temple et de son double autel (61); ce serait alors qu'elle aurait donné plus d'éclat à ses fêtes augustales, à ses jeux gaulois qui devinrent si fort à la mode sous Caligula, et qui acquirent tant de célébrité à l'autel de Lyon (62).

Pour ce qui concerne l'autel remarquable, que nous ne séparerons plus désormais du grand autel *Rom. et Aug.*, nous pensons que les soixante nations personnifiées et l'inscription de chacune d'elles devaient y être représentées, à peu près comme les villes d'Asie, restituées par Tibère, sont figurées sur la base de marbre qui se trouve encore sur la place de Pouzzol, près de Naples (63), où l'on voit le nom de chaque ville gravé au-dessous de chaque personnage; peut-être aussi étaient-elles en forme de statues élevées sur un piédestal au-dessus ou autour de l'autel (64); mais alors l'action des Victoires qui surmontent les colonnes de la médaille *Rom. et Aug.* ne saurait leur convenir: car dans notre première supposition, nous ne voyons sur le devant de cet autel qu'un petit nombre d'attributs qui nous empêchent de le prendre pour celui que Strabon a spécifié; et dans la seconde hypothèse, nous n'avons jamais rien aperçu sur ce même autel qui ressemble à des statues, comme quelques antiquaires l'ont imaginé (65).

Quoique nous ayons dit que le grand autel *Rom. et Aug.* fut peut-être éclipsé par l'autel digne de remarque, nous ne pensons point qu'il ait été entièrement oublié, puisqu'on en voit reparaitre la figure sur des bronzes postérieurs au règne d'Auguste. Les Gaulois purent bien, par flatterie ou par reconnaissance, distraire une portion du culte du maître autel en faveur du prince qu'ils voulaient honorer en particulier. Mais sans doute, pour ne point s'écarter du but de l'institution fondamentale, ils durent toujours regarder le premier monument comme l'autel principal, duquel

le second ressortissait et tirait tout son éclat. Il est vrai que l'intérêt de l'autel de Rome et d'Auguste va toujours en diminuant, si l'on en juge par les médailles de Claude, de Galba, de Nerva, qui deviennent successivement plus rares, et dont on ne voit presque plus de traces après ce dernier empereur (66). Nous croyons en trouver la raison en ce que la mémoire des morts, quelque chère et illustre qu'elle puisse être, finit par s'éteindre en peu de temps. Et, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, l'autel et le temple d'Auguste ayant été par la suite consacrés à tous les Césars, selon le témoignage de nos inscriptions, il est naturel de penser que les nouvelles divinités impériales firent à peu près oublier les précédentes; il paraît même qu'elles souffrirent un culte particulier (67), tout en paraissant vouloir, comme Auguste, rester associées avec la déesse *Roma*: c'est sans doute ce qui mit fin aux restitutions de notre médaille lyonnaise.

La grandeur et la disposition de l'autel de Lyon nous font présumer qu'il était fait et arrangé en forme de tribunal, βῆμα, sur lequel les juges pouvaient, dans la belle saison, présider aux cérémonies des exercices gymnastiques-littéraires (68), et distribuer publiquement la récompense aux hiéronices augustaux, comme l'action des Victoires qui surmontent cet autel semble l'indiquer. Il y a lieu de croire aussi que ce monument, tout revêtu de marbre, avait dans l'intérieur une espèce de chapelle, *sacrarium* (69) destinée à renfermer les idoles, les *ex-voto*, les offrandes ou *donaria* et les instrumens de sacrifice, avant la construction du temple et l'agrandissement du culte augustal. Les colonnes de granit (70) qui flanquaient ce grand autel, étaient surmontées de deux Victoires colossales en bronze ou en marbre blanc (71), de dix pieds de hauteur environ. Les ornemens emblématiques, arrangés symétriquement au-dessus de l'autel, en même nombre et à peu près comme le tabernacle et les candelabres de nos églises, étaient sans doute en bronze ou en métal précieux (72).

Nous soupçonnons encore que là, devant cet autel *agonal*, au milieu

milieu du forum d'Auguste (73), où se trouvaient les grands personnages et le peuple réunis, se donnèrent toujours ces jeux de poésie et d'éloquence si fameux, qui acquirent tant de célébrité à notre autel lyonnais (74). L'antiquité fournit plusieurs exemples de semblables monumens destinés à des cérémonies publiques.

« On voit dans l'Altis à Olympie, dit M. Clavier dans son excellente traduction de Pausanias (liv. V, ch. XXII), près de la porte qui conduit au stade, un autel qui ne sert point pour les sacrifices; mais il est d'usage que les trompettes et les héros se placent dessus pour y disputer le prix de leur art; et dans un autre endroit il ajoute : La prêtresse de Cybèle dans les cirques, avait seule le droit de voir les jeux sur un autel, en face des juges. » *Ara fuit, unde Olympici ludi spectari poterant* (75).

Il y avait chez les Grecs quatre sortes de jeux solennels, dont les principaux étaient les Olympiens et les Pythiens. Les premiers, institués par Hercule et consacrés à Jupiter, consistaient en des courses de chars et de chevaux; les seconds, dédiés à Apollon (76), devaient se composer de musique, de poésie et d'éloquence, et sur-tout être protégés par les princes, amis des lettres et des arts (77). Les pommes pythiques cueillies dans le temple d'Apollon, des vases ou des trépieds, une branche ou une couronne de laurier, placés sur une table d'or dans le lieu des combats, étaient à la fois l'emblème et la récompense de ces jeux (78).

« On ne se rappelle point l'histoire et le caractère des Grecs, » dit le chevalier de Jaucourt (79), sans se peindre avec admiration » ces jeux célèbres, où paraissaient en tous les genres les productions de l'esprit et des talens, qui concouraient ensemble » par une noble émulation aux plaisirs du plus spirituel de tous » les peuples. Non-seulement l'adresse et la force du corps (80) » cherchaient à y acquérir un honneur immortel; mais les historiens, les sophistes, les orateurs et les poètes, lisaient leurs

» ouvrages dans ces augustes assemblées et en recevaient le
 » prix (81). A leur exemple, on vit des peintres y exposer leurs
 » tableaux, et des sculpteurs offrir aux regards du public des
 » chefs-d'œuvre de l'art faits pour orner les temples des
 » dieux (82). »

Les Romains, grands dans tout, et voulant tout surpasser, portèrent au comble de la magnificence les jeux qu'ils avaient empruntés des Grecs ; comme eux, ils les lièrent à leur culte religieux et les firent servir à leur politique, en faisant prédominer les spectacles barbares chez les peuples paisibles, et les spectacles paisibles chez les peuples barbares (83).

Les Gaulois, naturellement portés à la vaillance et au sentiment des beaux arts (84), avides sur-tout de nouveautés, durent se passionner pour les jeux des Romains, dont le but était non-seulement d'imposer aux autres nations par le spectacle d'une magnificence inouïe ; mais encore de fixer leurs victoires avec des chaînes de fleurs, et de substituer adroitement leur langage à celui des peuples vaincus (85) : système ingénieux, qui devait aisément façonner au joug, confondre les lois, les mœurs et les religions particulières, pour ne composer en quelque sorte qu'une seule nation et une même famille (86).

Indépendamment du but politique qui porta les Romains à établir dans les Gaules des jeux modelés sur les *Pythia*, on conçoit aisément combien il fut agréable à César, à Plancus disciple de Cicéron, et à Auguste ami des belles-lettres, d'introduire et de favoriser des jeux si dignes de ces hommes éloquens ; d'autre part, le culte du premier empereur, établi dans cette ville qu'il avoit habitée et embellie (87) ; ensuite les préventions de Claude (88), mais sur-tout celles de Caligula (89) et de Néron (90), qui voulurent, nouveaux Marsyas, rivaliser avec le dieu des arts, contribuèrent encore à donner plus d'éclat et d'importance à nos jeux gaulois (91). Aussi tout porte-t-il à croire, qu'à l'imitation des principales villes de Grèce et d'Asie (92),

Lyon jouissait des mêmes prérogatives et du même lustre, puisqu'elle fut la métropole de la communauté des Gaules (93), tributaire de ces jeux, le rendez-vous de soixante peuples dont les députés venaient tous les ans (94) assister à ces fêtes solennelles qui commençaient au premier du mois d'Auguste (95), jour où naquit l'empereur Claude à Lyon, où se fit la dédicace de l'autel consacré à Auguste, l'an de Rome 744 (96).

Les grands jeux des Romains, exécutés ordinairement dans le cirque, reçurent différens noms, selon les lieux où ils furent organisés, selon les personnages distingués qui les établirent et les divinités en faveur desquelles ils furent institués. Par exemple à Actium, dans le lieu même où Octavien bâtit Nicopolis en mémoire de la bataille qui le laissa seul maître de l'empire romain, le vainqueur reconnaissant fit agrandir l'ancien temple d'Apollon, divinité dont il voulait se faire croire issu et particulièrement aimé (97); il lui consacra des jeux naumachiques et gymniques, suivis des jeux troyens, pour lesquels il était passionné; ou plutôt il renouvela les jeux de la victoire, nommés *Actia*, qu'il fit célébrer ensuite à Rome tous les cinq ans (98).

Tout porte à croire que la nature de ces jeux quinquennaux servit de modèle aux villes de provinces qui instituèrent des fêtes en l'honneur d'Auguste, et qu'indépendamment de ceux-là il y en eut d'autres annuels célébrés par les soixante nations, où le genre pythique devait prédominer, sur-tout à Lyon, où le culte du nouvel Apollon acquit tant de célébrité, où l'éloquence et les arts étaient en si grande réputation (99). Ce fut vers ces temps d'heureux présage (100) que le fils adoptif de Jules César, par un changement extraordinaire, devint, sous le nom d'Auguste, le plus grand et le meilleur des princes. Il résolut de procurer une paix générale au monde entier lassé par les guerres civiles, et de ne s'occuper plus que du bonheur de ses sujets. Le sénat, dans les transports de sa reconnaissance, voulut décorer la porte de son palais de deux branches de laurier (101), symbole de ses

victoires , et de la couronne civique portant ces mots : OB CIVIS SERVATOS, pour avoir sauvé les citoyens (102). Les peuples de toutes les nations , dans l'ivresse de leur joie , lui élevèrent des temples , des autels , et contribuèrent pour des jeux fondés en son honneur , appelés de son nom *Sebasmia* chez les Grecs , *Augustalia* chez les Latins. D'après cette explication des jeux et des emblèmes augustaux , qui ne remarquera pas avec nous dans le centre de l'autel de Lyon , la couronne civique *Lemnistica* (103) entre deux branches de laurier , et aux extrémités , les deux trépieds couronnés relatifs au pontificat d'Auguste et au culte d'Apollon ? Virgile n'a-t-il pas dit d'ailleurs , en parlant de ce prince : *Jam regnat Apollo* (104) ?

Voilà donc ces deux trépieds surmontés d'un globe ou d'une pomme pythique , et quelquefois d'une couronne pontificale , que jusques ici tous nos historiens , et même de savans numismates , ont métamorphosés en deux génies , pour avoir aperçu sur plusieurs de nos bronzes une petite masse de proportion humaine (105) , sans songer que l'artiste n'a pas voulu ou a négligé d'exprimer le pied le plus éloigné par la perspective ; omission volontaire , qu'on retrouve souvent sur les bas-reliefs parmi de semblables instrumens , sur-tout dans les tables à quatre pieds , dont ceux de devant sont censés cacher ceux de derrière. Avant de parler des ornemens emblématiques représentés sur l'autel d'Auguste , nous croyons à propos de faire remarquer en passant le rapport des deux victoires qui le couronnent , avec les victoires qui s'élevaient au milieu de la *Spina* des cirques , dont la disposition semblerait avoir donné l'idée de l'ensemble du monument lyonnais. Ne les voit-on pas figurées de même au-dessus d'une colonne , tenant une palme d'une main , une couronne de l'autre , dans l'action de s'avancer et de couronner , soit les objets les plus apparens au-dessus de l'autel , soit les hiéroniques augustaux qui devaient y venir recevoir le prix de leur victoire (106) ? Mais que représentent ces premiers objets ? voilà ce que tous les antiquaires se demandent. Il paraît que les anciens

numismates ne les ont pas compris, et qu'ils ont vu les figures que leur imagination a pu leur suggérer. Nous rapportons pour exemple quelques variétés bizarres que nous reproduisons d'après les ouvrages de Goezius, de Morel, de Gesner (107), comparées avec celles des médailles bien conservées que nous avons pu nous procurer ou consulter dans nos voyages. Nous ne nous flattons cependant pas d'avoir entièrement réussi (108) à expliquer tous les ornemens de l'autel de Lyon, attendu leurs variétés, leur petitesse, et les différentes significations dont quelques-uns sont susceptibles; mais nous croyons avoir fort approché de la vérité, nous étant plu, comme Lyonnais, à approfondir, à épuiser la matière sur un point d'antiquité locale (109), et à visiter les principaux médailliers de France, pour ne rien laisser à désirer sur ce monument.

On pourrait soupçonner que l'auteur de la médaille lyonnaise a eu l'intention de donner un double sens aux ornemens de l'autel, puisqu'il a montré au-dessus des deux colonnes, deux Victoires (110) qui peuvent être tour à tour militaires et agoniales (111). Il a placé sur le devant de l'autel, et sur l'autel même, deux trépieds surmontés d'une pomme ou d'un orbe, et quelquefois d'une couronne, qui indiquent le culte d'Apollon et les marques du pontificat (112). Il a quelquefois terminé ces trépieds par une autre figure orbiculaire qui peut signifier la fortune d'Auguste, le partage de la souveraineté et de la divinité entre Rome et Auguste. Il a représenté la couronne de chêne entre deux branches de laurier que le sénat fit appendre à la porte du palais impérial; et ces branches, auxquelles le monétaire a quelquefois substitué deux palmes (113), peuvent se rapporter à la victoire actiaque ainsi qu'aux jeux et aux sacrifices institués pour célébrer les *augustalia* (114). Ces opinions se lient tellement ensemble, que nous remarquons dans Hardouin (115) une médaille concernant le pontificat d'Auguste et les jeux actiaques, dont le revers offre la branche de laurier sacré et le divin



trépied d'Apollon, surmonté d'une couronne (116). De plus, Pausanias (117) et Virgile nous apprennent qu'autrefois dans les jeux olympiques, les couronnes destinées aux vainqueurs étaient exposées sur des trépieds d'airain (118); et cet usage, dit le comte de Caylus, a dû s'introduire et se perpétuer en d'autres endroits. D'autre part, nous trouvons dans Vaillant l'autel augustal de Tarraco (119), orné de la couronne civique et de deux Victoires; ensuite une médaille grecque concernant les jeux augustaux, où l'on voit le mot ΣΕΒΑΣΜΙΑ dans une couronne de chêne (120), et l'auteur ajoute : *Quercea verò victori pro præmio in memoriam coronæ, quam ob cives servatos a senatu receperat Augustus, concessa est* (121).

Qu'on se rappelle maintenant cette victoire immortelle, cette paix si désirable qu'Auguste voulut procurer au monde entier (122); les transports que cet empereur dut exciter à Lyon, lorsqu'il vint par deux fois l'honorer de sa présence; les fêtes, les différens jeux qu'il dut donner et recevoir en sa qualité d'empereur, d'auguste, de souverain pontife (123), et sur-tout de père de la patrie, dont le titre fut si cher à son cœur (124). Qu'on s'imagine encore les autres fêtes, les autres jeux que consacrèrent à sa divinité les soixante nations des Gaules; qu'on se figure les spectacles, les cérémonies qui accompagnaient toujours la dédicace des monumens sacrés (125); les prix de poésie et d'éloquence fondés à Lyon (126) à cette même époque; les couronnes d'or que les villes décernaient aux princes victorieux, qui les consacraient à leur tour dans les temples ou sur les autels (127). Qu'on se ressouvienne encore du goût passionné d'Auguste pour les jeux troyens et pour le triple jeu *Pila* de nature pythique (128); de son désir sur-tout de vouloir être comparé à Apollon (129), et l'on aura déjà une idée générale des ornemens emblématiques qui décorent l'autel de Lyon (130).

Nous touchons à la partie la plus difficile à interpréter; c'est ici, nous l'avouons, que sans l'intelligence de l'art du dessin, et

l'idée que nous nous étions faite des jeux augustaux, sans le grand nombre de médailles que nous avons observées dans les principaux cabinets de France, nous ne serions jamais venu à bout d'expliquer entièrement notre médaille lyonnaise.

Le bronze qui nous a le plus éclairé sur ce point, est celui que nous devons à l'amitié de M. Grivaud (131), homme de lettres distingué qui se plaît à communiquer aux amateurs les richesses de son cabinet. Les autres monumens que nous avons dû consulter en première ligne, sont les médailles du cabinet des antiques de la bibliothèque du Roi (132), dont nous avons reçu des empreintes, grâce à l'obligeance de M. Mionnet, savant laborieux, à qui la science de la numismatique a de si grandes obligations.

Nous avons trouvé quelques variétés remarquables sur les médailles de Grenoble, que M. Champollion-Figeac a eu la bonté de nous communiquer (133); nous en avons distingué une à Narbonne, chez M. de Viguier, laquelle nous a paru de quelque intérêt; mais en général nous avons peu vu de ces mêmes médailles en grand bronze bien conservées (134), et nous n'avons point encore été assez heureux pour en rencontrer en or ou en argent (135) dans aucun module.

Nous avons ramassé avec soin toutes celles qui nous ont offert des contre-marques (136), et nous essayerons peut-être un jour, lorsque nous en aurons un assez grand nombre, d'émettre quelques idées sur cette particularité, qui n'a pas encore été bien éclaircie (137).

Il n'est pas besoin de dire que nous avons rejeté scrupuleusement toutes les pièces fausses, et notamment le grand bronze de Tibère sorti de l'atelier du Padouan (138).

Avant de bien comprendre les deux figures les plus apparentes au milieu et au-dessus de l'autel d'Auguste, nous soupçonnions qu'elles pouvaient être en rapport, et même correspondre avec les deux mots de l'exergue ROM. ET AVG. Il nous semblait voir,

tantôt deux petits autels-trépieds comme on en remarque sur plusieurs médailles et bas-reliefs (139), tantôt une niche (140), ou le tabernacle des deux divinités associées, et quelquefois leur siège ou trône (141), sur lequel nous voyions un globe, emblème de la fortune d'Auguste ou de la monarchie universelle partagée avec la déesse *Roma*; nous trouvions ensuite tour à tour dans les six ornemens qui les accompagnent (142), des vases (143), des signes relatifs aux jeux du cirque (144), des pommes pythiques, des balles à jouer, *pila*, etc. (145)

Quelque temps après, la médaille de M. Grivaud fixa nos idées sur quelques points, et nous prouva clairement que les deux figures placées aux extrémités de la face de l'autel d'Auguste ne sont point des génies, comme plusieurs numismates l'ont imaginé (146), mais véritablement des trépieds à pieds de biche (147), dans le genre de ceux qui composent le revers d'une médaille de Sicile (148), publiée par Spanheim (149); d'une autre d'Amisus, donnée par Beger (150); sur-tout d'une troisième de Gordien-Pie, frappée à Thessalonique (151), et de plusieurs des familles *Junia*, etc. (152). Nous avons également observé sur quelques-uns de nos bronzes, et particulièrement sur celui de Tibère (153), que les deux trépieds terminés par un orbe sur le devant de l'autel, se trouvaient répétés et mis ensemble au milieu de la partie supérieure de ce même autel (154), tandis que d'autres pièces nous présentaient une espèce d'arceau ou de niche dans cet endroit (155), principalement sur les revers d'Auguste.

Nous ne savions plus que conclure de ces diversités embarrassantes, les formes que nous étudions n'étant point assez déterminées; mais à force de monumens et d'objets de comparaison, nous avons pu deviner l'intention de l'artiste, et nous avons eu la preuve certaine que toutes ces figures, semblables par fois à des compas plus ou moins ouverts, tantôt en guise de tables ou de niches plus ou moins arrondies, tantôt en forme de génie dont on croit voir la tête, le corps, les bras et les jambes (156),
ne

ne sont que des variétés de trépieds grossièrement indiqués avec ou sans traverse, surmontés d'un globe, quelquefois d'une couronne (157), et souvent privés de l'une et de l'autre (158). Une médaille qui nous a été donnée par M. Lortet, et un grand bronze du cabinet des antiques de Lyon (159), sont encore venus nous éclairer sur ces points d'une manière décisive. La première nous a fait voir deux autels trépieds, avec le pied de derrière légèrement exprimé, et auxquels nous avons cru distinguer les oreilles ou anses, *lebetes* (160); elle nous a montré de plus, ainsi que deux autres médailles, une particularité que nous croyons inconnue, et qu'il serait peut-être un peu hardi de vouloir expliquer (161): ce sont des espèces de perches ou de hastes élevées parmi ces deux trépieds, dont le nombre varie depuis un jusqu'à trois. Nous inclinierions à croire, d'après l'inspection d'une chaire pontificale gravée dans les mémoires de l'académie des belles-lettres (162), que ces sortes de hastes, si elles n'indiquent pas le sceptre de la souveraine puissance (163) des deux divinités, auraient plutôt rapport à des jeux de chasse ou aux jeux troyens, *ludi hastici* (164), dont parlent Suétone et Virgile (165) au sujet des jeux favoris d'Auguste, imités par ses successeurs.

Au grand bronze du cabinet des antiques de cette ville, ainsi qu'aux deux petits bronzes de Tibère (166), nous avons aperçu sur le milieu des autels-trépieds, au lieu du globe qu'on y remarque ordinairement, quelque chose d'élevé dont on ne saurait se rendre compte, vu sa petitesse, mais qu'on pourrait prendre pour une flamme mal rendue (167) relative aux sacrifices, ou pour un vase allongé destiné peut-être à contenir l'huile sacrée, comme on en trouve sur des tables tripèdes dans les médailles de la famille Manlia, etc. (168), relatives au culte d'Apollon; dans celles de Gordien (169), de Valérien (170), concernant les jeux *Pythia*, et sur-tout par une autre de Néron, *certamen quinquennale*, où nous avons découvert à la panse d'un vase de jeux, qui n'a que deux lignes de haut, une Victoire assise, cou-

ronnant un autel bipède, sur lequel est un autre vase (171) d'une forme plus élancée. Enfin une médaille d'Auguste assez rare, gravée dans Villiam Cooke (172), nous a montré, à la place de deux trépieds qui s'élèvent ordinairement au milieu et au-dessus de l'autel de Lyon, deux couronnes qui sont disposées comme celles qu'on remarque sur l'autel de Vespasien *Providentiæ* (173), et sur une médaille de Tranquilline, figurée dans Vaillant (174). Nous avons conclu de ces observations que les ornemens les plus apparens au-dessus de l'autel de Lyon, doivent indiquer la puissance, le culte et les jeux pythiques ou augustaux relatifs aux divinités associées, Rome et Auguste.

Cette conjecture pourrait être appuyée d'après Mercurial (175), par deux vases de jeux concernant des sphéristes ou joueurs de ballons (176), avec les mots ΠΥΘΙΑ, ΑΥΓΟΥΣΘΕΙΑ (177); et d'après Pellerin, par trois couronnes posées sur une table, dans le champ desquelles on lit: *Olympia, Augusteia, Pythia* (178). Enfin, plusieurs bronzes de notre cabinet nous ont convaincu que les six ornemens surmontés d'une boule (179), sont encore des trépieds moins élevés, et quelquefois des supports en forme de perches terminés par une figure sphérique, le plus souvent mal rendue, et dont il serait impossible de déterminer la vraie signification, mais que nous soupçonnerions indiquer, ou la cortine des trépieds, ou l'emblème des jeux du cirque, par leur ressemblance aux œufs de bois figurés sur la mosaïque de Lyon (180); ou des jeux de nature pythique désignés par des espèces de pommes, image des prix distribués dans chaque exercice aux fêtes augustales de l'antique *Lugdunum*.

In Pythiis poma sacerdotes Apollinis proponebant (181).

Cette interprétation se trouverait extrêmement favorisée par une médaille de Marc Aurèle, concernant les jeux *pila* (182) dans les combats pythiques et actiaques; par une autre d'Amisus (183) au revers d'un trépied surmonté d'une pomme, relatif au culte d'Apollon; par un bronze de Caracalla (184), où l'on voit deux

palmes dans un vase posé sur la table delphique, au-dessous de laquelle on distingue six œufs rangés sur des supports, et plus bas six pommes élevées en pyramide, dans le genre de celles des jeux de boule figurées sur la porte de nos guinguettes (185). Ces remarques, que nous croyons neuves, paraîtront satisfaisantes, nous l'espérons, aux amateurs de la numismatique; toutefois cette multiplicité de trépieds ne doit point étonner, on sait combien les ornemens et les prix de ce genre étaient en honneur chez les anciens, et combien de célèbres monumens choragiques en ont été l'objet (186). Tout le monde se ressouvient de ceux de Nicias (187), de Thrasillus (188), de Lysicrate (189) et de la rue des Trépieds à Athènes (190). Auguste, comme nous l'avons dit, fit fondre les statues d'or et d'argent que la flatterie lui avait érigées; il les fit transformer en trépieds pour les consacrer à Apollon Palatin (191). Il serait possible que les nôtres fussent une représentation de cette offrande magnifique dont on aurait voulu perpétuer le souvenir. Virgile, Pline et Cicéron nous apprennent qu'on mettait plusieurs rangs de trépieds sur les autels en guise de candélabres (192). On connaît le *donarem tripodas* d'Horace: « si j'étais riche, mon cher Censorinus, je donnerais » volontiers de ces beaux trépieds dont la Grèce gratifiait autrefois la valeur de ses héros (193); » et ces trépieds devaient nécessairement jouer un grand rôle dans les prix de poésie et dans le culte d'un empereur qui se disait le fils d'Apollon.

Il nous resterait bien des réflexions à faire, et beaucoup de choses à dire sur le sujet et l'importance de la médaille que Lyon prit soin de faire frapper lors de l'avènement d'Auguste à l'empire, et de son premier voyage dans cette ville, ainsi que de celles qui furent renouvelées sous les règnes de Tibère et de Claude. Nous aurions à parler de quelques-unes d'entre elles, contre-marquées au signe du prince à différentes époques remarquables (194), et de plusieurs à l'effigie d'Auguste avec le monogramme de Tibère (195); nous pourrions montrer que la

plupart de ces médailles ont dû servir de monnaies et de largesses dans les villes des Gaules où le culte et les jeux d'Auguste étaient établis (196) ; qu'elles ont été exécutées en grand et en moyen bronze pour éterniser la mémoire des jeux augustaux, et en petit, pour être jetées aux combattans et au peuple à l'époque de ces mêmes jeux (197). Il n'y aurait pas moins à dire sur l'influence des *augustalia*, changés ensuite en jeux gaulois ou jeux mêlés, par Caligula (198), lorsque l'autel d'Auguste fut confondu avec l'autel des Césars (199). Il nous serait possible de prouver que l'enclos du jardin de M. Macors a servi au logement des prêtres augustaux, voisin des exercices du gymnase (200) établis près du forum d'Auguste (201) et de l'autel des soixante nations (202) ; de faire voir le rapport de nos mosaïques avec ces différens combats ; d'y montrer la lutte (203), les jeux de chasse (204), les jeux de cirque (205), les combats de musique (206), de poésie et d'éloquence, qui se trouvent également représentés sur nos débris de poteries antiques (207).

Toutes ces particularités relatives à la ville de Lyon deviendront, je l'espère, le sujet d'un ouvrage intéressant pour moi, surtout si je puis venir à bout de le rendre digne de l'académie de cette ville, noble héritière de la célèbre et antique académie des Gaules (208), et si je puis mériter les suffrages du premier corps savant de France auquel j'ai l'honneur d'appartenir.

Mais j'appréhende, Messieurs, d'avoir moi même occupé trop long-temps la tribune augustale ; heureux sans doute de n'avoir point à redouter les terribles châtimens dont étaient menacés les orateurs qui, malgré leur faiblesse (209), avaient la témérité de se présenter devant l'autel des Césars (210), et plus heureux encore de pouvoir compter aujourd'hui sur l'indulgence et sur la bonté qui m'ont valu l'honneur de venir siéger au sein de cette illustre compagnie.





Gay del

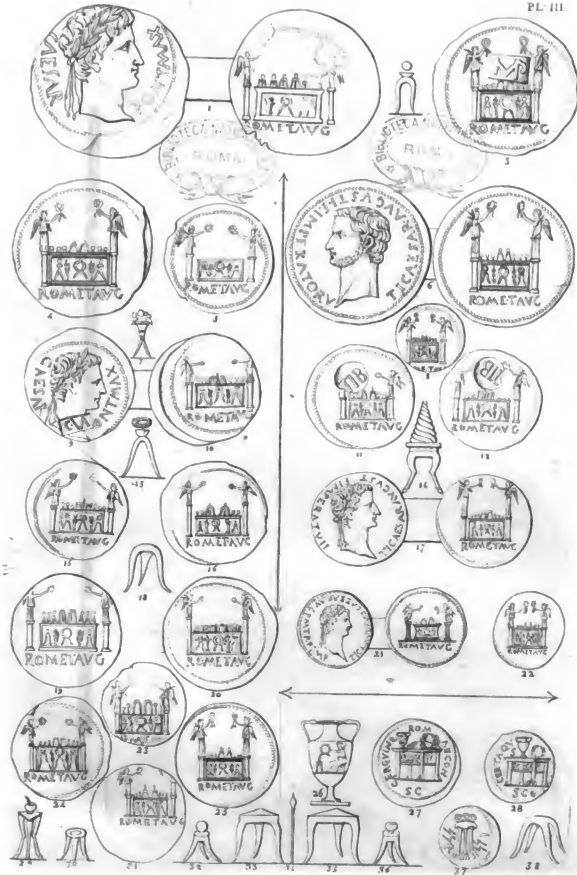
TRENTE PIEDS

Wealberg sc.

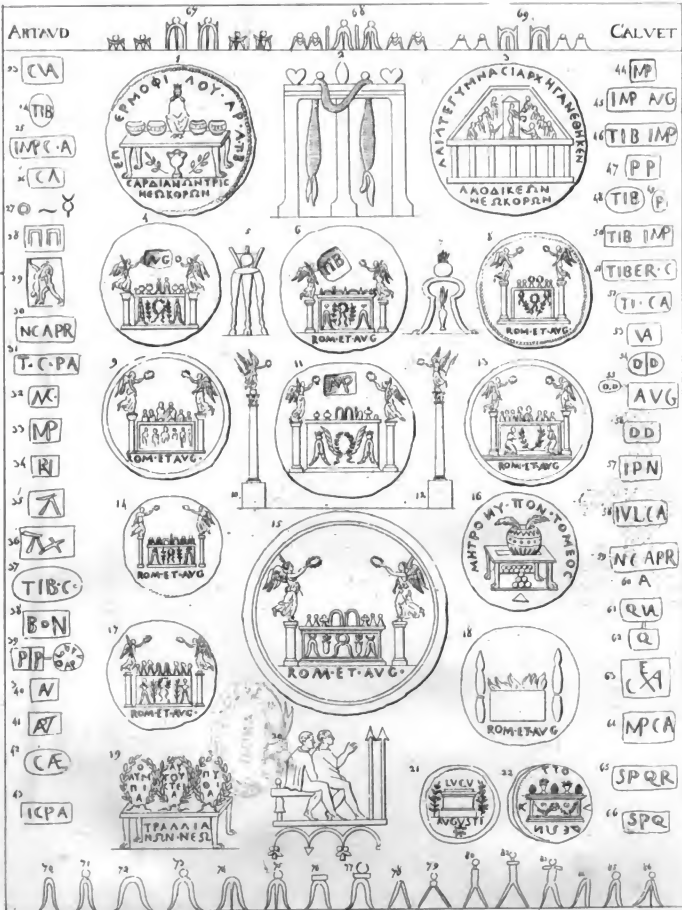




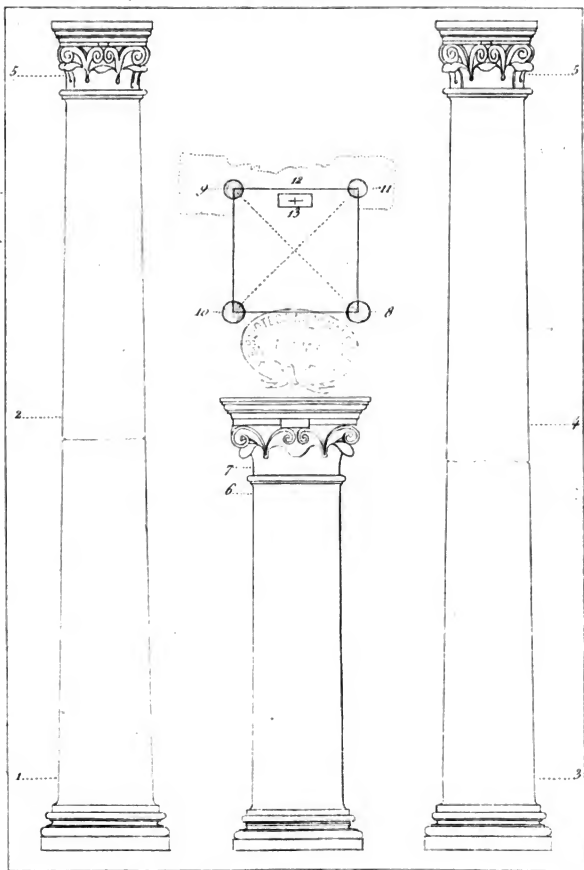




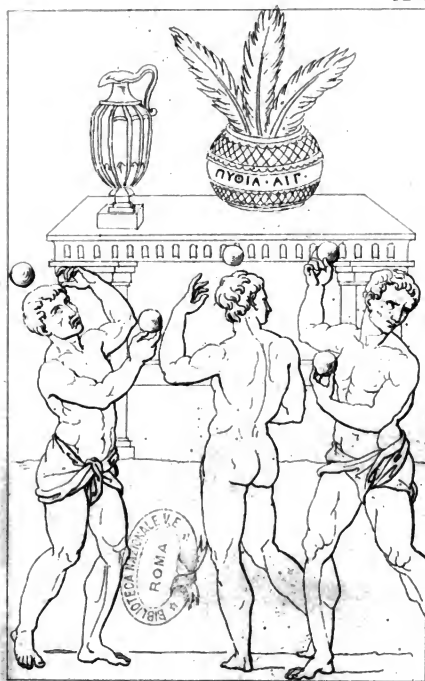




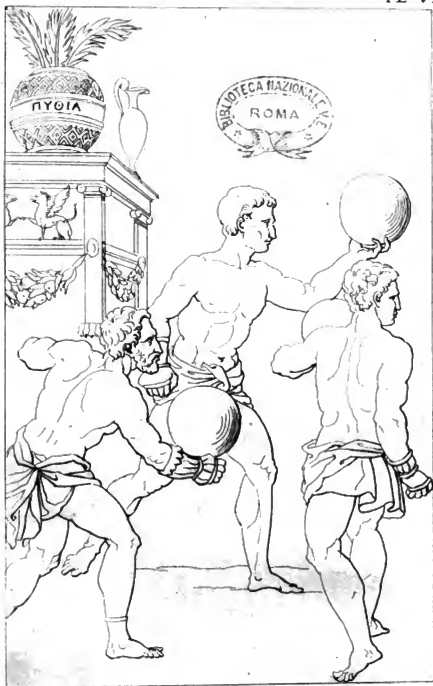
















PL-VIII



T. STATILIOTAVR
L. CASSIO LONGINO

COS. X. K. OCTOBR
NVMINI AVGVSTI. VO TVM
SVSCEPTVM. A PLEBE. NARBO
NENSIVM. IN PERPETVOM

QVOD BONVM FAVSTVM. FELIXQVE. SIT IMP. CAESARJ
DIVI. AVGVSTO. F. P. PONTIFICI. MAXIMO. TRIB. POTES
XXXIII. CONIVG. LIBERIS. GENTIOQVE. EIVS. SENATV
POPVLQVE. ROMANO. ET. COLONIS. INCOLLISQVE
C. I. P. N. M. QVE. SE. NVMINI. EIVS. IN PERPETVVM
COLENDO. OBLIGAVERVNT. PLEBS. NARBONEN
SIVM. ARAM. NARBONE. IN. FORO. POSVIT. AD
QVAM. QVOTANNIS. VIII. K. OCTOBR. QVA. DIE
EVM. SECVLI. FELICITAS. ORBI. TERRARVM
RECTOREM. EDIDIT. TRES. EQVITES. ROMANI
A. PLEBE. ET. TRES. LIBERTINI. HOSTIAS. SINGV
LAS. INMOLENT. ET. COLONIS. ET. INCOLLIS. AD
SVPPPLICANDVM. NVMINI. EIVS. THVS. ET. VNVM
DE. SVO. EA. DIE. PRAESTENT. ET. VIII. K. OCTOB
THVS. VNVM. COLONIS. ET. INCOLLIS. ITEM. PRAE
STENT. F. QVOQVE. IANVAR. THVS. ET. VNVM
COLONIS. ET. INCOLLIS. PRAESTENT. VII. QVOQ
IDVS. IANVAR. QVA. DIE. PRIMVN. IMPERIVM
ORBIS. TERRARVM. AVSPICATVS. EST. THYRE
VINO. SVPPPLICENT. ET. HOSTIAS. SINGVL. IN
MOLENT. ET. COLONIS. INCOLLISQVE. THVS. VN
NVM. EA. DIE. PRAESTENT.

ET. PRIDIE. F. IVNIAS. QVOD. EA. DIE. T. STATILIO
TAVRO. M. AEMILIO. LEPIDO. COS. IVDICIA
PLEBIS. DECVRIONIBVS. CONIVNXIT. HOSTIAS
SINGVL. INMOLENT. ET. THVS. ET. VNVM. AD
SVPPPLICANDVM. NVMINI. EIVS. COLONIS. ET
INCOLLIS. PRAESTENT.

EXQVE. ILS. TRIBVS. EQVITIBVS. ROM.
LIBERTINIS. VNVM.

NARBO
NENSIVM. AVGV
CAVIT

LEGIBVS ILS. QIS. S

NYMEN. CAESARIS. AVGV. P. P. QVANDO. TIBI
HODIE. HANC. ARAM. DABO. DEDICABO
QVE. ILS. LEGIBVS. HISQVE. REGIONI
BVS. DEDICABOQVE. QVAS. HIC
HODIE. PALAM. DIXERO. VTI. INFINIVM
SOLVM. HVIVSQVE. ARAE. TITVLORVM
QVE. EST. SI. QVIS. TERCERE. ORNARE
REFICERE. VOLET. QVOD. BENEFICI
CAUSA. FIAT. IVS. FASQVE. ESTO. SIVE
QVIS. HOSTIA. SACRVM. FAXIT. QV
MACMENTVM. NEC. PROTOLLAT. ID
CIRCO. TAMEN. PROBE. FACTVM. ESTO. SI
QVIS. HVIC. ARAE. DONVM. DARE. AV
GEREQVE. VOLET. LICETO. EADEMQ
LEX. ET. DONO. ESTO. QVE. ARAE. EST
CETERAE. LEGES. HVIC. ARAE. TITVLISQ
EADEM. SVNTO. QVAE. SVNT. ARAE
DIANA. IN. AVENTINO. HISCE. LEGI
BVS. HISQVE. REGIONIBVS. SIVTI
DIXI. HANC. TIBI. ARAM. PRO. IMP
CAESARE. AVGV. P. P. PONTIFICE. MAXI
MO. TRIBVNICIA. POTESTATE. XXXV
CONIVG. LIBERIS. GENTIOQVE. EIVS
SENATV. POPVLQVE. R. COLONIS
INCOLLISQVE. COL. IVL. PATERN. NARB
MART. QVI. SE. NVMINI. EIVS. IN. PER
PETVVM. COLENDO. OBLIGAVERVNT
DOQVE. DEDICOQVE. VTI. SIES. VOLENS

PROFITVM



NOTES.

(1) Histoire consulaire, page 68.

(2) *Ibid.*, page 69.

(3) Voyez de notre ouvrage, planches II, III et IV.

(4) Quelques antiquaires les ont pris pour des acrotères, à cause de leur uniformité et de leur ressemblance avec ce genre d'ornement. V. Menestrier, pag. 69, les médailles de Constantin, de Crispus au revers d'une porte de ville ou d'un camp, dans Patin, pag. 372 n.º 4, 379 n.º 5, et J. de Bie, *numism. aur. imperat.* n.º 1, pl. 54. Colonia s'exprime ainsi : « Les médailles de bronze qu'on » trouve fort communément dans le territoire de Lyon, nous font voir à l'œil que » le temple en question étoit d'une figure carrée, que le dessus en étoit ouvert en » terrasse, que la façade en étoit embellie de magnifiques ornemens d'architecture » travaillés à jour, etc. » *Hist. litt. tom. 1, pag. 89.*

Il est à observer que ces ornemens devaient offrir alors une suite régulière et n'être point interrompus dans le milieu par deux objets plus élevés, toujours accompagnés de trois autres plus petits de chaque côté.

(5 et 6) Plusieurs de ces médailles, c'est-à-dire les premières fabriquées dans le commencement des Colonies romaines, sont d'un travail sec et un peu barbare; elles se ressentent de la rudesse qui régnait encore dans la Gaule celtique; elles ont beaucoup de ressemblance pour le style de dessin et pour l'exécution, avec les médailles coloniales de Vienne, de Valence, de Nismes, etc. dont je fixerais l'origine depuis les premières années du règne d'Auguste jusqu'après la victoire actiaque, lorsque ce prince reçut tous les honneurs de la souveraine puissance. J'ai remarqué que les médailles d'Auguste, au type de l'autel de Lyon avec la légende PONTIFEX MAXIMVS, et celle PATER PATRIAE, postérieures de plusieurs années aux premières dont je viens de parler, sont plus grassement modelées et d'un meilleur dessin; mais toujours le travail du revers de ces médailles est inférieur à celui des têtes (a).

Au sujet des incorrections que présentent la plupart de ces médailles, j'en ai vu dont les ornemens au-dessus de l'autel sont inclinés, les uns à droite, les autres à gauche; et j'en possède une où l'on a oublié de mettre ces mêmes ornemens, *V. planche III, n.º 5*; ce qui me porte à croire, comme l'avait déjà pressenti Caylus, qu'on les imprimait par portions dans des moules. Je parlerai plus en détail de ce procédé dans mon ouvrage sur la *poterie sigillée des anciens, chap. IV.*

(7) La plupart des villes marquaient sur leurs monnaies les événemens qui les intéressaient le plus, et qui, par leur célébrité, pouvaient leur donner quelque illustration. Est-il rien dans l'antiquité, dit le père dom Martin, d'où Lyon ait tiré plus de lustre, que du magnifique temple que soixante peuples gaulois firent élever

(a) Winkelman a fait la même remarque au sujet des médailles d'Egypte et de Syrie. Les anciens, dit-il, négligeaient bien souvent les accessoires et ne s'attachaient qu'au sujet principal.

à l'honneur d'Auguste, au confluent du Rhône et de la Saône. *V. Relig. des Gaulois, liv. I, pag. 171 ; et Tillemont, hist. des Emp. tom. I, p. 27.*

(8) Excepté Patin, Vaillant et quelques autres numismates, les antiquaires et les historiens en général, ont toujours confondu le temple avec l'autel; c'est ce qui fait dire à Montfaucon, tom. II, part. I, pag. 100, au sujet du revers de notre médaille, que le temple de Lyon n'était pas magnifique. *V. Grævius, Goltzius, Erizzo, Agostino, Mezzabarba, Spon, J. Musellius, le père Panel, l'abbé Chalcieu, etc.*

Venuti, dans son excellente dissertation *Sopra i tempietti*, a figuré cet autel un peu en grand sans les colonnes, et suivant Patin, il y a placé des génies. *Mém. de l'Acad. de Cort. tom. II, pag. 219.*

Un auteur lyonnais dit avoir vu une médaille trouvée dans cette ville, avec ces mots: ARA AVGUSTI; il est fâcheux qu'il ne l'aie pas décrite. *Mylæus de primordiis urb. Lugd. pag. 29, cité par Bellièvre, Lugd. priscum MSc. folio 77.*

(9) On ne saurait trop recommander l'art du dessin à ceux qui se destinent à l'étude de l'antiquité. Cet avantage indispensable fait juger des différentes époques dans les arts par le style du travail, et deviner bien souvent l'intention des artistes anciens dans des ouvrages mal rendus.

(10) Histoire consulaire, pag. 69.

(11) Histoire littéraire, t. I, pag. 90.

(12) Si le mot *ιερόν* ne signifie par précisément le temple, mais plutôt le lieu saint, nos inscriptions antiques s'expliquent plus clairement: nous trouvons sur les unes SACERDOS AD TEMPLVM, sur d'autres SACERDOS AD ARAM; ce qui prouve qu'il y avait des prêtres pour le temple et d'autres pour l'autel.

(13) Ἐναδρεί δὲ μέλιστα Ἰων ἄλλον πλὴν Ναρβωντος καὶ γὰρ ἐμπορίῳ χρωῶνται, καὶ τὸ νόμισμα χαράτῃσιν ἐνταῦθα, ἵο τε ἀργυρῶν καὶ τὸ χρυσῶν, οἱ Ἰων Ρωμαίων ἡγεμόνες. Τὸ, τὴ ἱερὸν τὸ ἀναδείχθαι ὑπὸ πάντων κοινῇ Ἰων βασιλῶν καὶ αὐτοῦ Ἰω Σεβαστοῦ πρὸ ταύτης ἰδρυταὶ τῆς πόλεως, ἐπὶ τῇ συμμαχίᾳ τῶν ποταμῶν. Ἐστὶ δὲ βωμὸς ἀξιόλογος ἐπιγραφὴν ἔχων τῶν ἱδρυτῶν ἐξ τὸν ἀριδμὸν, καὶ εἰκόνας τῶν ἐκείνῳ μία, καὶ ἄλλος μέγας.

Traduction latine que j'emprunte de Van-Dale.

Post Narbonem, hac urbs maximè omnium Gallicarum, hominum frequentia pollet. Praefecti enim Romanorum eo uluntur emporio, monetamque ibi tam aureum quàm argenteam cudunt: et TEMPLVM ab omnibus communi sententiâ Gallis decretum Cæsari Augusto, ad hanc urbem, ad concursum fluviorum est positum: ARAM habet hoc memorabilem, cum inscriptione gentium (a) LX numero, et imagines singularum; item, et ALIAM MAGNAM, que d'autres traducteurs ont rendu par alia subinde ingens locata est ara. Voy. Murm. et antiq. dissert. quartu, pag. 317.

(a) Quelques auteurs ont mis XL peuples au lieu de LX; ils ont cru qu'il y a eu transposition dans ce nombre, de la part des copistes; d'autres enfin ont supposé LXIV peuples. Voyez ci-après les notes sur un passage de la nouvelle traduction de Strabon, livre IV.^a

(14) Il est à remarquer que Strabon, soit par exactitude ou par flatterie, ne dit pas à *Rome et à Auguste*, mais à Auguste seulement; je motiverai cette différence à la page 9 de cet ouvrage.

(15) Ce temple en regard avec la rivière de la Saône, selon les préceptes de Vitruve, se trouvait naturellement orienté. On peut voir ce que je dis à ce sujet dans le mémoire suivant, page 6. (Voy. aussi Bulletin de Lyon, Mars 1816.) Il devait être magnifiquement doté, et avoir un bois sacré qui se terminait en pointe dans l'île Perrache. Je serais assez de l'avis de M. Billemaz, qui veut que le monastère d'Ainay ait eu en partage tout l'emplacement, tout le terrain que les prêtres d'Auguste avaient possédé au midi de Lyon, et que l'ancien confluent, à peu près tel qu'il est aujourd'hui, s'étendait jusque vis-à-vis le château de Bellevue au-dessous du lieu appelé le Brotteau-Mogniat. V. *Mémoire de Billemaz*, pag. 3, 21, et les anciens plans de la ville de Lyon.

On convient généralement que les débris du temple d'Auguste ont été employés dans le douzième siècle, aux fondations des églises d'Ainay, de St-Jean, de St-Pierre et à celles du Pont de pierre. On peut les reconnaître à leur blancheur qui caractérise le choin de Fay antique. V. *Menest. page 21; Colonia, lettres d'Adamoly, etc.*

(16) Les temples ou les autels des divinités tutélaires des provinces, regardés comme objets les plus saints, étaient ordinairement situés à l'entrée du pays, et volontiers dans des îles au concours de deux fleuves (a), afin de rendre les états plus sacrés, et de les mettre à l'abri d'une invasion; c'est ce qu'on appelait *Fines templares*. Quelques auteurs placent le paradis terrestre au confluent du Tigre et de l'Euphrate (b). Strabon parle d'un temple qui était dans une petite île à l'embouchure de la Loire; on trouverait dans l'histoire quantité d'exemples de cette nature, et nous pouvons y ajouter encore les témoignages de quelques églises gothiques bâties dans des îles sur les débris d'anciens temples. Il faut avouer que rien n'est plus agréable et plus mystérieux que ce trajet paisible qu'on fait sur l'eau pour arriver dans une enceinte sacrée; nous pouvons en juger par nos fêtes de l'île-Barbe. C'est ainsi que les païens nous représentent les Champs-Élysées.

(17) « Lyon, bâti sur une colline (c), au confluent de la Saône et du Rhône, » est sous la domination des Romains. C'est la ville de la Gaule la mieux peuplée » après Narbonne; elle se distingue par son commerce, et parce que les gouver-

(a) Voy. Menest. p. 71, note a. La ville de Rome devait être, comme Auguste, la divinité tutélaire de Lyon. Je possède un fragment de vase rouge fort curieux, où l'on voit un médaillon représentant la ville de Rome déifiée. On lit dans le champ TVTELA. De chaque côté on remarque les bustes du Rhône et de la Saône, plus bas deux Victoires, et au-dessous le Ciel qui porte la divinité qui était adorée à Lyon. V. *notre ouvrage sur la poterie sigillée*, pl. xxviii.

(b) Bochart. Phaleg. dissert. de parad. terrest. — Huet, tract. de situ parad. terrest. — Hager, zodiac. orient.

(c) César avait dit clairement que la Celtique comprenait tout le pays situé entre la Garonne, la Seine et la Marne. Auguste en sépara ce qui était compris entre la Garonne et la Loire; et ce qui resta de l'an-

» neurs envoyés de Rome y font battre monnaie, soit en or, soit en argent.
 » Devant cette ville, à l'endroit où la Saône se joint au Rhône, est construit le
 » Temple que tous les Gaulois en commun ont dédié à Auguste. On y voit un
 » autel (a) magnifique, sur lequel sont gravés les noms de soixante peuples (b)
 » représentés par autant de statues (c). Cet autel est d'une hauteur considé-
 » rable (d). Lyon est la capitale des *Segusii*, qui habitent entre le Rhône et le
 » Doubs (lisez entre le Rhône et la Loire.) » Strabon, tom. II, liv. IV, chap.
 III, pag. 46. (Imprim. imp. 1805.)

cienne Celtique prit le nom de Lyonnaise. Ainsi cette nouvelle province s'étendait de l'ouest à l'est : ses limites se prenaient, d'un côté, depuis les sources du Rhône jusqu'au delà de Lyon, et le long de la Loire jusqu'à l'Océan; de l'autre côté, depuis les sources du Rhin en descendant ce fleuve jusque vers Bâle; puis le long de la partie méridionale des Vosges, le long de la Marne et de la Seine jusqu'à l'Océan, en y comprenant les *Meldi*, les *Feliocasses* et les *Caleti*, qui sont les peuples de la Brie, du Vexin et du pays de Caux.

Tout ce qui étoit au-delà et jusqu'au Rhin appartenait à la Belgique. *Gosselin*.

Le texte porte Τῷ λόφῳ (sous une colline), que j'ai cru devoir changer en Εἰς λόφον (sur une colline). L'ancienne ville de Lyon étoit bâtie le long de la rive droite de la Saône, sur la pente du coteau qui tire de la dénomination de *forum vetus*, son nom actuel de Fourvière. Notre correction est confirmée par la version italienne qui dit, *sopra una collina*, et dont l'auteur doit avoir lu Εἰς λόφον. Rien n'est d'ailleurs si ordinaire aux copistes que de confondre ces deux prépositions : à ces considérations on peut ajouter l'étymologie du nom de la ville, *Lugdunum* ou *Lugudunum*. Quoiqu'on ne soit point d'accord sur le sens du premier des deux mots qui le composent, on convient généralement que presque toutes les villes dont le nom se termine en *dunum*, sont des villes placées sur des lieux élevés. Ce mot celtique correspond au mot grec Βουνός, qui, en dialecte dorique, se prononce Δουνός, et qui se conserve encore aujourd'hui dans le mot *dunes*, qui signifie des collines sablonneuses.

(a) L'autel ou temple dont Strabon parle, et qui est connu particulièrement sous le nom d'*Ara Lugdunensis*, occupait la pointe de cette langue de terre resserrée entre la Saône et le Rhône, et qui, dans le moyen âge, s'appeloit *Atanacum* (la pointe d'Ainay). Il fut consacré à Auguste, l'an de Rome 742, ou la dixième année avant l'ère chrétienne.

(b) Le même nombre se trouve dans des inscriptions anciennes; mais d'autres comptent jusqu'à soixante-quatre peuples (voyez Vales. not. Gall. pag. 297.) Quoiqu'il en soit, il faut l'entendre des peuples du premier ordre des trois parties de la Gaule dont Auguste avait changé les limites. A ces trois parties, Ptolémée donne soixante-un peuples; savoir, dix-sept à l'Aquitaine, vingt-quatre à la Lyonnaise, et vingt à la Belgique. Cette petite différence vient peut-être du double emploi de quelques noms; peut-être aussi est-elle due à des révolutions qui ont augmenté ou diminué, à différentes époques, le nombre de ces peuples.

(c) Un pareil honneur fut rendu, quelques années après, à Tibère, si toutefois l'on doit en croire Philéon de Tralles (Philog. Trall. cap. 13. pag. 81.), ou plutôt Apollonius, d'après lequel Philéon le raconte. Différentes villes de l'Asie renversées par un tremblement de terre, et rétablies par cet empereur, lui érigèrent, dans le temple de Vénus à Rome, une statue colossale entourée d'autres plus petites qui représentaient ces villes.

(d) Le texte καὶ ἄλλος μέγας (et un autre grand) est sans contredit altéré : la correction que propose Tywhitt, καὶ ἄλλος καίσαρος μέγας, donnerait ce sens, et une autre grande statue représentant César, sens qui, au nom de César près, est conforme à celui que présente la version italienne, *e un'altra ancora molto grande*. Mais il est étonnant que ce critique ne se soit pas aperçu que cette correction est un vrai solécisme car le mot *εἰς* étant un nom féminin, la phrase devoit être καὶ ἄλλη καίσαρος μεγάλη; ce qui s'éloignerait trop du texte. En attendant qu'on découvre l'erreur des copistes, j'ai cru devoir lire et lier toute la période ainsi : Βασιλεὺς μεγάλος, ἐπεγραψήν τε ἑνὶ τῶν ἐθνῶν ἑνὶ τῶν ἀρχόντων καὶ εἰσάγων (au lieu de *εἰσάγων*) τοῦτον ἑκάστου μέγαν (au lieu de *μέγαν*), καὶ ἄλλας (au lieu de *ἄλλος*) μέγας. (*Gosselin*, notes pag. 46 et 47.)

(18) Lo mismo hizo en la Galia la ciudad de Leon en su celebrada ARA LVGDVNENSIS, lo mismo Tarragona, sumamente propensa a la familia Cesarea.

(*Medallas de Espana por el R. P. Henrique Florez, tab. XLIV, p. 582, n.º 2.*)

Turiasso, aujourd'hui Tarragone, voy. *Agostino*, pag. 24. 202. et le P. Panel, au sujet d'une médaille d'Auguste frappée à Lyon : de col. turr. num. Cette médaille est assez rare ; elle offre la tête d'Auguste laurée, légende : DIVVS AVGVSTVS PATER, qui indique le temps où elle fut frappée. Le revers représente un autel surmonté d'un palmier et dans le champ : C. V. T. T. *Colonia victrix togata Tarraco*. Le devant de l'autel a quelque rapport avec celui de Lyon ; on y voit une couronne de chêne *lemnistica* ; dans le milieu, deux pommes ; dans les angles d'en bas, et dans ceux au dessus, deux victoires dans l'action de couronner la couronne civique. Cette médaille offre des variétés ; il en est une qui présente d'un côté un taureau infulé, et de l'autre une patère sur le devant de l'autel. (*Agost. dial. 2. pag. 24, et Vaillant, numism. imp. pag. 45.*) Auguste étant parti pour faire la guerre aux Cantabres, l'an 728, tomba malade à Tarragone, et les habitants de ce pays lui érigèrent un autel : ils firent des vœux pour le rétablissement de sa santé ; et comme cet autel fut élevé de son vivant, il fut, ainsi que celui de Lyon, dédié à Rome et à Auguste, selon le témoignage d'une inscription de Tarragone.

C. VAL ARABINO
FLAVIANI. F. BERGIDO. F.
OMNIB. HON. IN R. P.
SVA. FVNC SACERDOTI
ROMAE ET AVG. P. H. C. (*Prov. Hispan. citer.*)

Quant au palmier survenu sur l'autel de Tarragone, plusieurs députés de cette ville étant allés auprès d'Auguste pour lui témoigner leur vénération au sujet de cet événement qu'ils prétendaient être surnaturel, l'empereur leur dit en souriant : Il paroît que vous négligez bien ma divinité, puisque vous laissez croître des herbes sur mes autels.

(19) Voyez planche IV, n.º 21.

(20) Voyez même planche, n.º 22, dont l'empreinte m'a été envoyée par M. Mionnet. Type : base ornée de guirlandes : dessus trois pommes de pin et deux autels allumés. (*Mionnet, descript. des med. ant. tom. 4.º pag. 241.*)

L'autel dédié à Cybèle, offre des vases et des pommes de pin qui lui étaient consacrés.

(21 et 22) *Agostino*, p. 57, etc.

(23) Voy. pl. I, II et V. J'ai eu la curiosité de mesurer ces colonnes sciées en deux, formant les quatre piliers qui soutiennent la voûte du chœur de l'église d'Ainay, et j'ai trouvé que Menestrier les a décrites assez exactement pour ce qui concerne la hauteur ; mais j'ajouterai quelques remarques qui ont pu lui échapper. Le premier pilier n.º 1, dont le congé est antique, a en bas 3 pieds 6 pouces

6 lignes de diamètre, et en haut 3 pieds 5 pouces : le n.º 2 a en bas 3 pieds 3 pouces, et en haut 3 pieds : le n.º 3 a en bas 3 pieds 5 pouces 9 lignes, et en haut 3 pieds 1 pouce : le n.º 4 a en bas 1 pied 3 pouces, et en haut 2 pieds 9 pouces, y compris l'astragale qui est antique.

Le 1.^{er} pilier n.º 1, y compris le congé et le filet du bas qui sont antiques, a 13 pieds 4 pouces 5 lignes de hauteur : le 2.^e pilier n.º 2, a 13 pieds 7 pouces 9 lignes de haut : le 3.^e pilier n.º 3, a 13 pieds 1 pouce 3 lignes de haut : le 4.^e pilier n.º 4, a 12 pieds 10 pouces 5 lignes de hauteur. Adamoli (3.^{me} lettre) a trouvé que l'une de ces colonnes a un fût de 26 pieds 2 pouces 6 lignes, et l'autre un fût de 26 pieds 2 pouces ; que la première a 3 pieds 4 pouces 7 lignes en bas, et 2 pieds 8 pouces en haut, tandis que la seconde a 3 pieds 3 pouces 9 lignes à sa base, et 3 pieds 8 pouces à la sommité.

Il résulte de ces mesures, qu'il y a une colonne d'un diamètre un peu plus fort que l'autre ; mais cela ne devait pas être sensible sur place : la longueur du fût de ces colonnes fait juger qu'elles sont d'ordre corinthien. Sur une médaille de Claude, petit bronze, que je possède, où le monétaire a voulu indiquer des colonnes cannelées, les chapiteaux sont aussi d'ordre corinthien. Voy. pl. III, n.º 21. Vitruve prétend que les colonnes cannelées datent, en Italie, du règne de Néron. Cette médaille prouverait que cet usage était antérieur, et je pense même qu'il a pu avoir lieu sous Tibère, époque à laquelle j'attribuerais l'érection de l'arc de triomphe d'Orange, dont les colonnes sont cannelées, et que je crois avoir été consacré à l'honneur d'Auguste.

Je ne pense pas que les bases de ces piliers en pierre de choin soient bien antiques : il n'y a que la première à gauche qu'on pourrait soupçonner antique.

(24) Voyez l'autel que j'ai rétabli d'après les médailles, dans les planches I et II.

(25) En supposant le grand autel de 18 à 20 pieds de hauteur, il devrait présenter 24 pieds de longueur, et 12 pieds sur les parties latérales. Les colonnes occupant géométriquement environ 3 pieds 3 pouces, il resterait à peu près 2 pieds et demi entre chaque colonne, et le dessus de l'autel devrait offrir une surface d'environ 288 pieds. V. le plan géométral de la pl. I.

(26) L'autel de Jupiter Olympien avait 22 pieds grecs, ce qui fait 20 pieds 9 pouces 4 lignes de notre mesure ; le soubassement avait 125 pieds de circonférence : la partie qui était au-dessus du tryaste donnait 52 pieds de circonférence. On immolait les victimes sur le soubassement, et on les brûlait sur la sommité : l'escalier était de cendres. (Pausanias, liv. 5 pag. 409 ; Hist. de l'Acad. vol. XI, 56 ; Barthelemy, Voy. d'Anach. tome 4 pag. 248, et tom. premier pag. LXXIV.) Nos Gaulois ont voulu sans doute donner une semblable élévation à l'autel d'Auguste, afin de comparer leur divinité à celle de Jupiter : *Harum altitudines sic sunt explicatæ, ut Jovi omnibusque Cælestibus excelsissimæ*. (Guther. de jure Pont. III et VI.)

Nous trouvons d'ailleurs des inscriptions qui sont positives, à l'égard de l'association du culte d'Auguste avec celui de Jupiter.

SANCTI
TATI
IOVIS ET
AVGVSTI
LVCILIVS
CESTI. Q. F. (*Voyage de deux Bénédictins ,
tom. I, pag. 305.*)

IOVI ET AVGVSTO
SACRVM.....

.....
..... *Grut.*

Quoiqu'on ne doive pas s'en tenir à la lettre sur l'expression des poëtes, Virgile donne aussi de grands autels à Auguste, pour mieux rapprocher son culte de celui de Jupiter.

*Hic illum vidi juvenem, Melibæe, quot annis
Bis senos cui nostra dies ALTARIA fumant.*

Selon Florus, *Epitom. lib. III*, un prêtre offrait tous les jours des sacrifices à Auguste, avec la même pompe et les mêmes cérémonies que si c'eût été à Jupiter.

(27) Les grands autels furent en usage dès les temps les plus anciens; Salomon éleva au vrai Dieu un autel d'airain de 10 coudées, *altare æneum viginti cubitorum longitudinis et decem cubitorum altitudinis*, c'est-à-dire 15 à 20 pieds de haut.

On dit qu'Auguste, instruit par l'oracle de Delphes de la naissance de J. C., lui érigea un très-grand autel dans le Capitole, sous le nom d'*Ara primogeniti Dei*. Tous les grands autels devaient être en plein air. Elien dit positivement que celui d'Hercule à Rome était *sub dio*. *Ara maxima*, inquit, *sub dio est, ibi plurima offeruntur sacrificia; non die tantum sed et totâ nocte ardet*. Quelques auteurs pensent que le nom d'Arles est dérivé d'*Aræ latæ*, et Paradin (*de statu Burg.*) prétend que ce grand autel était dédié à Auguste. (Voy. Gaguin et Berthaldus, *de Ara*, ch. XX, 6.)

Plusieurs villes ont emprunté leur nom des autels qu'elles ont possédés : *Ara lapidea*, ville de Pannonie; *Ara pia*, Erlaph; *Ara tutela*, dans la Corse; *Aræ muræ*, ville d'Etrurie; *Ara patrensis*, Patras, colonie d'Auguste. (Voy. encore le père Berthaud.)

(28) *Novimus aras Diis esse superis et inferis consecratas: allaria verò esse superorum tantum Deorum.*

(*Servius in egl. V. Virg. et Tomasius, de don. c. 5.*)

(29) Casaubon a fort bien remarqué que tout le culte s'adressait par la suite au prince, et non à la ville de Rome. *In notis ad Suet. in Aug. cap. 25.*

Je ne doute point que ce motif n'ait porté les Gaulois à construire à Lyon¹⁷ un second autel à côté du premier, afin de séparer adroitement le culte d'Auguste de celui de la déesse *Roma*. Une inscription de Vérone et une autre de Nismes, relatives à ces deux prétendues divinités, offrent par flatterie le nom d'Auguste avant celui de Rome.

FLAMINI DIVI AVG. ET ROMAI pour *Romæ*.

(Bochat, tome I, page 311; et Mém. de l'Académie de Nismes, année 1810, page 384.)

(30) *Templa quamvis sciret etiam proconsulibus dicari solere, in nulla tamen provincia, nisi communi suo Romæque nomine recepit.* Suet. in Aug.

Echel dit que la ville de Smyrne en Ionie fut la première qui rendit un culte particulier à la ville de Rome; elle se vanta publiquement devant Tibère, et en présence d'une assemblée de députés de plusieurs villes d'Asie, d'avoir été la première à consacrer un temple à cette déesse. (*Voy. Dict. d'ant.* de Mongez, au mot *Romæ*.)

(31) Quantité de médailles et d'inscriptions prouvent l'association du culte d'Auguste avec celui d'Apollon; Lyon, Vienne, et plusieurs autres villes, possèdent des autels votifs consacrés à ces divinités associées.

AVGVSTO APOLLINI
SACRVM
COSMIS LVCANVS
DE SVA PECVNIA. D.

Voyez ce que dit Caylus en parlant de l'autel de Lyon, tome IV, page 374; Notice du musée de Lyon, page 30; Chorrier, *Ant. de Vienne*, page 499.

(32) *Divisum imperium cum Jove Cesar habet.*

(33) Menestrier s'est étendu assez inutilement sur la fusibilité des matières granitiques. Il est prouvé maintenant que les colonnes d'Ainay ont été tirées de la carrière de Tain en Dauphiné. MM. Brard et de Thury, savans minéralogistes, ont confirmé cette opinion qui, en premier lieu, avait été émise par Daviler. J'ai moi-même apporté de cette carrière des morceaux de granit que j'ai fait polir, et qui ont offert le même grain et la même nuance.

(34) Voici les principales contradictions de Menestrier qui partent toutes du mauvais principe qu'il a adopté à cet égard.

« Eustatius, dit-il, qui a fait de si savans commentaires sur Homère, nous apprend que c'étoit l'usage des Grecs de se servir indifféremment du nom de temple et de celui d'autel, par une figure de rhétorique assez ordinaire aux poètes et aux orateurs, qui prennent la partie pour le tout et le tout pour la partie. Ainsi le nom d'autel et le nom de temple se prennent souvent l'un pour l'autre. Notre autel de Lyon en est une » preuve,

» preuve, puisque Strabon le nomme temple, au lieu que Suétone et Juvenal lui donnent le nom d'autel. La forme de ce temple étoit carrée. Ce sont ces deux colonnes qui flanquent notre autel dans les médailles, qui sont la preuve la plus forte pour établir qu'elles ont été faites pour le temple de Lyon, parce que ces colonnes sont encore aujourd'hui en nature au même endroit où fut construit ce temple. Page 69.

» Comme ces colonnes étoient séparées du temple qu'elles flanquent dans les médailles qui les représentent, elles n'avaient rien de commun avec l'ordonnance de ce temple, et ne servirent qu'à porter les statues colossales des deux victoires.

» Strabon, qui donne le nom de temple à cet édifice, le nomme aussi *autel* magnifique et digne d'être considéré, et outre cet autel, il dit qu'il y en avoit un autre qu'il appelle grand, etc. » Page 71.

Et dans un autre endroit il dit : « Le long séjour d'Auguste dans cette ville lui attacha non-seulement nos Lyonnais, mais lui gagna en même temps tous les peuples de cette ville, qui résolurent, d'un commun consentement, de lui consacrer un autel et un temple à frais communs, à cette pointe de terre qui est entre nos deux rivières. » Page 67.

(35) Mezzabarba in Aug. pag. 27.

(36) Voy. pl. III et IV.

(37 et 38) Indépendamment des deux autels dont j'ai parlé, il devait y en avoir de plus petits qu'on appelait *mobiles*, placés devant ceux-là pour faire les sacrifices et les vœux d'usage. *Aræ ante alias mobiles fuere quæ Lugduni positæ, quæque Narbone cujus extat hodieque consecratio.* Casaub. in Suet.

Un autre autel devait rappeler la cérémonie de la dédicace. On mettait intérieurement sur les murailles des temples, les tables de marbre où étoient gravés les noms des magistrats qui y avaient présidé ; j'en juge *à simile* par l'autel de Narbonne que j'ai eu la curiosité d'aller voir exprès sur les lieux, et dont j'ai copié l'inscription très-fidèlement (voy. pl. IX). Cet autel est un monument de mémoire qui rappelle la fondation, le rite et les sacrifices qui eurent lieu dans cette ville, huit ans après l'inauguration de celui de Lyon. (Voy. Hist. gén. du Languedoc, liv. III, pag. 107.)

Peut-être a-t-on déjà trouvé et perdu, ou peut-être trouvera-t-on quelque jour l'inscription dédicatoire de l'autel de Lyon, semblable à celle de Narbonne ; on verra, par la formule de cette dédicace, que l'huile sainte jouait un grand rôle dans cette cérémonie. Jacob versa de l'huile sur la pierre où il s'étoit endormi, et il la transforma en autel, *fundens oleum desuper.* (Genes. 27.) Les anciens oignoient également les statues de leurs divinités lorsqu'ils les consacraient.

Voici la traduction de la dédicace de l'autel de Narbonne, que j'emprunte de l'ouvrage de M. Millin sur le Midi de la France, tom. IV, pag. 375, où il donne les noms de tous les auteurs qui ont parlé de ce monument.

« Titus Statilius Taurus, Lucius Cassius Longinus Taurus, étant consuls, le x des calendes d'octobre, vœu fait par le peuple de Narbonne à perpétuité.
 » Que cela soit bon, favorable et heureux à l'empereur César-Auguste, fils du divin, Père de la patrie, souverain pontife, exerçant pour la XXIII.^e fois la puissance tributienne; à son épouse, à ses enfans, à sa famille, au sénat et au peuple romain; aux colons et aux habitans de la colonie Julia paterna Narbo Martiale, qui se sont consacrés à perpétuité à sa divinité! Le peuple narbonnais a élevé, dans la place publique, cet autel sur lequel, chaque année, le ix des calendes d'octobre, jour où le bonheur du siècle a donné ce prince à la terre pour la gouverner; trois chevaliers Romains, d'origine plébéienne, et trois affranchis, immoleront chacun des victimes, et fourniront le même jour, à leurs dépens, aux colons et aux habitans, l'encens et le vin, pour adresser leurs prières à sa divinité; et le viii des calendes d'octobre, ils fourniront également aux colons et aux habitans, l'encens et le vin; et le vii des ides de janvier, jour où il commença son empire sur toute la terre, ils le supplieront en lui offrant de l'encens et du vin; chacun d'eux immolera des victimes, et ils fourniront encore dans ce jour, l'encens et le vin aux colons et aux habitans; et la veille des calendes de juin, jour où Titus Statilius Taurus et Manius Æmilius Lepidus étaient consuls, et où il a joint aux décurions des juges pris au sein du peuple, chacun des six immolera des victimes, et ils fourniront aux colons et habitans l'encens et le vin pour supplier sa divinité. Un de ces trois chevaliers Romains et de ces trois affranchis. »

Seconde partie de l'inscription.

« Le peuple de Narbonne a dédié cet autel à la divinité d'Auguste. . . . , aux conditions qui sont rapportées ci-dessus. Divinité de César-Auguste, Père de la patrie, en te donnant aujourd'hui et te dédiant cet autel sous les lois et dans la situation que j'indiquerai aujourd'hui publiquement, tel qu'il a été élevé sur ce sol, avec les inscriptions qui lui appartiennent : je le déclare, si quelqu'un veut les nettoyer, orner ou refaire, et qu'il le fasse pour le bien, que cela lui soit permis et licite; si quelqu'un y sacrifie une victime et ne fait pas voir le *magmentum*, que cela soit réputé bien : si quelqu'un veut faire un don à cet autel et l'augmenter, que cela lui soit permis, et que son don jouisse des mêmes privilèges que l'autel. Que les autres conditions soient les mêmes pour cet autel et pour les inscriptions, que pour l'autel de Diane sur le mont Aventin. C'est à ces lois et à ces conditions, comme je l'ai dit, que je t'élève et dédie cet autel pour l'empereur César Auguste, père de la patrie, souverain pontife, ayant la puissance tributienne pour la XXXV.^e fois; pour son épouse et ses enfans, pour le sénat et le peuple Romain, les colons et les habitans de la colonie Julia Paterna Narbo Martiale, qui se sont obligés à perpétuité au culte de sa divinité, je te l'élève et dédie, afin que de ta pleine volonté tu nous sois propice. »

(39) *Ex ipso die quo Claudius natus est, Julio Antonio, Fabio Africano consue-*
libus, kalendis Augusti. (Suet. c. 2. n.^o 1.) Cette dédicace de l'autel de Lyon,
 offre un rapprochement singulier avec celle de la ville de Césarée qu'Hérode con-
 sacra à Auguste, la même année 744. J'ai cru ne pas devoir laisser échapper ce
 fait qui peut se lier avec les jeux Augustaux ou *Sebasmia*, qui durent avoir lieu
 dans tout l'empire à la même époque. (Voy. Flavius, Joseph, Eutrop. liv. 7,
 Hardouin pag. 329, Pietro Labbe tom. 2, et les médailles de Sébaste.)

Menestrier, confondant toujours l'autel avec le temple, dit : « Or la dédicace
 » de notre autel ne se fit que sous le consulat de ce Julius, comme Suétone l'a
 » marqué; ce fut donc l'an 741 que Drusus apaisa les tumultes qui s'élevoient dans
 » les Gaules par les intrigues des Sicambriens, et fit des jeux solennels auxquels
 » il invita les principaux des Gaulois, non pour la dédicace du temple d'Au-
 » guste, qui n'étoit pas encore bâti, mais pour porter tous ces peuples à le
 » bâtir, et pour mettre la première pierre avec cérémonie. » (Pag. 79.)

(40) Dio Cass. hist. v. 32.)

(41) Les empereurs, souverains pontifes, surtout dans les premiers temps,
 exerçaient eux-mêmes les fonctions du souverain pontificat, comme l'a fort bien
 remarqué le baron de la Bâtie, mém. de l'Acad. tom. XV, pag. 38. C. Mylæus,
 qui confond aussi le temple avec l'autel désigné par l'épitomateur de Tite-Live,
 s'exprime ainsi : *Meminisse ejus templi Seneca videtur : quanquam dicit, non à*
Gallis, sed ab Augusto constructum; et plus bas il ajoute : *Certè Augustus tem-*
plum illi, cum in Gallia moraretur, et vovit et fecit. (De primord. urbis Lugd.
 pag. 28 et 29.)

(42) Auguste étant consul pour la 7.^e fois avec Agrippa qui l'était pour la 3.^e,
 vint dans la grande Gaule qu'il divisa en trois parties; il y resta près d'un an,
 après lequel étant consul avec T. Stat. Taurus, il partit pour l'Espagne.

(43) M. de Marca pense également qu'il devait y avoir un autel pour la déesse
 Rome et un autre pour Auguste; *ex duabus aris in templo Augusti collocatis,*
una dicata erat Augusto, altera Deæ Romæ. (De primatu Lug. pag. 278.) V.
 Histoire de l'Académie, vol. 15, pag. 136. (pet. éd.)

Ces autels doubles étaient d'ailleurs fort en usage chez les anciens pour les
 divinités associées, et l'on peut regarder comme tels les deux trépieds les plus éle-
 vés qui sont accolés sur le grand autel d'Auguste. Voy. pl. I et II.

(44) Ces privilèges consistaient principalement dans les jeux relatifs au culte
 de la divinité; on sait quelle importance les anciens y attachaient, et le lustre
 que les villes Néocores en retiraient.

(45) Voy. ce que j'ai déjà dit au sujet des autels doubles et triples : voy. aussi
 Mém. de l'Acad. hist. vol. XV, pag. 136, pet. édit.

(46) L'histoire rapporte que, cette année, Auguste partit pour Rome avec
 Tibère. Nous avons beaucoup de médailles de l'autel de Lyon à l'effigie de ce
 dernier prince, à la date de son VII.^e imperat qui correspond parfaitement à

l'an 774 de Rome, où fut construit l'arc de triomphe de la ville de Saintes. Il paraît que ces médailles étaient frappées et renouvelées à l'occasion des principaux événemens relatifs au règne des Empereurs, qui sans doute faisaient les frais des jeux relatifs aux fêtes qu'ils donnaient dans ces circonstances mémorables : c'est ce que j'ai cru reconnaître par la date des médailles, et par les contre-marques que j'ai eu soin de recueillir. Voy. pl. IV.

(47) *Hic (Drusus), quum Sicambri eorumque auxiliarii, propter absentiam Augusti, ac quia videbant Gallos jugum servitutis gravatim ferre, bellum movissent, Gallorum primoribus, sub pretextu festi ejus quod adhuc hodie Lugduni ad aram Augusti celebraretur, evocatis motum subditorum præoccupavit.* (Dio Cass. liv. 54, pag. 742.)

(48) *Ara Cæsari ad confluentem Araris et Rhodani dicata, sacerdote C. Julio Verecundaridubio Eduo.* (L. Florus.)... Les Eduens étaient amis et alliés des Romains.

(49 et 50) Il ne paraît pas qu'aucune médaille ait été frappée pour conserver le souvenir du temple d'Auguste à Lyon, ni de ceux de Vienne et de Nîmes, consacrés à la même divinité, tandis que la ville de Tarraco a une médaille pour son temple et une autre pour son autel ; la raison en est peut-être, en ce qu'il y avait dans différens pays éloignés, des villes privilégiées pour les jeux sacrés d'Auguste, comme les villes néocores de Grèce et d'Asie. (Van-Dale *de neoc. sac.* pag. 318.) Les unes le furent sans doute pour leur temple, les autres pour leur autel, ce qui leur donnait vraisemblablement le droit de représenter ces monumens sur leur monnaie. Quant à l'autel de Tarraco, je crois qu'il n'a été figuré sur le bronze que pour conserver le souvenir d'une particularité arrivée sur ce même autel, dont j'ai parlé à la note 18.

(51) Le père Builloud, dans son hist. manuscrite de la ville de Lyon, a fort bien senti la différence de ces deux autels, et celle qu'il est nécessaire d'établir entre un autel et un temple.

Alia subinde ingens locata ara et templum, ex quibus vides in eodem templo aram duplicem fuisse, unam scilicet Deæ Romæ dicatam, alteram verò Augusto Cæsari consecratam; quod si per oram templum intelligas, triplex templum admittas necesse est. Primum quidem in monte media colonia antiquum deo Augusto à Planco dicatum, tunc juxta Athenæum duo communi impensâ Gallorum constructa et non triginta annos à colonia condita Deæ Romæ, et alterum Augusto consecratum. (Builloud, hist. littéraire, tom. 3, pag. 20 dans la bibl. de Montpellier.)

Van-Dale a également distingué ces trois objets.

(52) Dion, Suet. et Kesler *antiq. celt.* pag. 400.

(53) Vienne possède encore un temple tout entier presque semblable à celui de Nîmes ; il fut consacré à Auguste et à Livie : M. Scheneider a reconnu sur l'architrave de cet édifice, par l'ingénieux procédé de M. Séguier, les traces de ces

mots : DIVO AVGVSTO ET DIVAE AVGVSTAE (a). Ainsi ce temple n'aurait été dédié qu'après la mort de ces deux prétendues divinités. Les historiens disent également qu'Auguste eut un temple dans la ville de Nîmes : peut-être avait-il un autel dans ce qu'on appelle aujourd'hui la Maison carrée, jadis dédiée aux fils adoptifs de cet empereur.

(54) Je croirais que Riez, surnommé Apollinaire, a dû avoir un culte de Rome et d'Auguste dans le temple d'Apollon qui existait dans cette ville. L'on sait d'ailleurs qu'Auguste fut le fondateur de la colonie des Réiens, *Colonia Julia Aug. Reiorum*.

M. SEVERIVS. M. F.
FABVLATOR. FLAM.
ROM. ET AVG. [IIII] VIR PONT
COL. REIOR. APOLLINAR
SIBI ET CAREIAE CAREI FIL
PATERCLAE OPTIM. VXORI

Papon ajoute, suivant Spanheim *de prest. num.* tom. I, pag. 581, que c'était aux métropoles à nommer les pontifes des colonies ; il y a apparence que cette nomination aurait été faite à Lyon. (Voy. sur Riez et le culte d'Auguste dans cette ville, l'excellent ouvrage de M. Henry sur les antiquités des Basses-Alpes, p. 199 et les suiv. V. aussi Millin, voyage au midi de la France, tom. III.)

(55) Les Tarraconnais qui avaient élevé un autel à Auguste après les Lyonnais, furent les premiers, comme le dit Tacite à la fin de son premier livre, à ériger un temple à sa divinité après sa mort. La médaille qui représente ce monument a d'un côté pour légende : AETERNITATIS AVGVSTAE. C. V. T. T., et au revers, Auguste assis tenant la haste d'une main, et de l'autre la victoire posant sur un globe. Légende du revers : DEO AVGVSTO. (Agost. Dial. 2. pag. 25.)

Templum ut in colonia Tarraconnensi strueretur Augusto, petentibus Hispanis permissum, datumque in omnes provincias exemplum. (Tacite, lib. I, cap. 78.)

Les Espagnols furent aussi les premiers à rendre des honneurs sacrilèges à Métellus Pius qui, sous le titre de proconsul, venait pour ravager l'Espagne. On lui dressa des autels ; on célébra des jeux magnifiques en son honneur ; on fit descendre des couronnes sur sa tête pendant le repas, comme sur celle d'un Dieu. (Val. Max. liv. 9. ch. 1.)

Il est d'autant plus convenable d'établir une différence entre un autel et un temple, que plusieurs auteurs ont dit que les Tarraconnais furent les premiers à élever un autel à Auguste, tandis que cette priorité ne leur est due qu'à l'égard du temple qu'ils érigèrent à cet empereur après sa mort.

(a) Je suis fâché que M. Millin ait formé des doutes sur le sens de cette inscription. Avec un peu d'attention, on peut la lire soi-même par la disposition de trous où les lettres étaient attachées. (Voy. Millin, voyage au Midi, tom. II, et le Guide des étrangers à Vienne, p. 90, par M. Rey.)

(56) On ne peut douter que l'autel et le temple de Rome et d'Auguste n'aient été appelés par la suite autel et temple des Augustes ou des Césars, à moins qu'on n'en ait construit de nouveaux pour les divinités des empereurs en général, comme on le fit dans la ville de Rome, et aussi en particulier pour le culte de Claude et de la déesse *Roma*. (Voy. l'inscription de T. Antistius dans le Musée lapidaire de Lyon, n.º I, et celle de C. Catulus n.º XXIX.) Il paraît cependant que le culte de Rome et d'Auguste a toujours été conservé particulièrement, malgré ces nouvelles dénominations; une inscription de Vérone nous instruit de cette particularité.

Q. CAICILIO.

C. ISIACO SEPTICIO

FICAI. CAICILIANO

PROCVR AVGVSTOR ET

PROLEG. PROVINCIAI

RAITIAI ET VINDELI

ET VALLIS POENIN AVGVRI

FLAMINI DIVI AVG. ET ROMAI

C LIGVR. L. F. VOL. ASPER

C COM. I. CR. INGENVORVM.

Ici, la flatterie a fait mettre Auguste avant Rome. (V. Bochat, t. I, pag. 311.)

On trouve sur nos marbres, et parmi les auteurs anciens, ces différentes manières de désigner l'autel de Lyon: SACERDOS AD ARAM, tout seul, AD ARAM ROMAE ET AVGVSTI, AD ARAM AVGVSTI, AD ARAM CAESARIS, AD ARAM CESARIS N. ou NN. AD ARAM ROMAE ET AVGVSTORVM. AD ARAM AVGVSTORVM. AD ARAM CAESARVM. AD ARAM AD CONFLVENTEM ARARIS ET RHODANI. AD CONFLVENTES ARARIS ET RHODANI. ARA LVGDVNENSIS. (Notice de la Gaule, pag. 84.) Et pour le temple de Lyon: SACERDOS AD TEMPLVM ROMAE ET AVGVSTI. AD TEMPLVM AVGVSTI. AD TEMPLVM ROMAE ET AVGVSTORVM. AD TEMPLVM AVGVSTORVM. AD TEMPLVM ROMAE ET AVGGG. Une inscription dédicatoire sur l'arc de triomphe de Saintes, offre cette expression: SACERDOS ROMAE ET AVGVSTI AD ARAM QVAE EST AD CONFLVENTEM. Malgré l'estime que j'ai pour le savoir et l'ouvrage de feu M. de la Sauvagère, je ne puis me persuader avec lui que l'autel et le confluent dont il est ici question, appartiennent à la ville de Saintes. Quoique je sois convaincu que les anciens aient eu une sorte de prédilection pour les lieux où se joignaient deux rivières, et qu'ils y plaçaient volontiers deux autels pour rendre leur pays inviolable, je ne crois pas que ce motif puisse faire prendre le change sur l'inscription dont il s'agit. La quantité d'inscriptions de Lyon qui se terminent de même; la célébrité de notre autel et du temple

de Rome et d'Auguste, souvent désigné *ad confluentem*, parce qu'on doit sous-entendre *Araris et Rhodani* (a), prouve évidemment que cette dénomination était unique et appartenait seule au fameux autel de Lyon, ainsi que celle *ad aram*, dans le sens que Juvénal l'a employée, qui signifie l'autel par excellence, comme le *Poëte* chez les Grecs désignait Homère. S'il en était autrement, parmi la quantité de temples élevés à Rome et à Auguste dans différens pays, et le grand nombre d'inscriptions qui concernent ces monumens, nous en aurions trouvé une qui aurait indiqué le concours de deux rivières différentes du Rhône et de la Saône; car les anciens étaient extrêmement soigneux de nous instruire de leurs titres et du lieu de leur résidence. Nous savons d'ailleurs que des prêtres attachés à l'autel ou au temple de Rome et d'Auguste d'une ville, pouvaient l'être en même temps d'un autre; témoin l'inscription d'un *sevir augustal* de Lyon, qui était aussi prêtre de la ville de Pouzzolo. (Voy. Musée lapid. de Lyon, n.º xxxix.) Sans une désignation convenue ou reçue pour notre autel, les prêtres de ce monument célèbre n'auraient pas voulu qu'on pût croire, dans les inscriptions qui les concernent, qu'ils avaient appartenu à un culte d'une réputation moins grande que celle de l'autel de Lyon. Ainsi je suis persuadé que l'inscription de Saintes est relative à un certain Julius Rufus, intendant des travaux civils et militaires de ce pays, et prêtre à l'autel de Rome et d'Auguste à Lyon.

C. JVLIVS C. JVLII OTVANEVNI F. RVFVS C. JVLII GEDEMONIS NEPOS. EPOISOROVIDI. PRON. SACERDOS. ROMAE ET AVGVST. AD. ARAM. QVAE. EST. AD. CONFLVENTEM. PRAEFECTVS. FABRVM. D.

(Caius-Julius Rufus, fils d'Otuanus, petit-fils de Jules Gedemon, et arrière-petit-fils d'Epotsorovide, prêtre de Rome et d'Auguste, à l'autel qui est au confluent du Rhône et de la Saône, et intendant des travaux civils et militaires à Saintes, a dédié ce monument.) Voy. la Sauvagère, Recueil d'antiq. p. 77.

Je croirais aussi qu'à la mort de chaque empereur déifié, et même de leur vivant, on dédiait leur statue avec un autel dans le temple où ses prédécesseurs étaient plus particulièrement adorés; à Rome, on avait coutume d'ériger les statues des empereurs dans le temple de Jupiter Olympien. On voyait autrefois à Athènes, dans un temple de Pallas, une chapelle consacrée à Rome et à Auguste. (Spon, voyage, pag. 141. tom. II.) Gruter cite une inscription dédiée à Rome et à Auguste qu'on voit à Pola, dans le *Sacrarium* d'Octavien. Ainsi je pense qu'en général, les prêtres de Rome et d'Auguste, dont on trouve le souvenir dans presque toutes les villes antiques, appartenaient à des chapelles particulières placées dans des temples, et qu'ils étaient agrégés à l'autel ou au temple de Rome et d'Auguste d'une ville métropole. S'il en eût été autrement, ils auraient eu soin

(a) M. Mahudel a émis le premier cette opinion, et il serait difficile de ne pas rendre justice à la sagacité de ce savant illustre. On peut d'ailleurs avoir d'autant plus de confiance à son impartialité, qu'il était étranger à la ville de Lyon.

d'indiquer leurs titres d'une manière plus précise. Ainsi ceux de Tarraconne n'ont pas manqué de mettre *HISPANIÆ CITERIORIS*, comme ceux de Lyon *ad confluentem*.

(57) Ce temple commencé par Tibère, ne fut terminé que par Caligula, qui en fit la dédicace. On ne sait pourquoi Tibère laissa ces travaux imparfaits. *Dedicare enim nisi perfectum non potuit*, dit Suetone. Mais au moins l'établissement des compagnons augustaux eut lieu un an après la mort d'Auguste, l'an 768 de Rome; *idem annus novas ceremonias accepit addito sodalium augustalium sacerdotio*. Le même Tacite, au premier livre de ses Annales, dit en parlant de ces prêtres, *Sodales augustales*, qu'ils furent créés au nombre de vingt-un, et tirés au sort parmi les gens les plus distingués de Rome, *et sorte ducti à primoribus civitatis unus et viginti*. Le même Tacite raconte qu'au nombre de ces vingt-un Augustaux on y en ajouta d'abord quatre, dont le premier fut Tibère : *Tiberius Drususque et Claudius Germanicus adjiciuntur*. Aucun auteur ne parle de l'institution des Sevirs augustaux dans les provinces. Il paraît que les Sevirs étaient les six premiers prêtres choisis dans le collège des Augustaux, et que ces officiers municipes présidaient principalement au culte, aux jeux sacrés relatifs à la divinité d'Auguste.

(58) *Provinciarum pleræque super templa et aras ludos quoque quinquennales penè opidatim constituerunt*. (Suet. et Vaillant, fest. et cert. urb. pag. 339.)

(59) Le sacerdoce était entre les mains des plus illustres familles de Rome. Claude recommande d'élever à cette dignité le fils d'un de ses amis, afin qu'il puisse parvenir aux plus hauts emplois. (Voy. les tables de Claude dans la notice du Musée de Lyon.) Il se fait lui-même donner le titre de Prêtre d'Auguste, *Sacerdos divi Augusti*. (Ocon. in Claud. pag. 81.)

(60) Eusèbe désigne ce lieu, en parlant des Chrétiens qui y furent martyrisés, *die quodam celeberrimo in quo ex omnibus provinciis coeuntes nudinas celebrare solent*, etc. (Rufinus d'après Eusèbe, lib. 5, hist. cap. 1.) « Ainsi, au temps d'un » marché fort célèbre en cette ville, et où il se fait un grand concours de diverses » nations, le gouverneur fit amener en sa présence les bienheureux martyrs, et » les ayant interrogés, il condamna les citoyens Romains à avoir la tête tranchée. » (*Lumina*, histoire de l'église de Lyon, pag. 20.)

Grégoire de Tours parle également de cet endroit sous le nom d'*Atanacum*, qui signifie le monastère d'Ainay (a). *Locus autem ille in quo passi sunt Athanaco*

(a) Plusieurs historiens de Lyon ont pris plaisir, quoique sans fondement, à faire dériver le nom d'Ainay, *Athanacum*, d'un Athénée fondé anciennement vers l'autel d'Auguste. J'avoue que rien n'est plus ingénieux et plus propre à favoriser l'éloquence d'un Corps académique; mais les pères Menestrier et Colonia, qui s'en sont agréablement servis au besoin, ont rejeté cette fable, lorsqu'ils ont écrit l'histoire de leur pays. Voyez un ballet de Menestrier intitulé *l'Athénée de Lyon rétabli*, son Histoire cons. pag. 85; et Colonia. Pour moi, j'aimerais mieux faire dériver le nom d'Ainay d'*es naon*, vers le temple, comme l'a fait Bellière fol. 71; car les mots *Athanacum* et *Athanacenses* employés par Grégoire de Tours ne sont pas d'une grande ancienneté.

vocatur, idèòque et ipsi martyres à quibusdam vocantur Athanacenses. (S. Greg. episc. Tur. cap. xxix, pag. 780.)

La tradition concernant la crypte de sainte Blandine qu'on voit dans la sacristie de l'église d'Ainay, viendrait à l'appui de ce passage. Il est vraisemblable que les martyrs de Lyon furent amenés devant l'autel d'Auguste pour être forcés de jurer au nom de la divinité de cet empereur pendant la célébration des Augustales; mais comme ces fêtes duraient plusieurs jours, et qu'il y avait différents spectacles dans les environs, il n'y a pas de doute que les Chrétiens, après avoir été maltraités devant l'autel d'Auguste où se donnaient les combats gymniques et littéraires, on trainait ensuite ces malheureuses victimes dans les arènes pour les exposer aux bêtes. Symph. Champier et Lazare Meyssonier veulent que l'amphithéâtre de Lyon ait été celui dont on voit les restes dans le clos des cidevant Minimes. Pour peu qu'on ait quelque connaissance de l'architecture et de l'antiquité, on s'aperçoit que les belles ruines en forme d'hémicycle qu'on remarque dans cet endroit, ont appartenu à un théâtre, et non à un amphithéâtre. Je me suis convaincu que les voûtes inclinées qui sont au milieu de cet hémicycle, n'ont été faites que pour soutenir un escalier à deux rampes, et j'ai lieu de croire que tout l'intérieur du théâtre devait être en charpente : il serait intéressant de faire quelques excavations dans ce local, afin de voir si l'on trouverait les gradins de cet édifice. On sait que les théâtres étaient destinés aux jeux scéniques, et les amphithéâtres aux combats sanglans. Si l'on me demandait mon sentiment à l'égard de l'amphithéâtre de Lyon, je dirais que sous Auguste, il dut y avoir un monument de ce genre entre le quartier de Bellecour et celui d'Ainay (a). Peut-être cet amphithéâtre fut d'abord temporaire comme le cirque qui n'en était pas éloigné (b); car du temps des premiers empereurs, il n'y avait point d'amphithéâtres en pierre dans les provinces (c). Je croirais que, par la suite, on en fit un plus durable vers la place St-Jean, où l'on devait communiquer au moyen d'un pont sur la Saône. Menestrier nous dit avoir vu découvrir dans la maison de M. d'Albon, de St-Forgeux, une enceinte de portiques qui paraissait avoir appartenu à un amphithéâtre. Ces portiques s'étendaient sans doute dans la rue Tramassac, dont l'étymologie signifie, dit-on, *trans massam, au-delà de la masse*, que nos auteurs de Lyon ont attribué aux restes d'un temple (d). Un fragment d'inscription trouvé parmi les ruines des portiques dont je viens de parler, fixe la fondation de cet édifice à l'an 174 de Jésus-Christ, sous le consulat d'Orfitus et de Maximus : le supplice de nos martyrs eut lieu en 177. Je ne crois

(a) C'est aussi le sentiment du père Menestrier.

(b) Voyez ce que j'ai dit au sujet d'une mosaïque représentant des jeux du cirque.

(c) Notice des travaux de l'Académie de Nîmes, ann. 1810, page 385.

(d) Poulin de Lumina dit, en parlant d'Antonin, que les Lyonnais lui érigèrent un temple au bas de la montagne, dans l'endroit où est la place St-Jean, et qu'on l'appelait *Ara Cæsarum*, pour le distinguer du temple élevé à Rome et à Auguste. Je ne sais sur quoi Lumina fonde ce raisonnement. (Lumina, pag. 9, année 138.)

pas que le nouvel amphithéâtre fût terminé à cette époque. Quoi qu'il en soit, Eusèbe et Grégoire de Tours nous apprennent que les corps des chrétiens, après avoir été martyrisés près d'Ainay, leurs cendres furent jetées au Rhône près de l'endroit où ces mêmes corps avaient été brûlés. *Martyrum corpora exusta, inque cineres redacta, in Rhodanum qui illie in proximo defluit, spargebantur.* (Greg. Tur. hist. ecclesiast. cap. 1.) Ce qui détermine encore la position de l'*Ustrinum* public dont les ruines ont été découvertes à Bellecour (a).

(61) Il paraît cependant que si le culte d'Auguste fut séparé de celui de la déesse *Roma*, on ne changea rien à la dénomination de l'autel et du temple *Rom. et Aug.*

(62) Ces jeux gaulois ou jeux mêlés durent être plus particulièrement célébrés, lorsque Caligula eut consacré à *Rome* le temple d'Auguste commencé par Tibère. D'après ce que j'ai dit aux notes 84 et 86, je ne doute point que ces jeux si conformes au génie des Gaulois, et principalement composés de poésie et d'éloquence, n'aient beaucoup contribué à entretenir cette faconde nationale jusqu'à la décadence de l'empire Romain.

(63) Ce bas-relief se trouve gravé dans plusieurs ouvrages, entr'autres dans le *Thesaurus Gronovii*, tom. VIII. Il a servi de base à une statue de Tibère que les sévirs Aug. de Pouzzol décernèrent à cet empereur, après qu'il eut relevé les quatorze villes d'Asie qu'un tremblement de terre avait renversées, et dont le souvenir est conservé par les médailles *Civitatis Asiae restitutis*.

(64) Les principales villes d'Asie avaient leur statue dans la cour du temple de Cyzique consacré à Hadrien. (Voy. note 67.)

(65) Voy. les méd. de l'autel d'Auguste gravées dans Menestrier, et celles que j'ai copiées d'après Gessner (Imp.), qu'on retrouve ici planch. IV, n.º 9, 13 et 17.

(66) Dans le catalogue de Rinck il est fait mention d'une médaille de Galba, au revers de l'autel de Lyon. *Ara cum duabus victoriis ut in Augusti nummis.* SER. GALBA IMP. CAES. AVG. TR. P. *Caput laureatum et senile.* (Anecd. Pd AN. 2. ducat. Rinck numoph. pag. 26, n.º 141, et Rasche, *Lexicon universæ rei num. veterum*, tom. 4, p. 1261.) Pour ce qui concerne la médaille de la communauté d'Asie, au revers d'un temple *Romæ et Augusto*, on en trouve jusques à Commode. Quelques auteurs croient qu'elle a été frappée à Pergame, à cause du monogramme NP. Mais ce même monogramme qu'on retrouve sur les médailles coloniales latines, se prend aussi quelquefois pour *imperator* ou pour *moneta publica*. (V. Vaillant, P. C. III, p. 156, et Gessner, Imp. tb. 121, fig. 37.)

(67) On créa le culte des empereurs dans l'intention de lier davantage les peuples au gouvernement (Mém. de l'Acad.), et les premiers empereurs ne furent point fâchés de recevoir un culte particulier, quoiqu'associés en apparence avec la déesse *Roma*. Claude et Rome eurent aussi un temple en commun. (Com. ASI. ex arg. max. mod. V. Rasche, lex. tom. 4, p. 1261.) Hadrien se fit décerner les

(a) Colonia, tom. 1, page 230.

honneurs divins pendant sa vie ; il prit le titre d'Olympien : on sait qu'il eut des prêtres de son nom. Les villes d'Athènes, d'Ephèse, de Smyrne et de Cyzique, établirent des jeux en son honneur, les *Hadrianea*, célébrés tous les cinq ans. Chacune de ces villes avait sa statue dans la cour du temple de Cyzique. (Caylus, tom. II, pag. 224.)

(68) Il est à remarquer que ces cérémonies avaient lieu dans le mois d'août. Il faut observer encore qu'il n'était pas permis de donner des jeux sanglans devant l'autel d'Auguste, ce qui suppose que les arènes n'étaient pas dans ce quartier.

(69) *Sacrarium propriè est locus templi in quo sacra repeluntur.* (Isid. lib. XV, Orig. cap. V.) *Ædicula, sacellum, ergo sacrarium, est ædes parva juxta templum, vel in illo constructa, sive sacra cella in qua res sacræ ocludebantur. Illud hic notandum est quòd sacrarium non tantum in templo, sed in privato ædificio esse possit.* (Vid. Tob. Guthberlethus de Saliis lib. sing. pag. 94.)

(70) Voy. la note 33.

(71) Les anciens peignaient la Victoire vêtue de blanc, *niveis Victoria concolor alis.* (Sil. Italicus lib. 15.) Pendant les jeux, les spectateurs étaient également vêtus de blanc. (Mart. tom. I, pag. 287.)

(72) Il est remarquable de voir encore sur nos autels le même nombre de candélabres disposés de la même manière, avec un tabernacle au milieu qui répond aux objets les plus apparens placés au-dessus de l'autel de Lyon. Les Gaulois regardaient le nombre six comme le plus sacré de tous les nombres. (Plin. lib. 16. c. 44 et relig. des Gaulois, tom. I, pag. 141.) Ce fut peut-être aussi une des raisons pour laquelle on choisit le 6.^e mois, *sextilis*, afin de le consacrer à Auguste, et de former un collège de six prêtres pour le service de la divinité augustale. J'aurais beaucoup à parler de ces sevir augustaux dont les fonctions étaient relatives aux jeux sacrés d'Auguste et aux cérémonies religieuses qui les accompagnaient : je citerai seulement l'inscription d'un de ces prêtres qui était directeur d'un combat musical : A. TITIO. A. BELLICO. VI. VIR. AVGVSTALI CHORAGIARIO. (*Marm. taur.*) Muratori fait mention d'un prêtre pantomime, tom. II, p. M. C. XIX.

(73) L'autel d'Auguste à Narbonne était placé dans le forum, et le nôtre devait y être également, attendu que c'était près du forum que se donnaient les fêtes d'Auguste et que se tenaient les foires célèbres de Lyon. Cette ville dut avoir d'abord son *Forum Augusti*, et ensuite son *Forum Trajanum*, comme à Rome, l'un pour la réunion des marchands mariniens dans la ville basse, et l'autre pour la ville haute du côté de Fourvières. Cette distinction, si elle était venue à l'idée de Champier, historien de Lyon, lui aurait empêché de placer le temple d'Auguste à Fourvières, près du forum que Trajan y fit construire à l'imitation de celui de Rome, et dont la chute fut un événement remarquable du IX.^e siècle. Il est à observer que plusieurs princes de l'antiquité ont eu un goût particulier pour certains monumens d'utilité publique, et qu'ils ont voulu reproduire dans les villes de provinces ceux qu'ils avaient fait édifier dans leur capitale. C'est pour

cette raison qu'on attribue une partie des aqueducs de Lyon à Claude, le *Forum* de Fourvières à Trajan, le pont du Gard à Agrippa, les arènes de Nîmes à Tite Vespasien, etc. Voyez ce que j'ai dit à ce sujet dans un mémoire sur quelques antiquités de Nîmes. (*Annales encyclopédiques*, juin 1818.)

(74) L'autel de Lyon tirait sa plus grande célébrité de ces jeux, qui furent par la suite augmentés par Caligula, et qui devinrent si fort à la mode, même dans la capitale de l'Empire romain. Des mosaïques et des vases relatifs à des jeux, trouvés dans le quartier d'Ainay; le témoignage ainsi que l'expression de Juvénal et de Suétone, en parlant des concurrens jettés dans la rivière pour avoir été vaincus dans les disputes d'éloquence qui avaient lieu devant l'autel d'Auguste : tout cela prouve que les jeux gymniques et ceux du cirque ont toujours été célébrés dans le même endroit. Quant aux jeux scéniques et à ceux de l'amphithéâtre, les uns, comme je l'ai prouvé, se donnaient dans le local où se trouvait le couvent des Minimes, et les autres dans celui de la place St-Jean, sous le règne d'Antonin. Nous présumons que les combats navals avaient lieu dans le jardin de la Déserte, où l'on vient de découvrir les assises des portiques, les accoudoirs du Podium et le canal qui entouraient la Naumachie, et où l'on a trouvé plusieurs médailles à l'effigie de Claude. Siméoni et après lui Spon, parlent des ruines de cet édifice. J'en ai vu moi-même quelques arcades entières avant le siège de Lyon. Nous devons au zèle éclairé de M. le baron Rambaud, maire de Lyon, et de M. le comte de Lezay-Marnezia, préfet de ce département, l'avantage de pouvoir faire faire en ce moment des fouilles intéressantes qui jetteront un grand jour sur la destination de ce monument. (Voyez notre Mémoire sur l'amphithéâtre naumachique de Lyon.)

(75) Voy. Pindare, Homère, Horace, Virgile, etc. ainsi que les médailles concernant les jeux, dans Pellerin, etc. Eurylochus, dit-on, fut le premier qui établit des prix d'argent. *Rem. sur la vie de Solon. Plut. pag. 462.*

(76 et 77) Tous les princes de l'antiquité qui ont eu la prétention de vouloir être comparés à Apollon, ont été en général amis des arts et ont renouvelé les jeux *Pythia*, entre autres Néron, Caracalla, Geta, etc. (Voy. les méd. de ces princes et la note 129.) Les jeux *Pythia* furent célébrés la 2.^e année de la 48.^e Olympiade; les poètes et les musiciens furent d'abord les seuls qui y disputèrent le prix; on y ajouta dans la suite la course des chars, celle des chevaux, et tous les combats gymniques. (Caylus, tom. IV, pag. 161. Voy. aussi Pellerin, mélang. de med. t. II.)

(78) *Munera principio ante oculos, circoque locantur
In medio : sacri tripodes, viridisque coronæ,
Et palmæ, pretium victoribus.*

(Eneid. lib. V. v. 109. Voy. aussi Stuart monum. de Lysicrate.)

Du temps de Théodose, on mettait encore sous les yeux du public les vêtements et autres objets qui devaient servir de récompense aux vainqueurs. (Mémoires de l'Acad. tom. XIII, pag. 480.)

(79) Mongez, *dict. d'antiquités*.

(80) Les Lacédémoniens durent leur supériorité militaire à la gymnastique militaire, dit Clavier, hist. des premiers temps de la Grèce, tom. II, p. 119. Ainsi Lyon dut sa gloire littéraire aux *gymnica studia*. Les Augustales et les jeux mêlés appartenaient à la gymnastique. On en peut juger à *simile* par les jeux augustaux de Naples. *Gymnica studia Neapolitanorum*. V. note 89.

(81) Une médaille de Laodicée, si elle est bien authentique, nous donne l'idée du gymnase où l'on distribuait ces récompenses. Voy. pl. IV, n.º 3.

La première couronne était décernée aux poètes. *Primus inter poetas latinus coronatus*. Murat. tom. II, pag. m. c. ix.

(82) Je serais porté à croire que l'Apollon pythien, le Sphériste ou Gladiateur Borghèse, et le jeune athlète en bronze rendant grâce aux dieux (a), ont été de ce nombre. Au sujet du Sphériste, voyez son rapport avec les figures de la pl. VII concernant les jeux *Pythia*.

(83) Les Romains jaloux de rendre les Gaulois et les Germains plus doux, leur ôtèrent leurs jeux féroces et leurs combats sanglans.

(Polib. lib. 4. Athénée lib. 14. et Mém. de l'Acad. tom. V.)

(84) Pline assure qu'il ne connaissait pas en son temps, pour la sculpture, d'artistes supérieurs à ceux des Gaulois ; les Romains les employèrent pour la fabrication du colosse de Néron : il faudrait alors attribuer à des artistes des Gaules la plupart des monumens antiques du midi de la France, et croire qu'ils furent formés à l'école des artistes grecs qui vinrent s'établir à Marseille. Il faudrait supposer également que les éloges donnés par Pline aux artistes gaulois, sont plutôt relatifs à ceux qui habitaient les colonies phocéennes qu'à ceux qui étaient dans la Gaule lyonnaise ; car les premières monnaies de ce pays ne sauraient être comparées à celles de Marseille qui ont toutes la beauté des médailles grecques.

(85) Cicéron appelle Marseille l'Athènes des Gaules, *novæ Galliarum Athenæ* ; Pline, la maîtresse des études, *magistra studiorum*. Tite-Live dit qu'elle était aussi polie que si elle eût été au milieu de la Grèce.

Diod. de Sicile (lib. V.) nous apprend que les Gaulois avaient de la finesse et l'esprit subtil ; aussi dit-on que dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, les plus fameux orateurs étaient gaulois, et que ce fut de la Gaule que l'art oratoire passa dans la Grande-Bretagne.

Gallia caudicibus docuit facunda Britannos. (Juv. sat. XV.)

Claude priva du droit de citoyen romain un illustre député de Lycie, parce qu'il ne savait pas s'exprimer en latin. (Suet.)

C'était un des principes de la politique des empereurs romains, d'imposer aux nations vaincues l'obligation de parler latin. *Opera data est*, dit S. August. de civ. Dei, lib. XIX, *ut imperiosa civitas non solum jugum, verum etiam linguam suam domitis gentibus per pacem societatis imponeret.*

(a) Il a été trouvé à Herculaneum. Winkelmau en fait mention, hist. de l'Art.

Strabon, qui vivait du temps d'Auguste et de Tibère, dit qu'outre les foires de Lyon, on établit dans cette ville des écoles publiques; qu'elles ont fleuri pendant long-temps; et St. Jérôme témoigne qu'on y envoyait les jeunes garçons pour y apprendre à bien parler. Elles étaient encore illustres sous Majorien dans le V.^e siècle, si l'on en juge par les éloges que leur donne notre illustre Sidonius Apollinarius. La mosaïque de St-Irénée est une représentation de ces mêmes études que protégea ensuite Charlemagne. Nous donnerons quelques détails à ce sujet dans le texte de notre ouvrage sur les mosaïques de Lyon et du midi de la France. (V. 4.^e livraison, pl. XIII.)

(86) « Les Provençaux, nation vive, ingénieuse et active, dit Papon, furent » à peine sortis de la barbarie, qu'ils contribuèrent à civiliser le reste des Gaules; » ils y portèrent le commerce, et avec lui les mœurs et les arts. Les gens riches » envoyaient leurs enfans à Marseille, pour étudier dans ces mêmes écoles. L'usage » de la langue grecque dut venir de là et pénétrer jusque chez les Helvétiens. » (Strabon liv. IV.) Des académies se formèrent en différens endroits des » Gaules; les plus célèbres furent celles d'Arles, de Narbonne, de Toulouse, de » Bordeaux, de Vienne, de Lyon, d'Autun, de Trèves, de Poitiers et de » Corbillion-sur-Loire, monumens précieux de l'amour des Gaulois pour les » lettres, et de l'influence que les Provençaux avaient eue sur les mœurs générales. » Les Provençaux parlaient deux langues les plus belles et les plus riches; ils vi- » vaient dans les temps les plus favorables au développement du génie; lorsqu'un » peuple est neuf, qu'il commence à se civiliser, qu'il n'est point amolli par le » luxe, il conserve alors une fermeté d'âme, une énergie capable des plus grandes » choses. Mais l'instant de la perfection dans les ouvrages de l'art, c'est lorsque » les mœurs s'adoucissent, sans que l'âme ait encore perdu toute son élévation et » son énergie. L'éloquence et la poésie prennent alors des couleurs plus douces, » plus riantes et plus variées; elles sont plus riches dans leurs expressions, plus » nobles et plus soutenues dans leur style: en un mot, c'est le temps où les » arts, sous un air de fraîcheur ou de jeunesse, ont une beauté qui sent déjà » l'antique. Tel fut en Grèce le siècle de Philippe et d'Alexandre, à Rome et en » Provence celui d'Auguste, et en France celui de Louis XIV. »

La politique des Romains, dit encore Papon, fut toujours de retracer dans les provinces conquises le culte religieux, le gouvernement et les jeux de la capitale, pour faire illusion aux soldats et adoucir autant qu'il était possible le désagrément de vivre loin de leur patrie. Ils y trouvaient encore l'avantage de retenir et de raffermir les nouveaux sujets dans l'obéissance, et de les accoutumer insensiblement à la religion, à la domination romaine, et à leur en faire goûter à la longue les lois et les coutumes. (Hist. de Provence, pag. 525.)

(87) Notre ville ayant pour ainsi dire pris naissance sous Auguste, et étant favorisée de sa présence pendant trois ans, ne pouvait que s'embellir et s'illustrer d'une manière rapide, pour être au niveau de son siècle.

(88) Claude avait remporté la couronne d'or d'un combat musical, et avait

fait l'office d'agonothète aux jeux gymniques... *Deinde et Neapoli planè privatum se gessit... nam et in musico spectaculo pallium et solcas induit ; in gymnico verò agone vestem purpuream et auream coronam accepit.* (Dio. de Claudio, lib. LX, 6.) Et cette couronne qu'il reçut a peut-être fait le sujet de la médaille de la communauté d'Asie ROM. ET AVG. où l'on voit l'Emp. couronné par la Victoire.

(89) Les jeux augustaux de Lyon étaient à peu près de même nature que ceux de Naples, où la poésie et l'éloquence prédominaient. Auguste étant malade, et sortant de Capri pour aller à Nola où il mourut, voulut en passant assister aux jeux Napolitains qu'on donnait en son honneur. *Suet. in Aug. et de palast. Neap.* Ils étaient toujours accompagnés de musique, de gymnastique et de courses de chars, *musicum, gymnicum et equestre.* Les changemens que Caligula apporta à ces jeux, leur firent donner différens noms ; on les connut sous celui de Jeux mêlés, et ils devinrent très-célèbres sous celui de Jeux gaulois... *Edidit et peregrè spectacula in Sicilia Syracusis Asticos ludos, et in Gallia Lugduni Miscellos.* (Suet. in Calig.)

Une inscription trouvée à Rome fait mention d'un médecin qui voulut donner à cette ville le spectacle des jeux gaulois célébrés en l'honneur du dieu Sylvain. Il fit à cet effet construire des portiques, des loges, et élever une statue dont la dédicace se fit sous le consulat de Lucius Marcus et de Sextus Julius ; le titre de ce médecin était *MEDICVS LVDI GALLICI.* (Voy. Muratori, Gruter, LXV, et Agost. D. 10, pag. 266.)

Les fêtes gauloises annuelles se célébraient encore lorsque Dion écrivait son histoire. *Gallorum principibus sub pretextu ejus festi quod hodie etiam Lugduni ad aram Augusti celebratur evocatis, etc.* Et sans doute ce conseil général des Gaules avait encore lieu au commencement du III.^e siècle sous Alexandre Sévère. Un monument de la 38.^e année de ce règne fait mention de cette assemblée qui eut lieu peu de temps auparavant. (Voy. Marb. de Torigny, Maffei, Spon et Bimard de la Bâtie dans Muratori.)

Parmi les athlètes de ces jeux, il y avait trois classes de concurrens, et l'on distinguait dans les inscriptions, lorsqu'on avait combattu avec des enfans, avec des imberbes ou avec des hommes faits. On sait que les jeux troyens, qui faisaient partie des jeux augustaux, étaient composés de jeunes gens, *imberbes. Anthioæ in sacro quinquenniali certamine (vicit Flavius) actiacorum puerorum pancratium ; et sequenti pentæteride imberbium luctam pugilatam, et sequenti viro- rum pancratium.* (Inscriptiones de Palest. Neap. in athl. pag. 40.)

ΑΡΧΙΤΕΡΕΝΣ chez les Grecs, assemblées générales de la province et des jeux. (Caylus pag. 250, et Peyssonnel.) Cette assemblée générale des Gaules prouve son importance. Les savans ont inféré des fêtes qui s'y célébraient chaque année au mois d'août devant l'autel de Rome et d'Auguste à Lyon, qu'il s'y tenait aussi un conseil général des soixante cités qui avaient érigé cet autel. La remarque de feu M. de la Bâtie dans Muratori, portant qu'il n'y a de monumens dressés

par ordre des trois Gaules que ceux qui ont été trouvés à Lyon, lui paraît rendre cette conjecture très-probable.

(90) Voy. la médaille de Néron cytharède. (*Patin. num. Neron. Apollin.* Rev. vict. tenant une palme et une couronne.) On la retrouve aussi dans les Césars de l'emp. Julien, etc.

Suétone rapporte que le même jour qu'il avait appris un soulèvement de la part des Gaulois, celui-là même où il avait tué sa mère, il s'amusa à voir un combat d'athlètes avec beaucoup d'intérêt. . . . *Statimque in gymnasium progressus, certantes athletas effusissimo gaudio spectavit.* (Suet. in Nerone, 40.)

(91) Voy. note 89.

(92 et 93) On se rappelle l'importance que les villes d'Asie attachaient à leurs jeux, et les contestations qu'elles eurent à ce sujet. Toutes ambitionnaient l'honneur d'élever un temple à Tibère, à Livie et au Sénat. Cet honneur accordé par un sénatusconsulte, procurait le privilège de donner des fêtes et des jeux, qui étaient alors la seule ambition et la seule gloire. La province devait s'assembler tous les ans à ce nouveau temple. La métropole des Gaules ne fut pas moins célèbre par son culte et ses jeux. (Voy. Suet. in Calig. Golnitz itin. p. 314.)

(94) Voyez ce que nous avons dit à la note 60.

(95) Le mois appelé *sextilis*, le sixième, prit le nom d'Auguste, qui s'est conservé sous celui de mois d'août.

(96) *Claudius ortus eadem die quâ templum dicatum est Augusto Cæsari kalend. Augusti, Julio Antonio et Fabio Africano consulibus.* (Suet.)

(97 et 98) *Templum majus extruxit: ludos musicos ac gymnicos et certamen equestre cum sacro quinquenniali constituit, Actios illos ludos dicens.* (Dio. lib. 51, pag. 442.)

Les *Actia* et les *Pythia* renouvelés par Auguste dans Nicopolis après la victoire actiaque, institués à Rome et célébrés pour la première fois dans son 6.^e consulat, furent quinquennaux dans les deux villes, à l'imitation des jeux Olympiques; c'étaient les jeux par excellence, ceux qui étaient plus particulièrement consacrés à cet empereur. (Voy. la méd. de Nicopolis dans Montf.)

Extant tamen numismata Augusti, dit Kesler, quorum pars aversa Apollinem sedentem exhibet. Adscriptum hinc inde CAESAR. DIVI. F. plane ut ambiguum sit divi-ne Julii, an Apollinis inter inscriptionem medii, se dicere velit filium. (Kesler, ant. celt. pag. 399.)

Auguste était également passionné pour les jeux troyens. On peut voir l'agréable description que Virgile en fait dans son *Enéide*, liv. 5, v. 545: voy. aussi Dion et Suet. in Aug. c. 43.

Le petit bas-relief en ivoire que nous avons fait graver planche VIII, est tiré du cabinet de M. l'abbé de Tersan; il représente dans la partie supérieure, des jeunes gens, et des chevaux emblèmes des jeux troyens. Quelques savans pensent que les belles statues colossales connues à Rome sous les noms de Castor et Pollux, ont appartenu

appartenu à un hippodrome , et représentent des vainqueurs à la course des chevaux.

(99) Tous les ans on célébrait avec pompe le jour de la naissance d'Auguste. Ce jour devait être fêté plus particulièrement encore à Lyon, puisque cet empereur en était la divinité patronale. Alors les colonies étaient obligées d'envoyer dans cette ville des députés chargés d'offrir en leur nom des sacrifices aux dieux de la patrie, et de leur présenter les prémices de leurs fruits; de là sans doute est venu le FLAMEN COLONIAE, le VI. VIR. AVG. COLONIAE, etc. . . . C'est le motif d'une semblable réunion qui détermina les Lyonnais à établir pour la même époque ces foires et ces jeux célèbres qui attirèrent un si grand concours de peuples étrangers. Une inscription curieuse qu'on vient de découvrir au jardin des Plantes, prouve que les soixante nations gauloises, représentées chacune par trois députés, avaient leurs places marquées dans l'amphithéâtre de cette ville.

Pline le jeune se réjouit de ce que ses écrits ont un grand débit dans le *forum* de Lyon, où se rendent les gens les plus éclairés de toutes les nations. *Bibliopolas Lugduni esse non putabam, ac tantò libentiùs ex litteris tuis cognovi venditari libellos meos, quibus peregrè manere gratiam quam in urbe collegerint delector. Incipio enim satis absolutum existimare, de quo tanta diversitate regionum discreta hominum judicia consentiunt.* (Plin. epist. Geminio suo, lib. IX.)

(100) Il semble que la naissance de J. C. ait voulu s'annoncer par la paix. « Dans ces jours viendra la justice et l'abondance de la paix », dit l'auteur des psaumes en prédisant ce grand événement. (Voy. la médaille SALVS GENNERIS HVMANI; les Césars de Julien, p. 207; l'autel PRIMOGENITI, etc. Le globe posé sur un autel indique la paix universelle; c'est ainsi que sont représentés quelques revers de Crispus, de Constantin, avec la légende BEATA TRANQVILITAS. (V. Pat. pag. 373 et 375, et Hanthaler, tom. I, pars III, tab. VI.)

(101 et 102) Dion, liv. LIII, en racontant les honneurs qui furent déferés à Octavien, devenu paisible possesseur de l'empire par la mort d'Antoine, dit que le Sénat ordonna de planter des lauriers devant sa maison sur le Palatin, et de suspendre au-dessus une couronne de chêne, comme au conservateur des citoyens. Ovide, dans ses Fastes, adresse la parole à ces lauriers et à cette couronne :

State Palatinæ laurus, prætexaque quercu

Stet domus : æternos tres habet una decos.

Et dans ses Métamorphoses, Apollon promet à Daphné changée en laurier, qu'elle aura l'honneur de servir de garde aux portes du palais d'Auguste, et que divisée en deux arbres, elle accompagnera la couronne de chêne placée au milieu :

Postibus Augustis eadem fidissima custos,

Ante fores stabis, mediâque tuerbere quercum.

Voyez la médaille gravée au frontispice de cet ouvrage. On remarque au Musée royal des antiques de Paris, dans la salle des empereurs, les bustes d'Auguste et de Tibère ornés de la couronne civique. (Descript. des antiq. n.^{os} 216 et 238.)

(103) *Provinciarum pleræque super templa et aras, ludos quoque quinquennales pene oppidatim constituerunt.* (Suet. cap. 59, in vit. Aug.)

. *Augustum in omnibus pene urbibus, et aliquid ædificasse, et ludos edidisse.* (De palest. Neap. pars II, pag. 145.)

Au sujet de la couronne civique *lemnistica* entre deux branches de laurier, voy. pl. I, II, et ce que nous venons de dire à la note 102. V. également Museo Pio-Clementino, pl. B, n.º 8; pl. XIV; pl. A, t. VI; buste de Claude avec la couronne civique, pl. XLI; bandelettes attachées à la couronne, pl. XII et XIII, tom. VI.

(104) Octave César se plaisait à représenter ce dieu dans des festins particuliers, ainsi qu'on lit dans Suétone. Comme le règne de ce prince fut le règne des lettres, on peut encore l'entendre dans ce sens : Apollon règne aujourd'hui, c'est-à-dire, c'est le règne des sciences et des beaux-arts. *Note de M. Desfontaines.*

Il y avait à Toulouse, comme à Nicopolis, un magnifique temple d'Apollon, qui faisait allusion à Auguste : on l'appellait l'autel de la Daurade. (V. Relig. des Gaulois, p. 171.) Il y en avait un autre à Riez, selon Bochat, pag. 64, tom. I. Il y a lieu de croire que Narbonne, Nîmes, eurent aussi un temple d'Auguste après la mort de cet empereur. Nous avons parlé de celui de Vienne (note 51) : sans doute il y en avait bien d'autres dans les Gaules, dont on a perdu le souvenir. Quant aux temples des provinces étrangères dédiés à Rome et à Auguste, que les monumens nous rappellent, on peut citer ceux

de Tarraco. *Voy. Henr. Florez, Agostino, etc.*

de Rome. *V. Rufus et la méd. de Calig. relat. à la dedic. de ce temple.*

de Terracine. *Voy. Anzur. Panv. imp. Rom. p. 57.*

de Naples.

de Pouzzol.

de Nola.

de Pola, ville d'Istrie. *Voy. voyag. de Spon, tom. I, p. 82.*

de Vérone.

de Melasso ou Mylassa, Asie mineure. *Montf. tom. II, pag. 100.*

d'Ancyre, où l'on a trouvé les tables relat. au testament d'Auguste.

de Pergame. *Voy. Tacite (a) et Strabon, liv. XIII, p. 420.*

de Sardes,

d'Ephèse.

de Nicée, bâtie par les villes d'Asie.

de Césarée. *Voy. Fl. Jos. lib. XV, 13. (b)*

de Smyrne.

d'Athènes. *Spon, voyag. tom. II, p. 141 et 347.*

(a) *Pergamēnos æde Augusti ibi sita satis adeptos creditum.*

(b) *Templum ibi Augusto sacrum extruxit, à ongè conspicuum navigantibus, et in eo statuas, Romæ altera, altera Cæsaris.*

(105) Voy. pl. IV, n.^{os} 80, 82, 83, etc.

(106) Voy. Passeri Luc. fict. tom. III, pl. II, représentant la spina d'un cirque, et les deux colonnes n.^o 10 et n.^o 12, à la pl. IV de notre ouvrage. Voy. également Fabretti *de col. Traj.* p. 145.

(107) Voy. pl. IV, n.^{os} 9, 13, 17 et 18; Zach. et Goetzius *de nummis*, p. 30; les médailles du cabinet de Pfau rapportées par Goltzius se voient aussi dans Gessner, *impp. Rom. tab. XXII* et 25.

(108) En effet ce sont ces variétés et les différentes significations de ces emblèmes qui nous empêchent de nous arrêter sur un seul point; mais on verra en général que toutes ont pour but d'indiquer le culte de Rome et d'Auguste, et les jeux sacrés ou pontificaux qui furent fondés en l'honneur de ces divinités.

(109) C'est dans cette intention que je me suis donné beaucoup de peine, et que je me reproche d'en avoir causé mal à propos à M. de Van-Praët, dont la complaisance pour les auteurs est inépuisable, dans l'espoir de découvrir à la Bibliothèque royale un ballet du père Menestrier intitulé : *L'autel de Lyon consacré à Louis Auguste*. (Lyon, chez Jean Molin, M. D. CC. LVIII. in-4.) Cet ouvrage, devenu très-rare, n'est point à la Bibliothèque de Paris; il devait nécessairement se rencontrer dans celle de Lyon, grâce aux soins de M. de Landine. J'espérais y découvrir quelques particularités relatives à mon sujet; je n'y ai trouvé que des allégories insignifiantes.

L'Immortalité fait l'ouverture du ballet par un récit qui est suivi des quatre Parties du monde dans le temple de la Gloire. La Religion, la Noblesse, la Justice y dressent un autel où l'Amour allume le feu sacré de celui de son flambeau. Les provinces y viennent offrir leur cœur, et sont chassées par un lion qui se couche au pied de l'autel, et *qui se tire le cœur* pour le présenter à la Fidélité, qui le sacrifie, etc. etc.

J'aurais désiré avoir connoissance d'un opusculé Mss. qui a pour titre : *Remarques sur le temple d'Auguste et le tombeau des deux Amands* (3 dec. registr. de l'Académie de Lyon.) Moins heureux cette fois, il n'a pas été possible de le rencontrer pour le moment.

Une infinité d'auteurs ont fait mention de l'autel de Lyon, en parlant des jeux qu'on y célébrait. On peut voir entr'autres ce qu'en ont dit Dodwell, de Marca, Colonia, Adamoli, etc. Je ne sais où Champier a pris tout ce qu'il a débité au sujet de ce monument. Il prétend que des Athéniens vinrent à Lyon y fonder une université; que delà s'est formé le mot *Athanacon*: il veut que sur la montagne de Fourvières, il y ait eu un temple de soixante colonnes, et que chacune de ces colonnes ait été faite par chacune des provinces des Gaules. Voici à-peu-près ses expressions: « César, dit-il, fréquentoit cette académie des Druides; il l'augmenta » à cause de son goût pour l'éloquence; il fit édifier auprès d'icelle une sapience » latine, et la voulut nommer de son nom *Ara Casaris*; et après du temps, fut » ordonné par Caligula, une fois en l'année, disputations publiques tant en langue

» grecque que latine. Là où venoient de toutes régions tant de Asie , Afrique et » Europe, orateurs grecs, latins et autres, à orer audit temple, *Ara Cæsaris*, et » étoit promis à celui qui mieux oreroit tant en grec que latin, une grosse somme » d'or et d'argent, et ceux qui faudroient à orer, étoit ordonné qu'ils effaceroient » avec la langue leur oraison de parchemin, ou seroient exécutés ou battus de » verges, si mieux aimoient être jetés dans le fleuve Arar.....; et du temps de » Caligula, les Druides étoient tenus certain jour aller à Lyon orer contre les » susdits Athéniens, et dura icelle académie jusques au temps de Néron.» (V. ce qu'ont dit à ce sujet Suet. in Calig. et Juvenal.)

» En icelle cité, continue Champier, au plus haut de la montagne, là où à » présent est Fourvière, étoit un temple où il y avoit soixante colonnes de soixante » provinces, lesquelles étoient sujettes de la Colonie lyonnaise, et chacune colonne » avoit été faite par une région. . . . En icelle cité, du temps de l'empereur An- » tonin Verus, étoient deux choses singulières sur toutes les cités du monde. La » première étoit académie grecque et éloquence latine; la seconde étoit les foires » où les marchands venoient de toutes les provinces du monde, etc.» (Champier, antiq. de la ville de Lyon, pag. 4 et 5.)

(110 et 111) Voy. pl. IV, n.^{os} 10 et 11, et ce que nous avons dit à la note 106. C'étoit ainsi qu'étaient posées sur des colonnes et dans la spina des cirques, les Victoires qui présidaient aux jeux. Passeri nous en fournit deux exemples remarquables. (Lucern. fict. tome III, pl. II et pl. XXVI.) Il y avoit dans le cirque trois statues de la Victoire; elles tenaient à la main des orbes ou des globes sur lesquels étoit le nom de l'empereur.

(112 et 113) Les trépieds qu'on voit sur la face et aux deux extrémités de l'autel, lorsqu'ils sont surmontés d'une couronne, peuvent convenir au souverain pontificat, puisque les Pontifes étaient couronnés de laurier, *Sacerdotes summi, laurea coronati coronati*. (Van-Dale, p. 378.)

Tous les ans, aux kalendes de mars, on renouvelait les couronnes attachées pendant le cours de l'année aux portes de leur maison. Ils donnaient des jeux appelés *Pontificaux*: nous en avons un exemple dans l'inscription de Ligurius, où il est fait mention des jeux du cirque qu'il donna au sujet de son inauguration; il dut être l'intendant de ces jeux, qui se célébraient devant l'autel d'Auguste le premier du mois d'août. (Voyez Musée lapid. de Lyon, n.^o XXXVI, et Bosius, de j. Pont.)

J'ai observé que souvent les deux trépieds figurés sur le devant de l'autel ou sur l'autel même, comme dans la médaille de William-Cooke, pl. IV, n.^o 8, lorsqu'ils supportent une couronne, peuvent être pris pour des attaches; mais il faut attribuer cette ressemblance au hasard, et non à l'intention de l'artiste.

Les prêtres d'Auguste avoient aussi le droit d'orner leur chaise curule d'une couronne de chêne. *Sedes curules sacerdotum augustalium loris superque eas coronæ quercæ staturantur*. (Chimentel, c. 13 et 14.)

Mais lorsque tous les trépieds sont surmontés d'une espèce de boule, comme il arrive souvent sur notre autel d'Auguste, il est impossible de distinguer ceux qui sont terminés par des pommes, emblème des jeux Apollinaires ou Augustaux, d'avec ceux qui supportent deux orbes, image de la puissance universelle. Cependant, avec de la réflexion et du discernement, on peut juger que le monétaire a voulu donner une signification différente aux deux trépieds les plus élevés qui sont au-dessus de l'autel. Comme ils occupent pour ainsi dire la place d'honneur ou le lieu du tabernacle des deux divinités associées, ce sont nécessairement ceux-là mêmes qui doivent supporter les deux globes, images de la souveraine puissance et de l'empire céleste. Nous pourrions d'ailleurs fortifier notre opinion d'une foule d'exemples de cette nature, soit par les médailles, soit par les marbres. Nous nous contenterons de citer entr'autres, le trône en bas-relief de la salle de Diane du Musée de Paris, où l'on voit le globe céleste emblème du Temps dont Saturne est la divinité (*Descript. des ant.* par Visconti, p. 50.); un autel dédié à Jupiter et à Junon, pour le salut d'un empereur et d'une impératrice, où l'on remarque deux globes signes de deux puissances (Montfaucon, tom. I, pl. XX, 4.); les médailles SALVS GENERIS HVMANI, globe au-dessus d'un autel; PAX ORBIS TERRARVM, globe entre deux lauriers, etc. Ainsi le globe, attribut de la capitale du monde, a toujours désigné chez les Romains l'empire universel.

..... ROMA CAPVT MVNDI REGIT ORBIS FRENA ROTVNDI.

(114) Les *Augustalia*, espèce de jeux Floraux ou Apollinaires, paraissent avoir été calqués en grande partie sur ceux de la Victoire actiaque qu'Auguste établit en l'honneur d'Apollon : c'est du moins le sentiment de Vaillant au sujet des jeux que les Grecs appelaient ATTOTCTIA, CEBACMIA, CEBACTA, KAICAPEIA, qui étaient caractérisés par la couronne de chêne. On conçoit que le genre pythien devait prédominer dans ces sortes de combats composés de musique et de poésie, d'exercices gymnastiques, terminés par des courses de chars ou de chevaux. Ce genre était celui qui plaisait le plus aux peuples qui avaient les mœurs douces, et aux princes qui aimaient à être comparés à Apollon, comme nous l'avons déjà dit : il concourait à célébrer tout à la fois la victoire et les arts, objets les plus nobles et les plus dignes d'une grande nation.

(115 et 116) L'auteur ajoute : *Ex parte aversa, tripus cui corona è lauro imposita, Actii certaminis in Apollinis vel Augusti honorem index.* (Hard. num. ant. p. 322.)

(117 et 118) « On sait généralement, dit Stuart, que les jeux et les spectacles » que les anciens donnaient à la célébration des fêtes les plus solennelles, consistaient principalement en exercices athlétiques et en compositions musicales et théâtrales, et que celles-ci étaient une partie très-considérable, très-essentielle et très-magnifique de la solennité : or, pour engager un plus grand nombre de concurrents à se présenter à ces jeux, et pour exciter encore plus leur émulation, on donnait des prix aux vainqueurs, et ces prix étaient tous exposés au public

» pendant la célébration de ces jeux. » (V. Voyage de la Grèce, monum. de Lysicrates.)

Au milieu du cirque, on expose à la vue tous les prix destinés au vainqueur, les *trépieds sacrés* et les vertes couronnes, et les palmes, glorieuses récompenses, etc.

Munera principio ante oculos, circoque locantur

In medio : sacri tripodes, viridisque coronæ,

Et palmæ, pretium victoribus.

(Eneid. lib. V, v. 109.)

La belle mosaïque des jeux du cirque, qu'on voit maintenant au Musée de Lyon, offre un exemple de cet usage qui s'est conservé jusqu'au temps de la décadence de l'empire romain.

(119) V. Vaillant, num. imperat. p. 45.

(120 et 121) *Festa et Cert. urb.* p. 457.

(122) Voy. les médailles SALVS GENERIS HVMANI et PAX ORBIS TERRARVM, que nous avons citées à la note 113.

(123, 124 et 125) On conçoit le ravissement que dut éprouver la colonie de Plancus, à l'arrivée d'un héros qui venait de rendre la paix à l'univers et combler leur pays de ses bienfaits; aussi les habitants de Lyon, qui ont toujours adoré leur prince, poussèrent leurs transports jusqu'à l'impiété. Si quelque chose a pu les excuser dans cette circonstance, c'est l'état malheureux dans lequel les Gaules sont déjà plongées depuis les conquêtes de César; c'est l'exemple qui avait eu lieu en faveur de quelques proconsuls, à qui on avait érigé des temples et des autels pour se les rendre favorables : au reste l'impulsion avait été donnée par les nouveaux conquérans. *Romani in omne adulationis genus proni, imperatori Augusto non tantum templa et aras dedicarunt, sed et ludos in ejus honorem instituerunt.* (Dio. lib. 51, p. 456.)

Comme souverain pontife, Auguste dut donner à Lyon les jeux *Pontificaux* avec une splendeur dont on n'avait pas eu d'exemple. Aussi voyons-nous que ses médailles au titre de PONTIFEX MAXIMVS, et au revers de l'autel de Lyon, sont beaucoup plus nombreuses que les autres. J'en ai une avec la contre-marque [BON] que je crois signifier PONTIFEX, le B ayant été quelquefois employé pour P. (V. pl. IV, n.º 38.)

L'auteur de l'usage des statues chez les anciens (page 226) confirme ce que nous avons dit au sujet des pontifes et de la dédicace des autels. « A Rome, dit-il, » le jour de la consécration était aussi un jour de fête solennelle. Il paraît par un » passage de Vopisque, qu'on avait coutume de faire trois choses pour la consé- » cration de la statue : c'était de dédier l'image à laquelle les honneurs divins de- » vaient être déférés, d'en orner le temple et d'en célébrer la fête par des jeux » publics. La statue des empereurs déifiés était dédiée par le sénat, portée » dans les jeux circéens, exposée dans les temples et servie par des flamines. » Enfin la cérémonie était suivie de repas de formalité. Lorsque Livie dédia la

» statue d'Auguste, elle traita les patriciens et les chevaliers. . . . Elle fit des
 » libéralités au peuple; libéralités et festins qu'on répétoit même quelquefois
 » en argent et en vivres le jour de l'anniversaire de la dédicace. . . . Le décret
 » pour la consécration appartenait au sénat, qui seul pouvait décerner les hon-
 » neurs divins; mais l'exécution en était commise aux pontifes. . . .

» Cependant les empereurs possédant éminemment la qualité de grand pontife,
 » l'exercèrent eux-mêmes quelquefois. Tibère dédia en partie les statues et les
 » temples érigés en l'honneur d'Auguste, et en partie il les fit consacrer par les
 » pontifes. Caligula fit lui-même la dédicace des statues de Caius et de Drusille.
 » Adrien consacra sa propre statue, l'accompagnant du dragon sacré transporté
 » de l'Inde, dans le temple de Jupiter Olympien qu'il fit construire à Athènes. . .
 » Une marque de culte fort commun qu'on rendait aux statues divines était de les
 » baiser en les approchant. Cicéron nous apprend qu'à force de baisers de la part
 » des dames siciliennes, le menton de la statue d'Hercule d'Agrigente en était
 » devenu usé et applati (a). La même marque de vénération était rendue aux sta-
 » tues des empereurs, tant en public qu'en particulier. Caligula baisait celle
 » de son frère gardée dans son laraire, toutes les fois qu'il y entrait, et Sévère
 » ainsi que toute sa famille, rendait le même respect à celle de Pertinax. »

Quant au titre de Père de la patrie qui fut déferé à Auguste d'une manière si
 flatteuse et si touchante, on se rappelle les paroles remarquables qui lui furent
 adressées par Messala au nom du sénat : « César Auguste, pour le bonheur et la
 » prospérité de votre personne et de votre maison (car ce vœu comprend celui de
 » la félicité publique et du bonheur de l'empire), le sénat d'accord avec le peuple
 » Romain vous salue et proclame Père de la patrie (b). » Auguste, attendri jus-
 qu'aux larmes, répondit : « Pères conscrits, parvenu au comble de mes vœux, que
 » me reste-t-il à demander aux dieux immortels, sinon que je puisse voir se sou-
 » tenir pour moi jusqu'au dernier moment de ma vie les sentimens que vous me
 » témoignez ! » (Crevier, hist. des Emp. tom. I, liv. II, p. 324.)

(126 et 127) V. ce que nous avons dit au sujet des jeux *Pythiens* et des jeux
 mêlés fondés par Caligula. Voy. sur les couronnes, Pascal. *de cor.* et Thomas.
de donar.

(128 et 129) Nous avons dit un mot des jeux troyens. Ils furent exécutés d'une
 manière brillante au sujet de la dédicace du temple de Marcellus, et l'on y vit
 figurer Caius César fils de l'empereur qui les défendit ensuite à cause des accidens
 qui en étaient résultés. Auguste aimait beaucoup le jeu de paume, et l'on sait qu'il
 se livrait à cet exercice salutaire après les heures du repas. (Voy. les planches VI
 et VII que nous avons fait graver d'après Mercurial *de Arte gymnast.*)

(a) Cette particularité rappelle la statue de St-Pierre de Rome, dont le pied avancé, à force d'avoir été
 baisé et frotté par les chapelets des fidèles, a été usé et changé plusieurs fois.

Si l'on ne préserve pas des attouchemens du public les statues du Rhône et de la Saône, qui sont sous le
 vestibule de l'hôtel-de-ville, bientôt les doigts de leurs pieds n'offriront plus qu'une masse informe. Ces
 figures seraient provisoirement bien mieux placées dans la cour du Palais des arts.

(b) *Hic ames dici pater atque princeps.* (Hor.)

Quant au désir d'être comparé à Apollon, on sait que ce prince prit ce dieu pour protecteur de sa famille; qu'il lui attribuait le succès de la victoire actiaque, et qu'il affectait de paraître en habit d'Apollon, étant couronné de laurier. Combien de souverains, jusqu'à Louis XIV, ont eu la foiblesse d'aimer à être assimilés au plus beau des dieux, et de laisser consacrer le souvenir de cette flatterie par les médailles! Constantin entr'autres fut très-charmé de cette prétendue ressemblance. Eumenius lui dit: « Vous avez vu, grand prince, vous avez vu Apollon; oui vous » l'avez vu, et dans ses traits vous vous êtes reconnu pour celui à qui ses oracles » divins ont prédit que l'empire de l'univers était dû. Pour moi, ajouta-t-il, je » crois que la prédiction s'accomplit en vous, car vous joignez à la jeunesse de ce » dieu, la dignité d'empereur très-beau et qui procure le salut des peuples, » (Eumen. paneg. Const. sub fin. et Relig. des Gaulois, liv. I, pag. 162.)

(130) V. pl. I et II de cet ouvrage.

(131) Pl. III, n.° 19.

(132 et 133) Même pl. n.°s 2, 4, 11 et 12.

(134) V. le médaillon du Musée de Lyon, pl. III, n.° 1. Ennery, dans son catalogue, en cite deux, un d'Auguste, pag. 398, avec la légende: CAESAR AVGUSTVS DIVI F. PATER PATRIAE; l'autre de Tibère qu'il appelle *As*. Ces *as* de Tibère, dit-il, pèsent une once rom. ou sept de nos gros, ce qui, pour connaître le rapport d'alors, de l'argent avec le cuivre, est bon à approcher de ce que dit Tacite au sujet de trois légions qui se révoltèrent sous ce prince. (Annal. lib. I, c. 17.) Les médaillons d'Auguste et les gr. br. de Tibère au rev. ROM. ET AVG. sont estimés, dans Mionnet, les uns 12 liv., les autres 80 liv. M. le chevalier de Rigaud, de Vienne en Dauphiné, dans le riche médaillon qu'il possède, a un de ces grands bronzes de Tibère très-bien conservé, et M. le marquis de la Goy, distingué dans les arts et dans la numismatique, m'a dit en avoir trouvé un dans sa terre de St-Remy en Provence.

(135) Cependant dernièrement j'en ai rencontré une de Tibère, bas argent, en petit module. Quant aux médailles de la communauté d'Asie au revers d'un temple ROM. ET AVG., il s'en trouve plusieurs d'argent, et M. d'Ennery, dans son catalogue, cite trois médaillons de ce genre.

(136 et 137) V. pl. IV, et ce que nous avons dit à la pag. 27.

(138) V. pl. III, n.° 6.

(139) Ils sont semblables à celui de la pl. IV, n.° 2, tiré d'une peinture grecque gravée par M. Willemin.

(140) V. pl. III et IV, n.°s 15, 18, 67, 68, 69 et 72. J'ai observé que si ces espèces d'arceaux eussent indiqué des niches, ils ne se termineraient pas en pointe.

(141) Nous avons parlé du trône de Saturne et du globe de la salle de Diane du Musée de Paris. On voit dans Ciampini (*veter. monum.* pag. 133) des sièges arqués semblables à nos trépieds; je les ai figurés pl. III, n.°s 18 et 38.

(142 et 143)

(142 et 143) On aperçoit des vases et des pommes de pin sur l'autel d'Attuda. (Pl. IV, n.º 22.) Morell. a cru distinguer six vases sur celui de Lyon. (V. pl. IV, n.º 4 et 11.) J'avoue que j'aurais penché pour cette manière de voir, si je n'avais observé que sur d'autres médailles ces objets arrondis sont supportés par des perches. (Voy. pl. III, n.º 6, 23, etc.) J'ai remarqué dans le médailler de Carpentras, un revers d'Aug. à l'autel de Lyon, où ces mêmes objets ont une espèce de bec et de queue, ce qui a pu quelquefois les faire prendre pour des bustes. (V. pl. IV, n.º 17 et 13.)

(144) Voy. les œufs rangés sur des perches représentés sur la mosaïque du Musée de Lyon, et la médaille de Tomé, pl. IV, n.º 16.

(145) V. pl. VI, VIII, et une peinture des bains de Tite, où le jeu *Pila* se trouve représenté.

(146 et 147) V. Menestr., Patin, *Venuti sopra i Tempietti*, et la médaille n.º 24, pl. III.

(148 et 149) Pl. IV, n.º 5 et 7.

(150) *Observationes et conjecturæ in numm. cap. IV*, p. XI. Tête d'Apollon, rev. trépied avec la pomme au-dessus, et un instrument triangulaire pour la retenir.

(151 et 152) Voy. à la fin de cet ouvrage, pag. 28; Patin, p. 375, et Morell. sur les familles Romaines.

(153 et 154) Pl. III, n.º 6 et les suivans.

(155) Même planche, voy. surtout n.º 23.

(156, 157 et 158) Pl. IV, depuis le n.º 67 jusqu'au n.º 86.

(159) Pl. III, n.º 10 et n.º 1.

(160) Même planche, n.º 69.

(161) Pl. II, III, n.º 34, et IV, n.º 14 et 16, d'après un gr. br. du cabinet de M. de Tersan.

(162 et 163) V. pl. III, n.º 20. Il y avait des chaires consacrées aux divinités qui étaient assises, éternellement assises. C'étaient des chaires de parade (*cathedræ*) comme celles de nos cathédrales ou de nos tribunaux. On trouve dans les Mém. de l'Académie, tom. V, et dans Gori, *Mus. etrusc.* pl. 184, le dessin d'une chaire en marbre ornée de sculptures, qui a été découverte à Rome. D'après les bas-reliefs qui la décorent, on juge que c'était le siège d'un grand pontife. On y remarque un autel allumé et des arbres qui indiquent le bois sacré au fond duquel on sacrifiait ordinairement aux dieux, etc. Ces actes de religion s'accomplissaient par le ministère du grand pontife; c'était lui qui ordonnait, et les édiles, ou sévirs de province, n'avaient qu'en sous-ordre la disposition des fêtes publiques qui accompagnaient les sacrifices solennels. (Voy. Suarez, *Prænestes antiq. lib. I*, p. 36, et Grut. p. 483.) A la suite du bas-relief dont nous venons de parler, on distingue les chasses de l'amphithéâtre, les emblèmes des jeux du cirque, les combats de gladiateurs, etc. Les agonothètes ou juges sont

assis, et les javelots élevés devant eux expriment leur autorité et le respect qui leur était dû. Ainsi on pourrait supposer encore que les deux espèces de trépieds qui sont sur l'autel d'Auguste, représentent le siège des deux divinités, sur lesquels on aurait placé les deux orbes, emblèmes du partage de l'empire céleste.

(164) Ducange met les *ludi hastici* au rang des jeux actiaques.

« Nos critiques ont beaucoup raisonné sur ces espèces de jeux, dit le père Menestrier, et sur ce terme *Asticos ludos* que les uns changent en *hasticos* pour dire des jeux de piques, de cannes ou de zagaies à la manière des Mores. . . . D'autres lisent *actiacos*, et veulent que ce fussent des jeux célébrés en mémoire de la bataille actiaque qui rendit Auguste maître de l'empire. . . . Pour moi, ajoute-t-il, je crois que c'étoient des danses, des jeux de gladiateurs et des courses à cheval, puisque Xiphilin dit que Caligula amena avec lui des danseurs, des gladiateurs, des chevaux, des soldats et des bateleurs. » *Edidit et peregrè spectacula, in Sicilia Syracusis Asticos ludos, et in Gallia Lugduni Miscellos.* (Suet. in Calig. et Menest. hist. de Lyon, pag. 99.)

(165) V. note 98. J'ai vu chez M. de Tersan un peigne d'ivoire qui a dû servir pour des chevaux du cirque; il est gravé dans Montfaucon, et représente un combat de jeux troyens. Quelques personnes pensent que de ce dernier mot s'est formé celui de tournoi *turnæum vel tornaium*.

(166) V. pl. III, n.^{os} 1, 8 et 11.)

(167) Plusieurs médailles relatives au culte des dieux offrent des autels allumés, et quelquefois ces autels sont faits en forme de trépieds ou de candelabres, surmontés d'une flamme. (V. pl. III, n.^{os} 14 et 26, pl. IV, n.^o 7.) C'est sans doute ce qui a fait croire à Goetzius que l'autel de Lyon devait paraître tout enflammé. (V. pl. IV, n.^o 18.) Nous avons vu assez souvent, dit Montfaucon, des sacrifices où le trépied sert d'autel. (Antiq. expliq. tom. IV, p. 71.)

(168, 169 et 170) V. Morell. sur les familles Romaines, et les recueils de Pellerin, de Vaillant, etc.

(171) V. pl. III, n.^{os} 26, 27 et 28. Trajan fit aussi célébrer les jeux quinquennaux de Néron. — *Fecit præterea quinquennale ludicrum, in quo tam versâ quam prorsâ oratione græcè latinèque, tum musicâ per citharædos et citharistas, tum gymniciis ludis certabatur, quos Nero Cæsar primus ad morem Græci certaminis à Græcia Romam deduxisse, etc.* (V. Alex. ab Alexand., Erizzo, pag. 341, et Jac. Musell. num. imp. tab. LVIII, 3.)

(172) « *Cesar pontif. max.* on the reverse, *two victories standing upon columns, on each side an altar, and holding out crowns of laurel. The face of the altar is decorated with two wreaths of the same, and two other wreaths of laurel are laid upon the top of it; underneath, Romæ et Augusto.* » (V. pl. IV, n.^o 8, d'après William Cooke, the medallic history of imp. Rome, tom. I, p. 274.)

(173 et 174) Puisque nos médailles offrent souvent sur le devant et au-dessus

de l'autel, des trépieds surmontés d'une pomme, il n'est pas étonnant de rencontrer par fois sur l'autel même des trépieds ornés d'une couronne, surtout lorsque les trépieds de la face de l'autel sont terminés de même, comme dans la médaille de William Cooke. Les médailles 5, 15, 20 et 23 de la pl. III présentent sur le devant de l'autel des couronnes posées sur des trépieds.

(175, 176 et 177) V. pl. VII et pl. VI.

(178) V. pl. IV, n.° 19.

(179 et 180) V. pl. III et pl. IV, n.° 16, ainsi que tous les trépieds qui y sont figurés. Voy. également les méd. de Hunter, tab. 21 et 22.

(181) Vaill. *fest. et cert. urb.* et Joubert *de gymn. vet.* cap. XXVI. Caylus, dans son recueil d'antiquités, a figuré une pierre gravée relative à des jeux de chasse et à des jeux scéniques, sur laquelle on remarque un disque ou boule dans le centre d'un anneau surmonté de deux vases et de deux bustes ou personnages qui ont fait donner ou pour lesquels on a donné les jeux. Le globe, dit-il, était apparemment la pomme d'or relative aux jeux scéniques de nature pythique. (Caylus, tom. V, pl. 86, IV, 244.)

Les comédies étaient consacrées à Apollon et à Bacchus. Néron, à son retour de la Grèce, favorisa beaucoup ce genre de spectacle; il est à présumer que c'est à cette époque que vinrent à Rome et dans les Gaules ces *SCENICI asiaticiani* dont on trouve des inscriptions à Nismes, à Vienne, etc. . .

(182) V. pl. VI. *Exemplum trigonalis pilæ mihi videtur illud*, dit Mercurial, *quod in nummis M. Aurelii Antonini apud Bizantios excussis hunc in modum apparet. Quem item ludum in sacrificiis Apollinis Pythii actiaci adhiberi solitum memoriæ proditum est.* (Mercurialis *de arte gymn.* lib. II, p. 61.) D'après cet auteur, le jeu triple ferait six pommes ou boules, puisque chaque joueur en avait deux. C'est le même nombre qu'on remarque sur l'autel de Lyon, c'est-à-dire trois de chaque côté. (V. pl. I, II, VI, VII et VIII.)

(183) V. pl. IV, n.° 5. Beger croit que cette médaille était consacrée à Apollon. *Forsitan Apollini, cujus in aversa tripos est, cum à Milesiis, à Mileto Apollinis filio ortis.* (Observations et conject. in num. cap. IV, pag. 11.)

(184 et 185) Même pl. n. 16. V. aussi les méd. des jeux dans Vaillant, Pellerin, etc. Une méd. de Néron *certam. quinquennale*, offre des pommes ainsi rangées sous la table delphique. (V. J. de Bie, num. pl. VI, 4; Pellerin, recueil de méd. pl. VI, 4, et tom. II, p. 174, n.° 4, 9, et p. 232, n.° 5.) On trouve aussi dans Hantaler une autre médaille de Néron, *cert. quinq.* où l'on voit une haste et des pommes posées sur la table delphique. *Hasta, dit-il, clypeus solitæ sunt notæ equitum; hic porro equestris certaminis.* (Hant. tom. I, tab. V, num. XII, p. 156.) A celle de Lyon (pl. III, n. 28) on distingue au bas de la table un masque scénique, emblème des pièces de théâtre.

(186) Aucuns de ces prix ne paraissent avoir été aussi estimés que les trépieds, qui étaient le plus souvent la récompense de la force, de l'adresse et du génie.

(V. Schot, apoth. d'Homère, c. 5 ; Millin, vict. choragique, monum. ined., et Caylus, tom. II, p. 161, pl. LIII. Voyez aussi les bas-reliefs choragiques du Musée royal de Paris.)

(187) Nicias érigea un temple pour consacrer le trépied qu'il avait gagné, et l'on doit voir par-là l'importance que les anciens mettaient à ces sortes de prix. (Stuart, antiq. of Athen. tom. I, p. 90, not. 9.)

(188 et 189) On peut voir le monument choragique de Lysicrates, vulgairement appelé *lanterne de Démosthène*, ainsi que celui de Thrasillus, dans Legrand, tom. I, p. 89. . . . Ceux qui s'étaient le plus distingués, dit l'abbé Barthelemy, reçurent pour récompense des trépieds de mille drachmes (900 liv.) qu'ils consacrèrent au dieu, et leur nom fut proclamé par des hérauts. (Anach. tom. VIII, pag. 215.)

(190) Pausanias fait mention de la rue des Trépieds à Athènes. Elle commençait, dit-il, au *Prytaneum*, et l'on y rencontrait de petits temples et autres monumens choragiques couronnés par des trépieds, ce qui avait donné le nom à cette rue. Nous pourrions dire que le Prytanée de Lyon devait être près de l'autel d'Auguste. Le *Logon Prytanis*, chez les Grecs, était un juge établi dans les jeux publics, pour régler les combats littéraires et adjuer les prix de poésie et d'éloquence à ceux qui avaient concouru. (Voyage à Thiatyre par Peyssonnel, p. 289.)

Ne souffrez pas, disait Mécène à Auguste, qu'on vous érige des statues d'or ni d'argent, simulacres vains et dispendieux que le temps détruit et qu'une révolte abat. . . . Permettez encore moins qu'on vous élève des temples (Dio. lib. LIII, 5, 27.) Il refusa de mettre sa statue parmi celles du Panthéon, et plaça seulement son buste, avec celui d'Agrippa, au porche de ce temple. Il fit même abattre environ quatre-vingts de ses statues d'argent pédestres, équestres ou avec des quadriges, que la flatterie lui avait élevées ; et du prix de leur vente, il fit une offrande à Apollon dans un temple particulier, au nom de ceux qui les avaient décernés. (V. Tab. Ancy. I, lig. 52, 53 et 54.)

(191) Suet. in Aug. c. 52, p. 107.

(192) Plin. lib. XXXIV, 3.

(193) Hor. od. 8, lib. IV. Hésiode remporta un trépied pour prix de poésie, et sans doute cet usage était relatif à la dispute d'Hercule et d'Apollon au sujet du fameux trépied.

(194 et 195) Voy. pl. IV, depuis le n.° 23 jusqu'au n.° 66, et Eckhel cat. II. Pellerin croit que les contre-marques ont été frappées sur les médailles, afin de leur donner cours et de les rendre monnaies usuelles dans les pays qui les adoptaient, soit par l'apposition de leur nom ou de leur symbole ; et Mahudel voit dans ce signe une augmentation de valeur. (V. Mém. de l'Acad.)

(196) Caylus dit que, de son temps, on trouva dans l'enceinte du temple d'Auguste à Lyon un enfant ou génie de la comédie en bronze, levant son masque de vieillard.

(197) Ce qui confirmerait cette opinion, c'est la quantité de petites médailles qu'on vient de déterrer dans l'enceinte de l'amphithéâtre de la Déserte, et particulièrement dans le canal qui l'entoure, où elles auront été amenées par le cours des eaux. D'autre part, on trouve beaucoup de médailles au revers de l'autel d'Auguste à Narbonne, à Nismes, à Vienne, et partout où le culte de cet empereur était établi.

(198 et 199) Voy. les notes 91 et 98.

(200) C'étaient les pontifes et les prêtres augustaux qui étaient chargés des jeux sacrés, et il est naturel de croire que leur logement était contigu à l'autel ou au temple d'Auguste. Aussi Billemaiz, que nous avons déjà cité, croit que toutes les propriétés qui ont appartenu à ces anciens prêtres sont devenues par la suite celles des abbés d'Ainay.

(201 et 202) Nous avons parlé du *forum* d'Auguste au sujet des martyrs de Lyon. (V. note 60). Nous avons prouvé également qu'il devait être près de l'autel des soixante nations.

(203, 204, 205 et 206) V. la mosaïque du combat de l'Amour et du dieu Pan, de Méléagre et Atalante, des jeux du Cirque, dans notre ouvrage sur les mosaïques de Lyon et du midi de la France. Le sanglier de Calydon avait rapport avec les jeux actiaques. (Morell. *Specimen rei num. ant.* pag. 73.)

(207) Voy. la gravure qui termine le chapitre VIII de notre ouvrage sur la poterie sigillée des anciens.

(208) On dira que nous faisons revivre le sens du mot *Athanacum*, que nous avons repoussé au sujet du prétendu Athénée de Lyon; mais, comme Menestrier, nous ne l'employons qu'au figuré.

(209 et 210) Nous ne parlerons pas du vers de Juvénal si souvent cité; mais nous terminerons ces notes par la description d'une gravure singulière tirée de je ne sais quel ouvrage géographique in-12, qui nous a été communiquée par M. Bernuizet de Lentilly.

Dans le fond, on aperçoit l'intérieur d'un temple, où règnent tout autour des niches et des statues représentant les provinces des Gaules. Au-dessus de ces niches on lit de gauche à droite: *Senones, Aedui, Sequani, Segusiani, Volca arcomici, Arverni, etc.* . . . Autour du rond-point et sur des gradins, on remarque une foule de spectateurs revêtus de la toge et dans différentes attitudes. Un peu avant et dans le milieu, s'élève sur son piédestal la statue pédestre et colossale d'Auguste. Dans le centre du temple, est un petit autel où l'on distingue ces mots: *ARA AVGVSTI*. A gauche, on voit un malheureux qui reçoit des féroles; à droite, un orateur couronné; plus près, deux vaincus qui effacent leurs écrits, l'un avec la langue, l'autre avec une éponge, et sur le premier plan, un vieillard qui semble demander grâce à celui qui le menace et le tient plongé dans la rivière.

Nota. Nous regrettons de n'avoir pu mettre à la note 56 l'inscription suivante,

attendu qu'elle confirme ce que nous avons dit au sujet des *Prêtres* augustaux étrangers à Lyon, associés à l'autel d'Auguste de cette ville. Elle nous a été envoyée par M. Champollion-Figeac, qui l'a consignée dans un mémoire fort intéressant sur *Uxellodunum*, ville gauloise qu'il a retrouvée à Capdenes en Quercy. Elle a été déterrée au village de Pern, et transportée à Cahors par ordre de M. le comte de Lezay-Marnezia, alors préfet du département du Lot.

M. LVCTER
LVCTERII SEN
CIANI. F. LEONI
OMNIBVS HO
NORIBVS IN PA
TRIA FVNCTO
SACERD ARAE
AVG. INTER CON
FLVENT. ARAR
ET RHODANI
CIVITAS CAD
OB MERIT. EIVS
PVBL. POSVIT.

Spon cite un autre personnage illustre de Cahors, qui était à Lyon tribun de la cinquième légion macédonique, et surintendant des finances pour les trois provinces des Gaules.

(Rech. des Ant. p. 132.)

Pour la commodité de ceux qui voudraient faire des recherches sur les médailles d'Auguste et de Tibère, nous joindrons ici les noms des Numismates qui ont travaillé sur ce sujet et qui ont été recueillis par Rasche.

ROM. ET AVG. (Augusti) : Eckhel. cat. II : Catal. d'Ennery, p. 446 : Patin, ind. p. 2 : Vaill. pr. I, p. 3 : Venuti, dissert. sopra i Tempietti, acad. Cort. tom. II, p. 211 : Mus. Theup. p. 386 : Mdb. p. 35 : Thes. reg. gall. tb. 2. 59. 4 : Gessner, impp. tb. 19 : Morell. in Aug. tb. 23 : Oisel. sel. num. tb. 52 : Oudan, potent. rom. tb. 55 : Vaill. pr. III, p. 101 : Erizzo, p. 177 : Patin, thes. p. 239 : Angelon, p. 19. 25 : Gloek, num. p. 86 : Golz. in Aug. tb. 73 : Haller, num. ith. p. 9 : Ludovic, num. p. 113 : Molan. num. p. 215 : Musell. impp. tb. 5 : Rinck, num. p. 20 : de Schachmann, catal. reis. p. 87 : Schulz, Mz. cab. 11. p. 4 : Sulzer, num. p. 33 : Com. de Betinck, cat. I, p. 168 : Harduin. oper. sel. p. 703 : Pedrus, mus. Farnes. VI, tb. 2 : Glock, num. p. 86 : Spanhem. epist. IV. ad Morell. p. 259 : Liebe Gothha. num. p. 526 : Pinkerton, essay on medals tom. II, 323 : *Alia similes*

cum variis signis incusis, e. c. litteris TIB. C. apud Eckhel, cat. II : Ludovic, num. p. 114 : Molan. num. p. 215, etc.

ROM. ET AVG. (Tiberii) : outre les auteurs que nous avons cités, voy. Pembrook. III. tb. 37 : Spon Rech. cur. d'antiqu. diss. XXIX, p. 366 : Claude de Molinet, cab. de Ste-Génev. : Bimard. ad Jobert. I, p. 448 : Bellor. in Tib. sg. 16 : Occo. p. 86 : Gussem. VI, p. 358 : Mus. Pisan. tb. 4 : Havercamp. num. reg. Christ. tb. 2 : Cimel. vindob. I, tb. 6.

ROM. ET AVG. (Claudii) : Morell. in Claud. tb. 6, tom. II, impp. p. 25 : Mus. theup. p. 401.

ROM. ET AVG. (Galbæ) : Rinck. numoph. p. 26, n.º 141. Les mêmes auteurs ont parlé de la médaille COM. ASI. que l'on retrouve jusqu'à Commode.

(Christoph. Rasche, *Lexicon universæ rei num. vet.* tom. IV, p. 1255 et les suivantes.)

ERRATA.

Page 12, ligne 27, lisez *Vercondaridubius* au lieu de *Verecundarus*.

Page 21, ligne 2, lisez nous apportons au lieu de nous rapportons.

Ibid, ligne 4, lisez *Goetzius* au lieu de *Goezius*.





PLA



D. 10000



M É M O I R E

SUR LES RECHERCHES

D'UNE STATUE ÉQUESTRE,

FAITES VERS L'ANCIEN CONFLUENT DU RHÔNE ET DE LA SAÔNE,

EN 1809.



DEPUIS plusieurs siècles, les mariniers de la Saône avaient reconnu d'âge en âge qu'il existait près du pont d'Ainay, derrière le couvent de Sainte-Claire, un corps étranger qui leur servait de point d'appui pour amarrer ; les uns l'appelaient *le Tupin de fer*, d'autres *le Crochet du Diable* (1). Cette dernière dénomination lui fut donnée, parce qu'il arrêta quelquefois les cordes qui servaient à faire remonter les barques. Un jour, dit-on, le cable d'une flotille nombreuse vint s'embarrasser dans *le crochet du diable*, et les efforts des chevaux le détachèrent presque entièrement (2).

Dans l'hiver de 1766, les eaux de la Saône étant très-basses et fortement gelées, dit M. Adamoli (3), le patron Barthélemi Laurent aîné aperçut en dehors de la glace quelque chose de semblable à un sabot de cheval ; les obstacles qu'il rencontra en voulant l'ébranler, lui firent soupçonner qu'il appartenait à un corps plus considérable ; il appela à son aide un de ses amis nommé Louis l'Etoile, et quelques jeunes gens du quartier, qui, réunissant leurs forces aux siennes, parvinrent à arracher une jambe de cheval en bronze, de grandeur naturelle (4).

L'espoir de la découverte d'une statue entière devait exciter le zèle des personnes instruites. Toutefois il se passa quatre

années sans que l'on songeât à profiter des renseignemens qu'auraient pu donner ces témoins oculaires ; mais quelques amateurs , à la tête desquels était M. Rigod de Terre-Basse (5), réussirent à former une souscription , et l'on s'occupa de faire rechercher le reste de la statue , que l'on prétendait être celle de César Auguste (6).

Déjà Louis l'Etoile et Barthelemy Laurent n'existaient plus , un jeune homme nommé Phelypeaux , témoin de cette découverte , venait de s'enrôler (7) ; il ne restait que des traditions vagues , le batardeau fut placé trop bas , il n'était point assez serré et l'eau passait au travers ; du côté du rivage , l'infiltration des eaux du Rhône qui se trouvent plus élevées que celles de la Saône , venait augmenter les difficultés : c'était l'ouvrage des Danaïdes ; enfin on renonça à cette belle entreprise , après avoir fait jouer vainement les pompes (8).

On possède dans le Musée de Lyon la jambe de bronze (9) qui donna lieu à ces recherches infructueuses. D'après une inscription concernant Tibérius Antistius , préfet , à qui les trois provinces de la Gaule érigèrent une statue équestre devant l'autel des Césars , M. Adamoli (10) pensait qu'elle avait fait partie de cette même statue , et que l'ouvrage entier aurait peut-être été précipité dans la Saône , lorsque les Chrétiens furent autorisés par un édit de l'empereur à renverser les monumens du paganisme. Quoi qu'il en soit , cette jambe est d'une beauté parfaite , et le travail en est vraiment remarquable. On la croirait toute composée d'un assemblage de petites lames de bronze encastrées irrégulièrement sur une ame de plomb ; mais après un examen plus attentif , on aperçoit que toutes ces pièces , plus ou moins grandes , plus ou moins épaisses , ont été adaptées ensuite pour réparer les soufflures qu'une fonte aussi mince et un alliage d'étain rendaient inévitables. Les anciens s'appliquaient , en coulant le bronze , à lui donner toute la ténuité possible , sur-tout lorsqu'il était combiné avec des métaux précieux. Ils consolidaient

quelquefois leurs statues en y versant du plomb qui liait toutes les parties internes et composait une sorte de doublure très-solide. C'est de cette manière qu'est ouvree la jambe de cheval du Musée de Lyon (11). D'après ses formes savantes on peut se faire une idée de la statue à laquelle elle adhérait.

Quarante ans et plus se sont écoulés depuis la découverte de ce curieux fragment d'antiquité ; personne n'a essayé de faire renaitre l'espoir de rechercher la statue équestre. Il appartenait à MM. d'HERBOUVILLE et de SATHONNAY , magistrats protecteurs des sciences et des arts , de faire de nouvelles tentatives et d'ordonner des travaux capables d'assurer le succès de cette entreprise difficile.

Au commencement du mois d'octobre 1809 , après avoir pris tous les renseignements nécessaires , M. de Sathonnay , maire de Lyon , se transporta sur les lieux avec M. Phelypeaux et moi ; ce magistrat zélé , d'après les plans de M. Flacheron , architecte de la Ville , a ordonné la construction d'un batardeau à trois faces ; et ce travail , confié au sieur Daumain entrepreneur , a parfaitement réussi (12).

Le 1.^{er} novembre tout étant prêt , les eaux de la Saône étant très-basses , six pompes ont été mises en activité pendant la nuit ; le lendemain matin le batardeau était à sec. M. Flacheron qui , dans certains endroits avait éprouvé une certaine difficulté en plantant les pilotis (13) , a reconnu que ces obstacles avaient été causés par un amas de pierres de taille énormes ; la sonde mise en usage au midi du batardeau a produit un son à peu près semblable à celui qui pourrait être occasioné par le choc de deux corps métalliques (14). Cette circonstance a fait présumer que c'était là l'endroit où l'on pouvait fouiller avec le plus de succès ; mais en creusant dans cet angle , on eût endommagé les palplanches , et les eaux extérieures se seraient fait passage au travers de l'argile. Alors on a regretté que la somme destinée à ces recherches ne permît pas de les faire plus grandes. M. de

Sathonnay, qui venait constamment animer ces travaux par sa présence, a été témoin, le 2 novembre, de l'extraction des pièces renfermées dans le milieu du batardeau ; la première, de choïn antique, offre à distances égales neuf trous plombés, et fait présumer qu'elle a servi à une balustrade ; la deuxième, de la carrière de Pommiers [n.º 3], présente une portion de pilastre cannelé d'une grande proportion ; la troisième, de même qualité, est un fût de colonne [n.º 2 et 6], dont le diamètre est de vingt-un pouces dans sa partie la plus forte. L'espoir commence à renaître, l'intérêt va toujours croissant, on reconnaît que tous ces matériaux sont antiques, le bruit s'en répand, le public accourt.

Le 3 novembre, on trouve de grandes plaques de plomb provenant d'un ancien édifice (15) ; une douzaine de crampons de même métal, d'un pied de longueur sur deux pouces d'épaisseur ; quantité de marbres précieux ayant servi de revêtement ; plusieurs morceaux de moulures, de corniches, de modillons, ainsi que des fragmens de frise, d'architraves ayant entre elles les rapports de proportions usités chez les Romains (16).

Il serait inutile de décrire des objets de moindre intérêt, comme des tuiles romaines, des briques portant le nom de CLARIANVS (17), des clous de fer, des cubes de mosaïque en verre, la partie supérieure d'un autel portatif, l'anse d'un vase de bronze, ornée de feuilles d'acanthé ; quelques médailles oxidées (18) presque méconnaissables, et plusieurs harpons modernes, qui attestent, comme nous l'avons dit plus haut, que ce lieu servait à amarrer.

Le 4 et le 5 novembre, on découvre un bloc énorme également de pierre de Pommiers, c'est-à-dire un chapiteau de pilastre angulaire (19) ébauché seulement, semblable à ceux de l'obélisque de Vienne (20), et dont la longueur, de vingt-sept pouces audessous de l'astragale, suppose une élévation de vingt-cinq à vingt-six pieds ; 2.º la tête d'un gros clou, *capitatus*, [n.º 1] en bronze tourné, de deux pouces et demi de diamètre sur quatre pouces

de longueur, dans le genre de ceux qui décorent les venteaux du Panthéon de Rome (21); 3.^o un vase d'airain, *prefericulum* [n.^o 4] de onze pouces de hauteur, à l'usage des sacrifices, et dont l'anse, ornée d'un rinceau de lierre, se termine agréablement par un amour sacrificateur tenant de la main gauche un couteau victimaire; 4.^o une lame de bronze [n.^o 9], légèrement convexe, de deux pouces de longueur sur deux lignes d'épaisseur, travaillée en queue d'aronde, de la même nature et de la même ténuité que celles encastrées sur la jambe de cheval [pl. II].

Le 6, on extrait les deux fûts de colonne [n.^o 2 et 6] dont nous avons parlé, et un fragment de frise ou d'architecture portant ces caractères [n.^o 5]:



qui ne forment pas un sens complet; le reste de cette inscription tronquée pourrait seul jeter quelque jour sur la fondation de l'édifice dont les ruines sont ensevelies sous la grève.

Le 7, le Rhône s'étant élevé de deux pieds, l'infiltration de ses eaux au travers du rivage est devenue si abondante, que toute l'activité des pompes n'a pu empêcher le batardeau d'être inondé (22): les travaux ont été suspendus au grand regret des amateurs; mais on a vu avec plaisir qu'ils ont vivement intéressé tous les Lyonnais instruits, et excité même la sollicitude de l'une des classes de la première société savante de l'Europe. Il nous reste maintenant à faire quelques observations et à hasarder quelques conjectures sur les fouilles que nous annonçons.

Il est évident que les pierres, les marbres et les ustensiles trouvés dans le batardeau, ont appartenu à un édifice (23) rapproché de l'autel d'Auguste, placé précisément vers la jonction

des deux rivières, *ad confluentem Araris et Rhodani* (24). Les nombreux matériaux qui gissent encore sous les eaux de la Saône, la nature et l'ensemble de ceux qu'on en a retirés, ainsi que les divers métaux trouvés en abondance dans cet endroit, semblent confirmer cette opinion, et font espérer que l'on découvrira par la suite tout ce qui dépendait de cet édifice (25). Quant à sa position, il est à croire qu'il était naturellement orienté, puisque, élevé près de la rivière, il devait être en regard avec elle selon les préceptes de Vitruve. Et pour ce qui est de la statue équestre, il est à présumer qu'elle était érigée sur un quai en face de la porte du temple, et peut-être sur l'eau même, comme l'était celle de Domitien (26), qui regardait de front le temple de Jules César à Rome, ce qui semble indiqué par des pilotis antiques inclinés vers l'ouest. On conçoit facilement alors comment cette statue a pu être renversée la première, soit par l'entraînement des eaux, soit par l'enthousiasme des Chrétiens, lorsqu'ils furent autorisés à détruire les idoles et les monumens vénérés par les Romains.

Nous pensons qu'en cet endroit le lit de la rivière était anciennement plus resserré, la rive d'Est plus large (27) et moins élevée qu'elle n'est aujourd'hui; que l'attention constante à maintenir un chemin sur la rive d'Ouest (28) pour faciliter le halage, a forcé la Saône à entraîner le côté le plus bas et le plus faible, sur-tout lorsque les canaux de communication (29) avec le Rhône ont cessé d'être entretenus. Nous avons observé que les ruines de cet édifice se trouvent en face du jardin des mosaïques (30), et qu'il en est distant de trois cent vingt pas; que le Rhône passait anciennement près de ce local, c'est-à-dire dans l'emplacement où fut bâti l'hôtel de la Flèche, derrière les remparts (31). Si l'on admet, comme il paraît vraisemblable, que le sol de ce jardin tenait à un édifice public, et que cet édifice faisait partie du temple d'Auguste (32), on sera porté à croire avec nous, d'après le passage de Strabon dont nous avons parlé dans le discours précédent, qu'il y avait trois monumens vers le concours des

deux fleuves *finis templares* (33); et sans doute que l'ensemble de ces trois monumens liés par un bois sacré qui se terminait à la pointe de l'île, c'est-à-dire le temple en général, faisait allusion aux trois provinces de la Gaule lyonnaise : car ce n'est pas sans raison que les Gaulois se servaient du nombre trois dans leurs cérémonies religieuses (34).

Quoiqu'on ne puisse pas établir de conjectures satisfaisantes touchant le fragment d'inscription que nous avons cité, du moins est-il certain qu'il a appartenu au frontispice d'un temple. Les principales lettres IAN, de dix pouces de hauteur, peuvent avoir rapport au nom de Diane, d'Octavien OCTAVIANO, ou à ceux de plusieurs empereurs dont la terminaison serait en IANO, comme *Vespasiano, Domitiano, Trajano, Hadriano*, etc., en supposant que cet édifice eût été réparé ou construit après Auguste. Quant à la fin du mot NARI suivi de la lettre C, on peut l'interpréter par *exorNARI Censuerunt* ou *pulviNARI Caesarum*, etc. (35). Dans ces deux hypothèses, il s'agirait seulement ici ou de quelques ornemens intérieurs ajoutés à l'édifice (36), ou d'une espèce de sacristie dans laquelle on faisait reposer les idoles sur des coussins avant de les exposer à la vénération publique (36).

Nous avons de la peine à croire avec M. Adamoli, que l'inscription d'*Antistius* soit relative à la jambe de bronze que l'on voit au musée; les sigles DD. NN. AVGG., les feuilles multipliées servant de ponctuation, les ligatures des lettres, annoncent un peu la décadence (37), et le style de cette jambe rappelle les beaux siècles des arts.

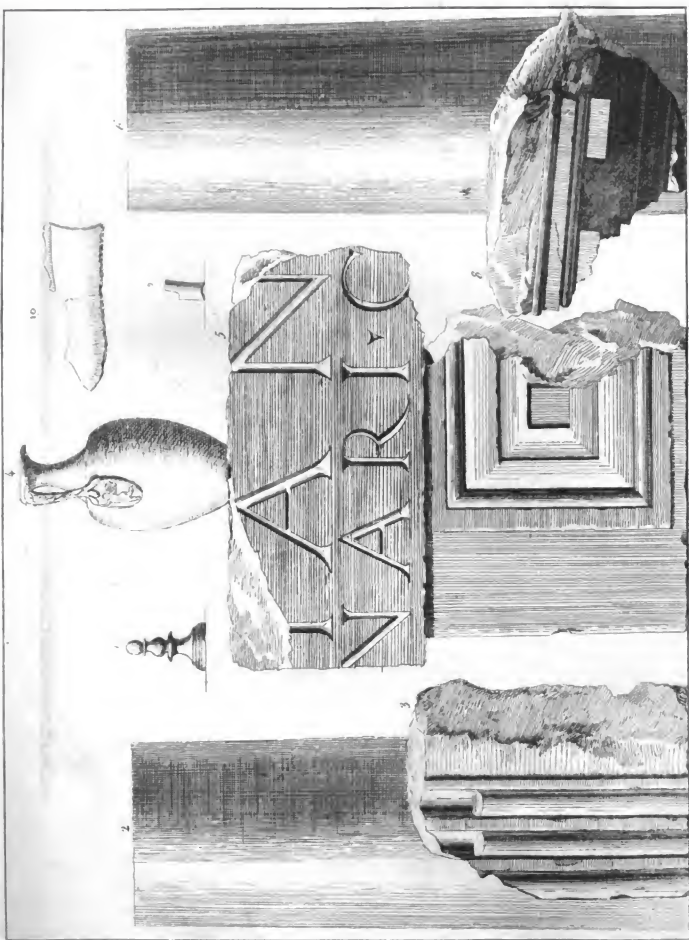
Enfin, bien que les matériaux de ce temple ne soient qu'en pierre blanche, il ne s'en suit pas qu'il n'ait pu être somptueux et recouvert de placages de marbre; on ne sera pas éloigné de le croire, si l'on en juge par l'abondance des marbres précieux, par les morceaux de moulures, de jaune, de rouge antiques qui proviennent de ces fouilles. D'autre part, on sait qu'on trouva,

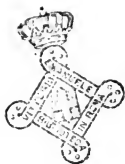
il y a environ vingt-cinq ans (38), au-dessus du nouveau batardeau, en construisant le quai de l'Arsenal, deux colonnes très-belles; l'une, en marbre cipolin (39), sert de borne à l'angle d'une maison rue Vaubecourt; l'autre, en albâtre, fut envoyée à Paris pour former le piedestal d'une statue.

Nous ne terminerons pas ce mémoire sans citer comme témoins oculaires de la découverte des objets enfouis dans le batardeau, quelques personnes de cette ville les plus distinguées par leur rang et par leur amour pour les sciences.

MM. Fay de Sathonnay, maire de la ville de Lyon; Maillocheau, commissaire général de police; le général Cochois, commandant de la place; le général Poncet, commandant de la dix-neuvième division militaire; Blanchard, colonel de gendarmerie; Cochard, conseiller de préfecture; Carron, ingénieur du département; de Boissieux, correspondant de l'Institut; Regny fils, trésorier de la ville; de Valin aîné, Berenger et Poupard, inspecteurs de l'Université; Greppo fils, Alexandre Jordan, Ballanche fils, Sébastien Gaillard, Revoil et Grobon, professeurs de peinture à l'Ecole des beaux arts; Epinat, artiste; Macors, Saunier, Michoud aîné, Mongez-Laroche, et Flacheron son neveu, architecte à qui l'on doit les plus grands éloges pour le savoir et le zèle qu'il a apportés dans la conduite du batardeau ordonné par M. le Maire.

Le concours de ces personnes que nous avons vues présider pour ainsi dire à ces fouilles intéressantes, les regrets du public en les voyant suspendre, tout en ceci contribue à prouver que le goût des arts et des connaissances reprend de jour en jour un nouvel empire dans la ville de Lyon (40).

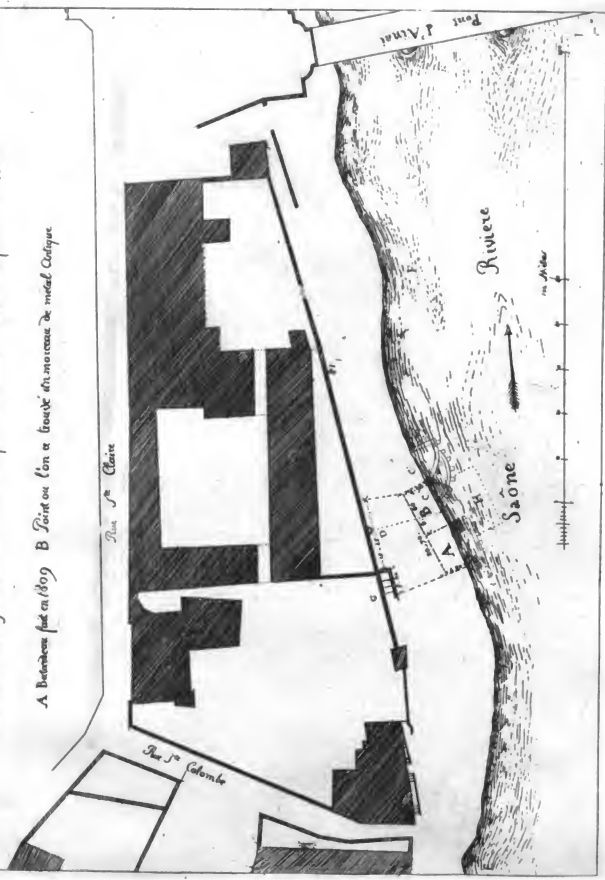




Plan de la Rive Gauche de la Saône en face de l'ancien Couvent des filles S^{te} Claire

Pl. II

A Batardeaux fait en 1809 B Point ou l'on se trouve d'un morceau de métal antique





NOTES DU MÉMOIRE.

(1 et 2) Voyez les trois lettres de M. Adamoli, et ce que nous avons dit dans la notice du Musée de Lyon (année 1808, pag. 103, n.° XIV.) Voy. également Millin, voyage au midi de la France, tom. I, p. 444.

(3) On est surpris des contradictions qui existent au sujet d'un fait qui n'est pas fort éloigné de nous. Nous avons eu l'avantage d'interroger trois personnes qui ont été témoins de cette découverte : le frère de Barthelemi Laurent, le sieur Phelipeaux et un nommé Aubert. Le premier, âgé de 84 ans, nous dit que cette jambe de cheval a été trouvée peu avant dans la rivière, à dix-sept pas de la muraille, en face d'un caillou blanc et d'une gargouille qui se font remarquer dans le même mur du couvent des Dames de Ste-Claire ; le second nous assure que c'était un peu plus au nord, bien avant dans l'eau et en face d'une petite porte et d'une boucle de fer peu éloignées de cet endroit (a). Tous deux affirment que la découverte n'eut point lieu dans l'hiver, mais bien dans le mois d'août. Ce qui rendrait cette assertion probable, c'est que le jeune Phelipeaux se baignait alors pendant que Barthelemi Laurent ramassait des pierres de construction sur le bord de la rivière qui était très-basse (b). Ce dernier dit au jeune homme : *Il me semble que je vois quelque chose de luisant fait comme un sabot de cheval ;* et lorsque celui-ci eut touché l'objet, il répondit d'un air effrayé : *Je crois que c'est la jambe d'un cheval mort.* La curiosité ayant augmenté chez Barthelemi Laurent, il se met lui-même dans l'eau, et reconnaît que cette jambe est de métal. Ayant fait quelques efforts pour la détacher, il ne peut en venir à bout. Le soir, il confie son secret à quelques-uns de ses amis qui, à l'aide de cordes, parvinrent au bout de deux heures à arracher cette jambe. Le sieur Phelipeaux prétend que Barthelemi employa le secours de quelques enfans qui, comme lui, étaient sur le rivage, et qu'au moyen de la corde qu'on tirait en différens sens, la jambe se détacha. Si le fait est tel qu'on nous le raconte, on concevra aisément que cette jambe adhérerait au reste de la statue, car autrement elle n'aurait pu résister à tant d'efforts.

(4) Cette jambe, longue de trente-huit pouces pied de roi, pèse cinquante liv. poids de marc. C'est la gauche recourbée annonçant le départ du cheval. (V. pl. X.) M. l'abbé de Tersan de Paris en possédait une semblable.

M. Adamoli, comme nous l'avons dit, raconte que cette découverte eut lieu un

(a) C'est-à-dire dans le lieu même qu'il nous a désigné en 1809, et où nous avons fait établir le batardeau. Mais il prétend qu'on ne l'a point fait assez avant dans la rivière.

(b) M. Adamoli dit que le thermomètre était à dix degrés de congélation de la glace pilée, et que le 12 il vint à treize. Si l'eau était si fortement gelée, comment Barthelemi aurait-il pu détacher ces pierres de la glace.

des premiers jours de fév. 1766, M. de la Verpillière étant prévôt des marchands ; M. Phelipeaux assure que c'était en 1762, sous la prévôté de M. Flachat, M. de Rochebaron étant commandant de la province. Ce qui fait présumer que cette date n'est pas bien présente à la mémoire de M. Phelipeaux, c'est qu'il nous apprend ensuite qu'un grand fragment de l'épaule du cheval ayant été trouvé quelques jours après, il fut porté chez M. de la Verpillière. M. Phelipeaux ajoute que la jambe de cheval était couchée, que le creux ou la fourchette du sabot regardait la muraille, et que la statue entière devait être alors à dix à douze pieds de profondeur tournée vers le midi, et la tête dans la direction du quartier de St-George.

(5 et 6) M. Rigod de Terre-basse, amateur distingué, qui s'était mis à la tête de cette souscription, parvint à avoir une somme assez forte pour faire construire un bâtardeau, qui fut confié à la direction de M. de Cristau, chargé alors de la digue de la Tête-d'or.

Le voisinage de l'autel d'Auguste fit croire que la statue équestre appartenait à cet empereur. M. Adamoli réfuta cette opinion.

(7) M. Phelipeaux dit qu'il avait alors dix à douze ans, qu'il s'enrôla quatre ans après, et que, par la suite, il vit faire le bâtardeau, c'est-à-dire en 1774.

(8) Pour l'emplacement de ce bâtardeau, qui était double, voy. pl. XII, CC. Un plaisant dit à ce sujet : Je croyais voir *César*, je n'ai vu que *pomper*.

(9) Voy. pl. X.

(10) Cette inscription est actuellement sous les portiques du Palais des arts. (Voy. Musée lapidaire de Lyon, n.º L; Millin, voyage au midi de la France, tom. I.ºº page 446, et surtout la 3.º lettre de M. Adamoli.)

(11) M. Millin croit que cette jambe n'a pas été jetée d'une seule fonte, que le bronze et les pièces qui la composent n'ont qu'une ligne d'épaisseur ; il paraît que ce savant ne l'a pas bien examinée, et qu'il a pris pour épaisseur de la fonte les incrustations en queue d'aronde qui ont été faites après coup sur cette jambe mal coulée. (Voyage au midi de la France, p. 448.)

On voit à cette jambe, dit M. Adamoli, du cuivre de deux qualités, de la fonte de fer et de l'étain ou du plomb. Le cuivre jaune ou laiton paraît avoir coulé sur la superficie de la jambe. Vient ensuite une couche coulée en cuivre rouge, et après une troisième en fer fondu, et la dernière en dedans coulée après les trois autres, paraît être d'étain ou de plomb de l'épaisseur de deux écus. (Adamoli, lettre I.ºº.) (a)

(12) Voy. pl. XII, A.

(a) On voit ainsi dans le Musée de Lyon l'avant-bras d'un cheval colossal en bronze doré, trouvé au jardin des ci-devant Bernardines, dans le même enclos où les tables de l'empereur Claude ont été détachées.

(13 et 14) Quelques personnes pensent que la statue est sous ces grosses pierres , et qu'il conviendrait de les faire enlever pour pouvoir employer la sonde. D'autre part M. Adamoli , dans sa seconde lettre , dit que , lors de la découverte de la jambe de bronze, deux échevins , le grand-voyer de ville et un commissaire de police se transportèrent sur les lieux avec deux maçons , qui sondèrent l'endroit indiqué où ils n'aperçurent qu'un gros tas de pierres. (Pour les n.º 3, 2 et 6 de la pag. 4 voy. pl. XI.)

(15) On peut les voir dans la salle des antiques du Musée , vers la fenêtre à droite.

(16) Ces fragmens se trouvent maintenant sous les portiques , dans l'endroit où est la pompe. Quant aux crampons que nous avons déposés dans le Musée , ils sont environnés d'une couche de plomb comme ceux qui lient les pierres de la pyramide de Vienne et celles du temple d'Auguste de la même ville.

(17) Nous avons parlé plusieurs fois des briques du légionnaire *Clarianus*. (Voy. Musée lapidaire de Lyon , n.º XLVI.)

(18) Elles sont à l'effigie de Claude-le-Gothique.

(19 et 20) Voyez la gravure de la notice du Musée de Vienne , par M. Rey , année 1819 , p. 146.

(21) Voy. pl. XI , n.º 1 , et la même planche pour les numéros suivans , 4 , 9 , 2 , 6 et 5.

(22) Pour réussir dans cette opération , il faudrait saisir le moment où le Rhône se trouverait plus bas que la Saône , et faire un bâtardeau à quatre faces , d'environ quarante pieds de longueur. (Voy. à la pl. XII lettr. H , l'espace que nous avons déterminé par des lignes ponctuées.)

(23 et 24) Voy. ce que nous avons dit dans le discours précédent , page 11 , notes 43 et 55.

(25) Quelques tronçons de colonnes qui en dépendaient se trouvent maintenant placés sous les portiques du Musée.

(26) Cette statue était établie sur des pilotis et se réfléchissait dans l'eau ; la nôtre a dû être placée de même , pour pouvoir être saluée en passant par les nautes de la rivière.

(27) Voy. pl. XII. Le frère de Barthélemi Laurent déjà cité , nous a dit que la rivière s'étendait autrefois jusque vers la muraille des Dames de Ste-Claire. Les scories d'une fonderie qui a existé dans cet endroit , et les bateaux de pierres de Couzon qu'on décharge sur ce port , n'ont pas peu contribué à élargir et à exhausser le terrain ; c'est ce qui fait croire à quelques-uns que la statue équestre pourrait bien maintenant se trouver sous les bords du chemin actuel. Cependant nous avons fait creuser et sonder en différens endroits , et nous n'avons trouvé qu'une médaille du temps de Domitien , et une lame de bronze semblable à celle dont nous avons parlé à la page 5. (Voy. pl. XI , n.º 9.)

(28) On a aperçu des traces de ce chemin, lorsqu'on a construit le pont d'Ainay. (Voy. pl. XII, lettr. L.)

(29) On croit qu'il y avait autrefois trois canaux de communication entre le Rhône et la Saône: celui des Terreaux, un second à la place des Cordeliers, et un troisième à la place de la Charité le long des tilleuls. Il serait nécessaire d'en rétablir un pour donner plus de liberté au cours du Rhône qui tend à se jeter du côté du Dauphiné; peut-être, pour ne rien déranger, vaudrait-il mieux l'établir vers l'ancien confluent, non loin des anciens remparts d'Ainay. Outre l'activité et l'agrément que cette communication procurerait à ce quartier désert, on concevra facilement les autres avantages qui pourraient en résulter.

Le nommé Aubert, qui demeure vers le pont d'Ainay, et que nous avons déjà cité, nous a dit avoir vu faire l'ancien bâtardeau. Il croit qu'il n'était pas mal placé; mais qu'il faudrait fouiller sur la grève plutôt que dans la rivière. En questionnant cet homme, il nous a raconté un fait auquel nous ajoutons peu de foi, mais qui cependant ne mérite pas d'être entièrement rejeté.

Il existe dans l'ancien clocher d'Ainay, en passant par l'église, un escalier où je me suis fait conduire par cet Aubert, étant accompagné du suisse de la paroisse. Il se prolonge assez avant sous terre; ensuite il est interrompu. Aubert assure, qu'étant enfant de chœur, il avait compté six cents marches à cet escalier, formant environ trois cents pieds; il dit, qu'un jour l'ayant parcouru avec des torches, il rencontra à la distance de cent pas, deux voûtes souterraines; l'une à droite, l'autre à gauche. Il prétend qu'un autre canal venant de St-Just, communiquait avec celui-ci au-dessous de la Saône; qu'un jeune homme étant descendu par cet endroit, parvint jusqu'à la porte de l'escalier de la cour d'Ainay, qu'il frappa long-temps pour se faire ouvrir, que la lumière le surprit et le fit mourir. Il ajoute que plusieurs clercs se sont égarés dans ce souterrain.

Je ne sais ce qu'il faut penser de ce récit qui paraît un peu fabuleux; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'à Vienne, à Beaucaire et dans d'autres endroits, il y a aussi des traditions qui portent que les anciens Romains ont pratiqué des canaux au-dessous des rivières.

(30 et 31) Le jardin des mosaïques n'existe plus maintenant, le terrain ayant été divisé et les mosaïques déplacées; mais on reconnaît son ancien gissement dans la ligne des maisons en face de l'hôtel de la Flèche, aujourd'hui maison Michoud. C'était là qu'étaient les remparts d'Ainay, avant qu'on eût construit la digue de Perrache. On aperçoit à quelque distance du côté du midi, par le mouvement du terrain, le lieu où se joignaient les deux rivières.

(32) C'était en face de l'autel d'Auguste que devait être placé le gymnase littéraire; on voit que la rivière où devaient être plongés les orateurs vaincus n'était pas éloignée de cet endroit.

(33) Voy. Menest. hist. consul. page 70.

(34) Le nombre *trois* chez les anciens, était aussi sacré que le nombre *six*; on l'employait dans les jeux, dans les sacrifices, dans les enchantemens.

*Terna tibi hæc primùm triplici diversa colore
Licia circundo. Terque hæc altaria circum
Effigiem duco : numero deus impare gaudet.*

VING. EGLOG. VIII.

Ovide parlant de Médée,

Verbaque, ter dixit placidos facientia somnos.

*Terque senem flammâ, ter aquâ, ter sulphure lustrat,
Ter juvenem baculo tetigit, tria carmina dixit. (LIV. XIV.)*

(35) Ce fragment d'inscription se trouve placé sous les portiques du Musée, arcade n.º XV.

(36)

(36) C'est par inadvertance qu'on a répété deux fois le n.º de cette note. Le premier doit être supprimé.

On pourrait supposer encore que cette inscription était relative à la place que l'empereur occupait dans le cirque. *Pulvinar ad circum maximum*, dit le marbre d'Ancyre. — *Circenses expectabat* (Augustus) *interdum à pulvinari, et quidem cum conjuge ac liberis sedens.* (Argol. in Panv.)

(37) Voy. sous les portiques du palais des Arts et dans l'ouvrage intitulé *Musée lapidaire*, arcade n.º L.

(38) Je tiens ce fait d'un ouvrier qui était employé aux travaux de ce quai. Il prétend qu'on trouverait beaucoup d'antiquités dans le même endroit.

(39) Il serait à désirer que la ville pût se procurer ce tronçon de colonne, dont on ferait, s'il était poli, un riche piédestal pour le Musée.

(40) On doit attribuer ce goût au perfectionnement de l'art du dessin, et surtout aux encouragemens que le Gouvernement a bien voulu donner à ces sortes de recherches pour enrichir l'histoire des provinces.

ERRATA.

Page 4, ligne 2, lisez des pierres au lieu des pièces.

Page 5, ligne 9, lisez pl. X au lieu de pl. II.

Page 7, ligne 19, supprimez le n.º (36).





